

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

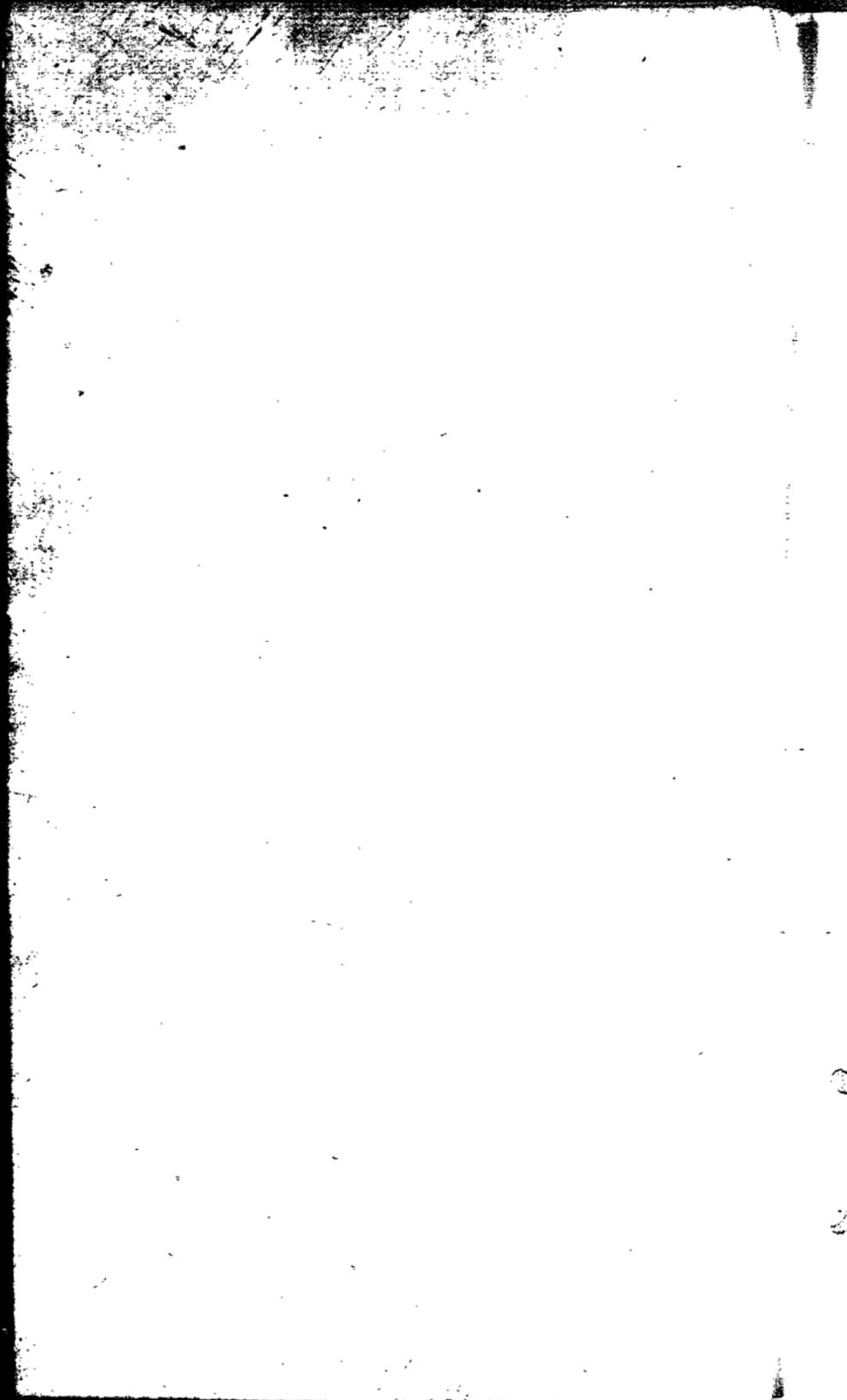
Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une peiture,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Wrinkled pages may film slightly out of focus.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|-----|-----|-------------------------------------|-----|-----|-----|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| | | <input checked="" type="checkbox"/> | | | |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |



MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

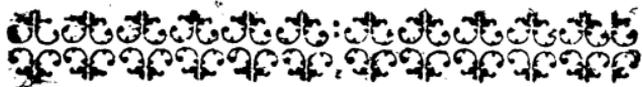
Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins,
près la rue Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'en-
trée du Quay des Augustins, au Phénix.

M D C C X X I V .

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



John Orlebar
of the Middle Temple Esq.



EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES CONTENUES

DANS LE III. TOME.

PLANCHE I.

17

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, & de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premières Figures, celle du milieu représente une Isis coiffée de la dépouille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag. 109.* A ses côtés font un Jupiter Ammon 1. & un Lyfimaehus. 3. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chauffe Mus. Rom. sec. primâ. Tab. 4. & 19.* Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les représentent les anciens monumens. Ils font entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaire de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 138.* & celle d'un Amériquin. 5. tel qu'ils ont coutume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les figures du 3^e. rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Co lombiere, Théâtre*
Tome III. à

EXPLICATION

d'Honneur, Tom. 1. pag. 249. & d'une ancienne famille de Flandres. 8. Recherche des Antiquités & Noblesse de Flandres de l'Epinoy, Liv. 1. pag. 312. Le médaillon du milieu représente un Prince de la Maison de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a son casque surmonté de son Cimier. *Vulsen de la Colomniere, loc. cit.*

PLANCHE II.

25

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoïses & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5. Collier des Anciens auquel est pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chauss. Mus. Rom. sect. 5. Tab. 6.* 6. Collier des Sauvages auquel est attachée une grande pièce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauvages & qui semble avoir été de même matiere. *Montfaucon. Ant. Expl. Tom. 3. Planche 157. pag. 268.* 8. Brasselet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-dessus & au-dessous du gras de la jambe, & qui sont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III.

39

La Planche 3. nous met sous les yeux les Peintures Caustiques & Hieroglyphiques. 1. Picte ancien *Theodore de Bry India Occid. part. 1. Icon. 1.* 2. Sauvage peint, parallele au Picte représenté dans la Figure premiere. *Cronxius, Hist. Canad. pag. 79.*

DES PLANCHES ET FIGURES.

Entre ces deux personnages est un Sauvage de l'Amerique Septentrionale , 3. gravant son portrait sur un arbre , & écrivant à sa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette espece de monument. Dans le bas de cette Planche sont détaillées ces sortes de peintures , dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes , a. b. de la Nation de la Grue , c. & de la famille du Bœuf sauvage , d. accompagné de 15. Guerriers , h. a fait un prisonnier , f. & enlevé trois chevelures , g. au sixième voyage qu'il a fait pour aller en guerre , k. & au quatrième où il a commandé le parti , i. Dans la seconde il est dit , que le Sauvage nommé les deux flèches , a. b. de la nation du Cerf , c. & de la famille du Loup , d. est allé en Ambassade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours , e. accompagné de 30. personnes , h. Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage est non-seulement représenté par sa figure hieroglyphique , mais il est encore peint dans son entier , dans la premiere avec ses armes , e. & dans la seconde tenant le Calumet & la Tortue f.

PLANCHE IV.

73

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers est une Case en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié ; un Caraiïbe y est suspendu dans son Hamac sous lequel est un petit feu. De cinq femmes Caraïbes , l'une ratisse le manioc , l'autre l'écrase , la troisième passe la farine du manioc par un hibichet , la quatrième fait le pain de Cassave , & la cinquième porte du bois pour faire bouillir la marmite. Le Cabanage opposé représente une Cabane Iroquoise ouverte , où l'on voit une femme faisant la sagamité , un enfant qui fait rôtir un poisson & un épy de bkd d'inde. Hors de la

E X P L I C A T I O N

Cabane sont trois femmes, la première pile le bled d'inde dans une pile de bois, la seconde l'écrase entre deux pierres grain à grain; & la troisième travaille à un sac pour mettre des provisions de farine; au bas de la Planche sont gravés quelques épis de bled d'inde, la plante du manioc & une patate; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

P L A N C H E V.

103

Cette planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroissent distingués par leur manteau; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybèle ou de Venus Uranie, & que les Européans ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européans, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaphrodites réellement & de fait: mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer précisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes: ce qui fait un composé androgyne, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment; car, au Liv. 4. N. 67. il appelle Androgynes certains

DES PLANCHES ET FIGURES.

hommes parmi les anciens Scythés qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçu d'elle une maniere de divination particuliere; ces hommes se rapportent fort à cette espece d'Amériquains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appellé faire un vin.

Les Devins y sont pareillement spécifiés par leur manteau.

PLANCHE VI.

124

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

PLANCHE VII.

140

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déjà pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudières qu'on voit sur le feu, & auxquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pétrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistance de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issuë de l'hiver; on y voit les femmes occupées à leur donner la premiere façon, & à semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 69.

E X P L I C A T I O N

P L A N C H E V I I I.

158

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'enhaut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallele à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux personnages est la *Buchette* ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tessera*, dont j'ai donné quelques Figures. La premiere est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chaussée Mus. Rom. sect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription *LIBERALITAS AUG.* Elle est de *Balbinus*. Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

P L A N C H E I X.

187

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bateaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Monifaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges sèches, viduées &

DES PLANCHES ET FIGURES.

bien bouchées , au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

PLANCHE X.

178

Saults & Cascades. On voit ici les Rivières se précipiter selon les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cascades que leur extrême élévation rend impraticables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Rivière beaucoup au-dessus de la chute , y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Rivière dans un second lit égal & de niveau , coule tranquillement devant un village , auprès duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue , deux canots de la façon des Abenaquis , & un autre de celle des Outaouacs. Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent & deux autres remontent terre à terre en portant de fonds.

PLANCHE XI.

180

Voyage sur les neiges & campement d'hiver. Les Sauvages paroissent ici , les uns portant leur équipage sur des bretelles , & les autres le tirant après eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures , ainsi que la saison le demande. D'autres arrivés au lieu du rendez-vous , dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudière , de couper du bois ; & quelques autres font du feu à leur manière par la Térébration. La Raquette qu'on voit en l'air , est fort bien faite & fort ressemblante.

EXPLICATION

PLANCHE XII.

229

Siège d'un Fort ou Village palissadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas besoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII.

238

Conduite des prisonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier sujet représente la maniere d'attacher les Esclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui passe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coutume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 29. Le second sujet fait voir les Esclaves exposés à la mauvaise reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commencé par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, suivent trois prisonniers, qui tiennent en main la Tortue & le bâton orné de plumes de Cigüe. Les gens du Village rangés en deux hayés & armés de bâtons, y sont disposés à les bien recevoir.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du troisième Tome.



T A B L E DES CHAPITRES

CONTENUS
DANS LE TROISIÈME TOME.

| | |
|--|---------|
| I. O ccupations des hommes dans le Village. | pag. 1. |
| II. Occupations des femmes. | 57. |
| III. De la Guerre. | 146. |

Fin de la Table du III. Tome.



Approbation du Pere Provincial.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere JOS. FR. LAFITAU de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lu & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.



M Œ U R S
 D E S
 SAUVAGES
 AMERIQUAINS.
 COMPAREES AUX MOEURS
 DES PREMIERS TEMPS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraie de la plûpart des hommes chez les Peuples de l'Europe en quâ l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

2 MOEURS DES SAUVAGES
rapport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté ; La paresse, l'indolence, la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractère : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrés ; & si l'on en excepté certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujétion & d'application, ils sont presque toujours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joier, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire néanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts, l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, * le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise, ou ils étoient tombez, sur-tout après que s'étant relâchez de la rigueur de leur première discipline, ils se laissèrent entièrement enervés par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leur vêtemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pê-

* P. Paul. ad Tim. cap. 3. v. 11.

che, enfin des'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajouter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des assemblées : Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matière en étant aussi combustible qu'elle l'est ; Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en manière de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espèce de banquette ou de chemin des foncez fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

4 MOEURS DES SAUVAGES

tes qu'ils remplissent en temps de Guerre de pierres pour se défendre de l'escalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur servent d'échelle, la palissade a aussi ses ouvertures pratiquées en guise de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones ; mais le plus grand nombre sont de figure ronde & sphérique, comme l'étoient la plupart des Villes anciennes. La palissade n'a qu'une issue par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverse, & par où l'on est contraint de passer de côté. Ils ont soin aussi de laisser un assez grand chemin entre la palissade & les Cabanes. Ces Villages sont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-dessus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de sept feux, dans lesquelles il y a quelquefois plusieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique se fortifient à peu près de la même manière ; mais il est moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces sortes de fortifications, à moins qu'ils ne soient actuellement en guerre, & qu'ils ne soient fort exposez aux insultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations sont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde ; & si l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtissoient de petites maisons de pierre, où il n'y avoit ni

AMÉRIQUAINS.

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumières, connus dans l'Antiquité sous le nom de *Maparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misère.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajouté à cette première barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations ? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir : peu différens des bêtes qui se creusent des Tanières : au lieu que pendant l'Été ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Ils s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort près les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

MOEURS DES SAUVAGES

bres l'un à l'autre par des poutres transversales & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plutôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossièrement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousine, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouvèrent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnèrent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétérés*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-mêle avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spacieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient

* Loyer, *Relation du Voyage d'Assini*, p. 152.

AMÉRIQUAINS.

bâties de cannes & de roseaux, * selon Diodore de Sicile. † Pline dit la même chose des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois, & les feuilles de Palmiste & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, sont aujourd'hui la matière de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes sont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Mosyncœtiens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Nathez à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

Les Carbet & les Cases des Caraïbes sont ovales. Le Carbet ou Case commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier **, ou un

A 4

* Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.

† Plinius, Lib. 16, cap. 36.

§ Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.

¶ Rochefort, Hist. Morale des Antilles, chap. 15.

** Le Latanier est une espèce de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que la jambe il est presque partout égal & se leve droit, comme une flèche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feuilles, qui étant épanouïes, sont rondes par le haut, & pliees par le bas à la façon d'un éventail. Elles sont attachées à de grandes quenës, lesquelles sortent de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feuilles étant liez par petits faisceaux, servent à couvrir les cases, & la peau qu'on enleve de dessus les quenës, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus précieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massues dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances ai-

MOEURS DES SAUVAGES

autre arbre fort droit qui sert de faite, sur lequel ils ajustent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feuilles de Latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils savent enlacer les unes dans les autres si proprement, qu'ils y sont bien à couvert des pluies & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle est si basse qu'on ne peut gueres y entrer sans se courber, il y fait ordinairement fort obscur & on doit y être très-incommodé de la fumée des feux que chacun a soin d'entretenir sous son Hamac. Les Cases particulières sont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont soin de les balayer souvent; les jeunes gens ont aussi le soin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Terre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particulière plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne passe, & n'oseroit même passer. Ils prétendent qu'elle est destinée pour les esprits, lorsqu'ils sont appelez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Brésiliens sont faites en forme de berceau, & de même matière que celles des Caraïbes; Elles sont fort longues; cinq ou six Cabanes composent un gros Village. Il est vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes partagées en différens ménages.

gnés qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs flèches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

* Du Terre, loc. citat.

Ce n'est pas sans raison qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonhonni* ou de *Faiseurs de Cabanes* : ce sont en effet ceux de toute l'Amérique qui sont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voisins, qui ont pris d'eux la même manière de se bâtir.

Cabanes Iroquoises.

Ces Cabanes sont aussi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin; elles sont larges de cinq ou six brasses, haute à proportion, & longues selon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus sur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, lesquelles n'excèdent point le nombre de trente ou quarante pieds; chacune de ces Cabanes porte sur quatre poteaux par chaque feu, qui sont comme la base & le soutien de tout l'Édifice. On plante dans touté la circonférence, c'est-à-dire, dans toute la longueur des deux côtes, & aux deux pignons, des piquets pour assujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y sont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la seconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre aussi d'écorces longues d'une brasse, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une sur l'autre comme l'ardoise. On les assujettit en dehors avec de nouvelles perches, semblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

10 MOEURS DES SAUVAGES

pièces de jeunes arbres fendus en deux, qui régneront dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soutenus aux extrémités du toit, sur les côtes, ou sur les ailes, par des bois coupez en crochet, qui sont disposés pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main; on les enlève des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en sève, parce qu'alors ils se dépouillent mieux; & après leur avoir ôté leur superficie extérieure, laquelle est trop raboteuse, on les gêne les unes sur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laisse ainsi sécher. On prépare de la même manière les perches & les bois nécessaires à la construction de l'Edifice; & quand le tems est venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeunesse du Village, à qui l'on fait festin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plutôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travailleurs.

— Après que le Corps du Bâtiment est achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires, selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toujours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui sert aussi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne sont éclairés que par le haut de la même manière que le célèbre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui se voit encore en entier à Rome.

Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient très-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en manière de Glacière, n'ont pas même d'ouverture par le haut; de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régnent une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-près de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de sièges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est guère propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon enveloppez dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne savent pour la plupart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la manière Françoisse en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Original; mais en peu de tems ils sont si gras, si sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus,

12 MOEURS DES SAUVAGES

Ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodés de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhauffé.

Les écorces qui ferment les Estrades par-dessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustenciers de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux pilliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voiage. On y est couché très-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feuillets pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guère & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on appelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feuilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soutenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issuë des deux côtés. A chaque bout il y a une espèce de rambour ou de petit appartement séparé, & un vestibule extérieur.

AMRIQUAINS.

Ils font dans ces tambours, aussi bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule extérieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoi qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toujours assis ou couché, & ne se promène jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Européens aller & venir toujours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle Scrabon, lesquels voiant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette manière, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit; & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

24 MOEURS DES SAUVAGES.

Les portes des Cabanes sont des écorcés mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de ferrure. Au tems passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils se conténoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siècles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande sécurité, & sans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leur meuble les plus précieux chez leurs amis, ou les enfévelissoient dans des trous faits exprès sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites caissettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossièrement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achètent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toujours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une seconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des sept à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le sont, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Été elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont

aussi très-puantes quand ils y font sécher leur poisson à la fumée.

* Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Législateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matière qui eût pû dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle dormant entrée au luxe & à la magnificence; les eût fait sortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Des Habillemens.

Nos premiers pères ne s'apperçurent de leur nudité qu'après le péché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienséance, par quelques feuilages ¶ qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons. Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Écriture. Adam & Eve inspirèrent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce respect les uns pour les

¶ Plutarch, in *Lycurgo*. † Gen, cap. 3, v. 7. § Ibid. v. 21.

DES MOEURS DES SAUVAGES

autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eüe lorsque leurs yeux furent désillés après leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été généralement suivis. Quelques Nations des plus grossières, sur-tout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persévérèrent dans une nudité entière ou presque entière. Quelques autres ne se couvrîrent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feuilles, des porcelaines, des écorces & quelques tissus légers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vûe ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dès leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclémence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples entièrement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillèrent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépouilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut-là longtemps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion * de Némée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir

* Apollod. l. 2.

1011. 210. 6. 2. 7. 3. 2. 10





1. *Alphonsus, T. 2.*

part à l'expédition de Colehos, court vers le Rivage, † & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Acestes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses flèches : Bacchus & sa fuite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chèvres sauvages, ou bien des Tigres, des Panthères, & des Léopards qu'on a depuis attelés à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vêtements, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces espèces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre & des queue's pendantes par derrière n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hiéroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siècles postérieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont erus tels.

Les peuples de la fuite de Bacchus, c'est-à-dire les hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & surtout des Chevreuils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noioient ces peaux sur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laissoient pendre celles de derrière avec la queue. Cette manière d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allé-

18 MOEURS DES SAUVAGES

gorique, de la même manière qu'ils en ont évidemment fait une des Centaures, pour nous désigner les peuples qui trouvèrent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poètes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une espèce de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chèvres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers siècles, donnant dans les allusions & les figures Emblématiques, ils prenoient plaisir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire sous des idées fabuleuses qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas assez compris ceux qui sont venus trop tard après eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte sous la forme d'un Chien & de Macédon lequel étoit aussi honoré sous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, † dont l'habillement étoit la dépouille d'un chien, & le second un autre guerrier célèbre qui étoit vêtu de la peau d'un Loup. Le même Auteur assure la même chose, que je viens de dire, au sujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon sous la forme d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier sur le corps d'un Homme, ou simplement avec des cornes de Bélier, & avec

* Diad. Sic. lib. 1. p. 17.

† Idem, lib. 4. p. 187.

La seule dépouille d'une tête de Bélier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement , la marque de la puissance , de la force , & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Théologie payenne , nous prouvent incontestablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Césars , lesquels ont voulu être ainsi représentés , n'ont point d'autre signification , & sans remonter si haut ; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir , qu'il n'y a pas encore long temps , qu'on pensoit en Europe , comme ont pensé les Anciens , & comme on pense encore aujourd'hui en Amérique , en particulier chez les Iroquois , ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif ; formé sur celui d'*Onnagara* , qui veut dire une corne , signifie élever quelqu'un & le rendre considérable.

Le Théâtre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps , l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique , & la Robe qu'on appelloit *Satyrica* , n'étoit qu'une peau de Chevreuil ou de Léopard , qu'on nommoit *Pellis Hinnulei* , *Esale* , *Trage* , *Pardalis* , *Chlamis Florida* , *Purpureum Pallium* , *Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Pièces Théatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures , l'ornement des Rois Barbares , qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées , lequel est bordé & fourré d'Hermines.

En Europe , en Asie , en Afrique , plusieurs

20 MOEURS DES SAUVAGES

Nation n'ont point eu absolument d'autres
vêtemens pendant plusieurs siècles. Au temps
de Crésus , * un Lydien nommé Sandanis
s'attira l'indignation de ce Prince , pour luy
avoir donné un conseil plein de sagesse ,
mais qui étoit contraire à son ambition. Car
pour le détourner de faire la guerre aux
Perses , lesquels vivoient alors comme des
Sauvages : » Vous allez , luy dit-il , Grand
» Roy , faire la guerre à des peuples , qui
» n'ont pour tout vêtement que des Brayers
» de cuir , & quelques peaux dont iis se
» couvrent : qui vivant dans des païs ste-
» riles , ne se nourrissent pas de ce qu'ils
» voudroient manger , mais de ce qu'ils
» peuvent attraper : qui n'ont point l'usage
» du vin , & ne connoissent que l'eau pour
» toute boisson. Enfin qui n'ayant rien de
» bon , ne vous offrent rien que vous puis-
» siez gagner , si vous êtes assés heureux pour
» les vaincre , au lieu que vous devez faire
» réflexion , que vous avez infiniment à
» perdre , si vous avez le malheur d'être
» vaincu.

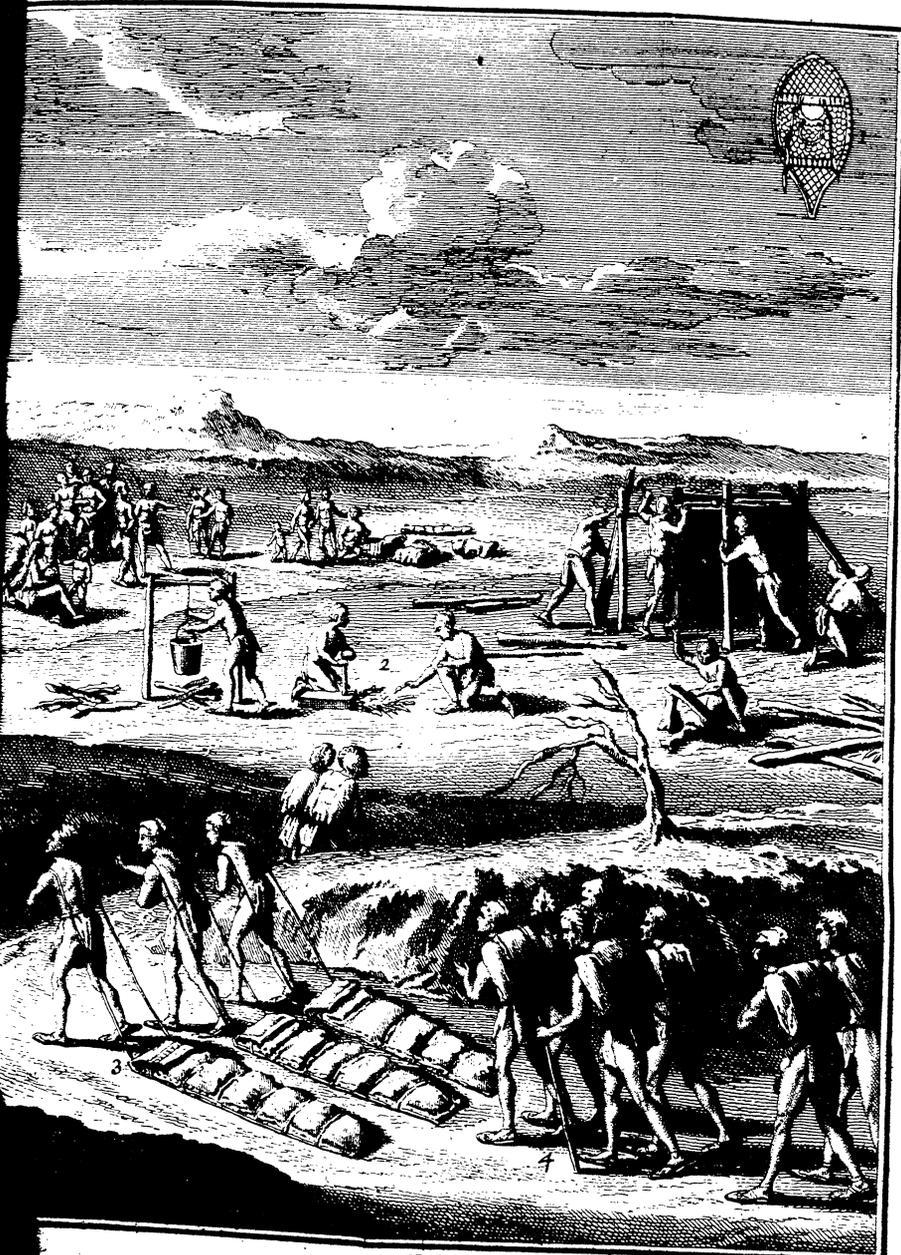
† Tacite fait foy , que les Germains n'a-
voient point d'autres vêtemens que des four-
rures. Hérodote l'assure des Afriquains ,
Varron des Gétules & des Sardes , Virgile
des Peuples de Scythie & de Thrace , Ar-
rien de ceux de l'Inde , & Diodore de Si-
cile le rapporte aussi des Egyptiens.

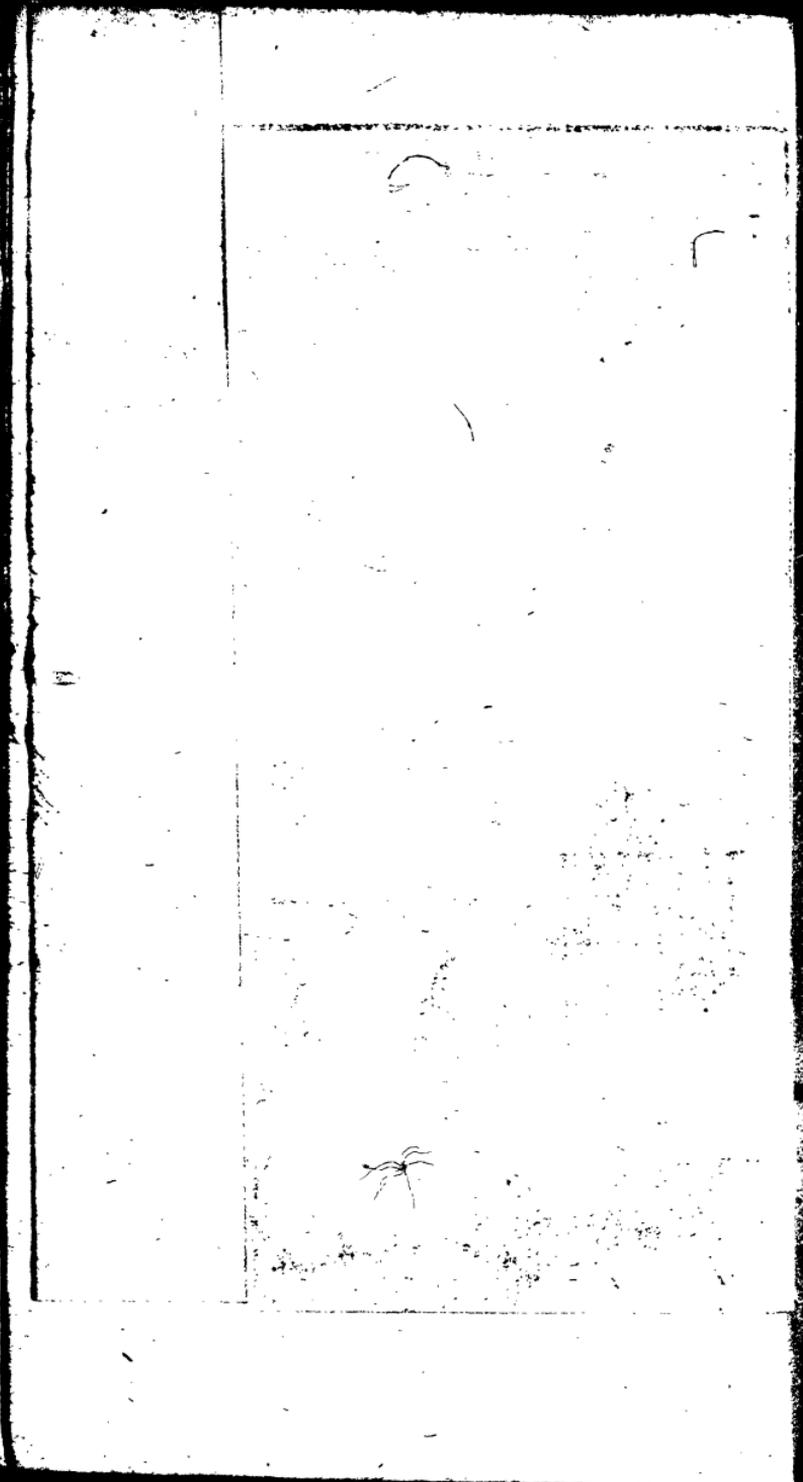
¶ Après même qu'on eut trouvé l'usage
des Toiles & des Etoffes , on ne laissa pas
de se servir encore des Fourrures pendant un

* Herodor. lib. 1. n. 71.

† Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil.
Lib. 1. Georg. Varro. Lib. 2. Rei Rust. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.

¶ Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum, In Notis in Lib. 1.
Gen. Dier. Alex. ab Alexand.





très long-tems , chez les Peuples qui travailloient le Chanvre, le Lin & les Soyes. Homère nous représente par tout ses Héros, vêtus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreuil, &c. * Il n'est pas jusques à Paris, Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Léopard. Cependant Hélène, Pénélope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à Péguille.

On avoit trouvé dès les premiers temps, le secret de rendre flexibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation doivent durcir, se rétrécir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépouilloit entièrement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu flexible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage. C'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par ces paroles. „ Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des Statuës de Minerve, avec cette différence, qu'aux Egées des femmes Lybiennes, les franges pendantes ne sont point des Serpens, mais de simples courroyes, quant au reste elles sont faites sur le même modèle, & le Nom même témoigne, que l'habit des Simulachres de Minerve est venu des Lybiens, car les femmes de Lybie mettent par-dessus leurs vêtements

* Homer. Iliad. 3.

22 MOEURS DES SAUVAGES

des Egées c'est-à-dire, des peaux de Chèvres courtoyées, qui ont de la frange, & qui sont teintes en rouge. C'est de ces Egées, c'est-à-dire, de ces peaux de Chevre dépoüillées de leur poil, que les Grecs ont pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'est embarrassé dans sa traduction en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'usage ait consacré ce terme pour signifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui signifie un Bouclier, & il n'en est nullement question en cet endroit, mais seulement de la Robe qu'on mettoit sur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui est évidemment expliqué, par la description que fait Hérodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être absolument semblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures de serpens pendantes: mais seulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, signifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes se servoient pour se couvrir leur servoit aussi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, * Apollonius de Rhodes nous représente Ancée l'un des Argonautes, qui armant sa main droite d'une Hache, & se couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* Apoll. Rhod. Lib. 2. ver. 118.

Ours noir & horrible, s'élançant plein de colère pour combattre les Bébryciens, mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens la manière de préparer ces cuirs, & le sçavant M. † Huet prétend, que c'est par les uns & par les autres, que s'est perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui sont aujourd'hui d'un si grand commerce.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux, il n'est pas surprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Pays étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie, fussent de si excellents ouvriers en cuir. Les Romains les ayant soumis à leur Empire, Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douzième région, où étoit la Piscine publique, & les Empereurs voulurent avoir toujours depuis des ouvriers Parthes de cette Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé * Girofalo, qui rapportent sur cela le témoignage des Anciens. † Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Régions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les pays Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entière ou presque

† Huet du commerce. p. 66.

* P. Victor, Lib. de Regionib. Urbis, Roma.

‡ Polyb. Lib. 4.

24 MOEURS DES SAUVAGES

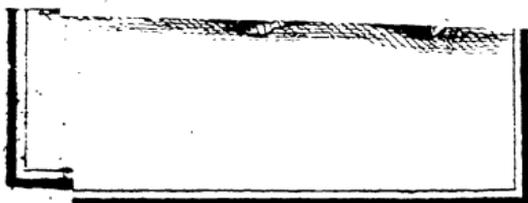
entière. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vêtements de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir fort noir & délié.

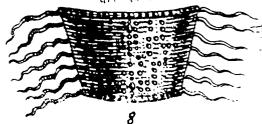
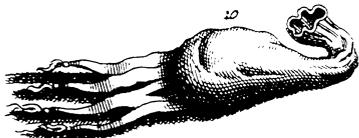
Ils mettent sur cette chemise une Casaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de différentes couleurs, & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une même pièce: la Casaque descend un peu plus bas que la chemise, & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses & les jambes sont couvertes par une sorte de haut-de-chauffe & de bas, qui sont de même matière, & semblent ne faire qu'un tout ensemble.

Les femmes sont entièrement couvertes comme les hommes, mais leur Casaque est différente, en ce qu'elle descend jusqu'au gras de la jambe, & qu'elle est serrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus, & de la longueur

eg
c
P
X
H
E
S
S
S
K
E
H
E
V
S
C
E
E



Tom. III. Pag. 24.



longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuses, comme sont ordinairement les vieilles, sont ces sortes de Casques de la dépouille de certains Oiseaux dont le plumage blanc & noir, fait un assez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, consistent en plusieurs pièces, qui sont le Brayer, une sorte de Tunique, les Bas ou Mitasses, les Souliers & la Robe.

Le Brayer est le seul nécessaire & qu'ils ne quittent point. Ils se dépouillent aisément de tous les autres quand ils sont dans leurs Cabanes, ou qu'ils en sont gênez, sans crainte de blesser la modestie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, est, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font passer entre les cuisses, & elle se replie dans une petite corde de boyau qui les ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derrière, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ai vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette différence néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette pièce sur le devant, enveloppoient leurs cuisses qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modestement : celles des Nations Algonquines portent une espèce d'Etole ou de Robe sans bras, nouée sur les épaules, laquelle pend jusqu'à mi-jambes, ainsi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoises & les Huronnes, ainsi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une espèce de juppe ceinte sur les reins, & qui finit au-dessus du genou.

Elles ne les font pas descendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lorsqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreuil, minces & légères, dépoüillées entièrement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même manière que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particulière aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vêtemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particulièrement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derrière les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau repliée & cousüe, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Élan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Bra-
yer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboïrent dans des souliers d'une peau simple, sans talon & sans femele de cuir fort. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousüe, avec des cordes de boyau, à une pe-

tite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au-dessus du talon, après les avoir croisées sur le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle de Rois Parthes, dont on voit plusieurs Statuës à Rome; & entr'autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au Monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodés des néges, & alors la manière dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espèce de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entièrement dépouillées: quelques-unes sont faites de peaux entières d'Élan, de Cerf ou de Biche, de Bœuf Illinois, &c. D'autres sont de pièces rapportées de plusieurs peaux de Castor ou d'Écureüils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Écureüils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une manière négligée. Ils les assujettissent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarrassé. Dans les mauvais tems ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toujours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous présentent les Medailles des Césars.

Pour le present la plüpart des Sauvages qui sont au voisinage des Européens, en conservant leur ancienne manière de s'habiller, n'ont fait que changer la matière de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils se servent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoisé, que les Canadiens nomment *capots*. Mais, comme je l'ai déjà dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas jouir facilement de nôtre Commerce.

Manière de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile ni de longue haleine. Après les avoir faites macérer dans l'eau assez long-tems, & après les avoir bien racleës, on les rend dou-

ces à force de les manier ; de sorte qu'elles séchent , pour ainsi parler , entre leurs mains. Pour les adoucir davantage , on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal , & en peu de tems ces peaux sont fort flexibles , fort douces & fort blanches.

Ils ne passent point à l'huile celles dont ils font leurs souliers , & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils suppléent au défaut de l'huile , en les faisant fumer , ce qui produit le même effet. Quand ils sont pressés , il leur suffit de faire un petit trou en terre , sur lequel on suspend la peau cousüe en forme de poche , & soutenuë par de petites branches qui l'assujettissent en dedans dans toute sa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri , & d'autres matières qui ne puissent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale , ne sortant point au dehors , pénètre bien-tôt cette peau , qu'on peut ensuite fort bien laver sans crainte qu'elle se ride. Cette manière de fumer est la plus prompte , mais elle jaunit les cuirs , ce qui n'arrive pas quand ils les suspendent au haut de leurs Cabanes , sur les perches qui posent sur les poteaux qui la soutiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en élève n'étant point gênée comme elle l'est dans nos tuyaux de cheminée , ou dans ces poches cousües en forme de chauffe d'Hypocras , le pénètre peu à peu d'une manière insensible , sans les jaunir & sans les noircir. C'est de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore lessiver après s'en être long-tems servis. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage , & dans l'art de les préparer , elles ne courent point de risque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé après Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'ivoire, des Portraits & d'autres fortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fondue, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces filons. Plin.* nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. St Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriporium*. Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium*. On peut en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'ivoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la mê-

* Plin. lib. 35. c. 21. † Isidor. Orig. lib. 7. c. 2.
§ Rhodigin. lectio. Antiq. lib. 2. c. 32.

me nature que celles où il faut nécessairement employer le feu, de la manière dont on en use pour les émaux. Si le Burin dont on se servoit pour graver sur l'yvoire, eût été un fer rouge qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eût certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y seroit fait sentir au-delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque trait, ou graver chaque sillon. Si après avoir fait couler dans ces traits & dans ces sillons les cires colorées, il eût encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau, les cires se seroient confonduës, le bois se seroit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces sortes d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait, après les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par conséquent appelé *Cautistique*, que métaphoriquement & improprement, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toujours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuses que celles des Stilets. Les Sauvages originaires ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espèce de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assez beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs

32 MOEURS DES SAUVAGES
ou Rivières. Ils y employent aussi les sucres &
les cendres de quelques plantes.

J'ai toujours eu dans l'idée qu'il se pour-
roit bien faire que les Sauvages fissent une
couleur de la nacre de leur porcelaine réduite
en poudre impalpable; car elle est du plus
beau pourpre du monde. Mais ayant négligé
de m'en informer dans le pays, & n'ayant
trouvé personne qui pût m'en rendre com-
pte, je ne puis rien dire sur une chose, la-
quelle auroit pu nous donner de grands é-
claircissements sur la pourpre des Anciens.
Les Anglois établis à la Virginie, sont à por-
tée de faire cette recherche.

Il est évident par tout ce que j'ai déjà dit
de l'habit de peau des femmes de Lybie, &
de la Robe Théâtrale, soit le *Syrma*, soit la
Satyrique, à qui on donnoit les noms de
Chlamis Florida, ou de *Purpureum-Pallium*, que
cette manière de peindre les peaux de la pre-
mière Antiquité, Il m'est venu sur cela deux
réflexions.

La première est, que lorsque les Auteurs
les plus anciens nous parlent des Robes pein-
tes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils
veulent peut-être parler de cette peinture que
j'ai appelée Caustique, & que par l'aiguille
Babylonienne, Phrygienne, Sémiramienne, Sy-
doniene, il se peut faire qu'on doive plutôt
les entendre d'un Burin à graver, que d'une
aiguille à coudre.

La seconde, c'est que quoique l'on ne puis-
se nier que l'art de brocher & de mettre les
laines, les fils & les soyes en œuvre pour
s'habiller, ne soit très-respectable pour son
antiquité, il est néanmoins postérieur à celui
de graver & de peindre sur les cuirs, dont la
priorité, si j'ose me servir de ce terme de l'E-

cole, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçu des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'usage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique, & au Burin. Mais je ne sçai si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la première à la mode, que les Athéniens faisoient de peaux de Chèvres courroyées, les vêtements & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenouille.

Je sçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croient pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribue tout le mérite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius Firmicus * distingue dans la Théologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de démêler, Pausanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice : Si à Athènes on l'a peinte avec une Lance d'une main, & une

* Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.

† Pausanias in Arcadic. pag. 233.

* MOEURS DES SAUVAGES

Quenouille de l'autre : Si les Poètes ont feint à la loüange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, représentant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence ; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreuil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver ; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on infinuë dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait ; car après les premières piqueures les chairs sont comme endormies ; d'ailleurs les Ou-

* Isidor. Orig. lib. 12, cap. 20.

vriers de ces sortes de tapisseries travaillent avec tant d'adresse & de promptitude, qu'ils ne donnent presque pas le temps de sentir. Mais après qu'on a insinué les couleurs, les playes s'irritent par cette espece de venin, les chairs s'enflent, la fièvre survient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, si l'on faisoit l'ouvrage dans son entier, sur-tout lorsqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & tempérez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Caustique, d'une maniere fort claire & fort distincte. C'est elle qui donna le nom aux Piétes. Ce nom, dit S. Isidore * de Seville, convient parfaitement à l'image que présente leur corps, que l'Ouvrier peint en y gravant plusieurs figures par plusieurs petits points qu'il y fait avec une aiguille, & dans lesquels il insinüe le suc des plantes qui naissent dans leur pays, afin que leur noblesse écrite, pour ainsi parler, sur tous les membres de leur corps, se distingue du commun par le nombre de ces caractères. Solin † parle des mêmes peuples à peu près dans le même sens que S. Isidore. Pomponius

* *Isidor. Origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abest gens Fictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expressos nativi graminis succos includit, ut has ad sui speciem cicatrices ferat Piëtis artubus maculosa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britannîâ cap. 25.* Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variâ animalium effigies incorporantur, inscriptisque visceribus hominis, incremento pigmenti notâ crescunt. Neque quidquam magis patientiâ loco nationes ferâ dicunt, quam ut per memores cicatrices plurimum suâ agere bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrses, qu'ils peignoient leurs visages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y distinguoient par-là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un si grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Assyriens. Hérodote † assure aussi que les femmes de Thrace faisoient consister leur noblesse dans la quantité de ces marques, qu'elles faisoient graver sur leurs visages. Je laisse plusieurs autres passages des Historiens & des Poètes, lesquels sont assez connus.

Comme plusieurs Nations perdirent cet usage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fissent parade, les idées de beauté & de noblesse qu'on y avoit attachées, changèrent bien dans la suite des temps ¶; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de sorte qu'il n'y avoit que les esclaves & les criminels qui fussent ainsi notez, soit qu'on leur imprimât des caractères pour les reconnoître & les empêcher de fuir, soit qu'ils vinssent ainsi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dérision les *Lettrés*, & on disoit parmi eux, comme en proverbe, qu'il n'y avoit point de gens plus *lettrés* que les *Samiens*; parce que les esclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit aussi en général le nom d'*Utriens*, à cause du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Utrie, dont les Peuples excelloient dans ces sortes de piqueures. On

§ Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12. * Lucian. de Dea Syriae † Herodot. lib. 2. n. 6. ¶ Rhodig. Cælus lect. Antiq. lib. 2. cap. 22.

Ils appelloit aussi les Bleus (*cauleas*, à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *caiatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroïssoit comme un ouvrage de marqueterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractères de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures abstraites.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures méfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acoury, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y insèrent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que * Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

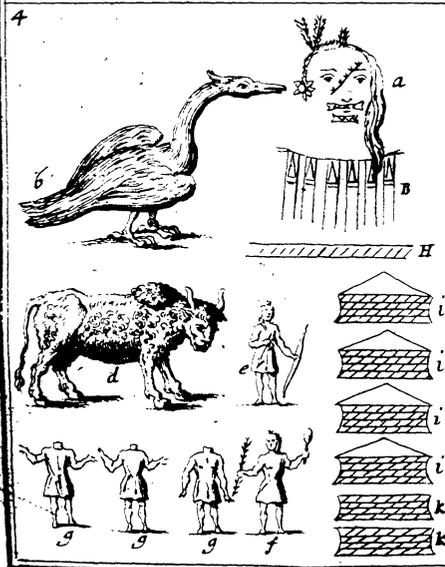
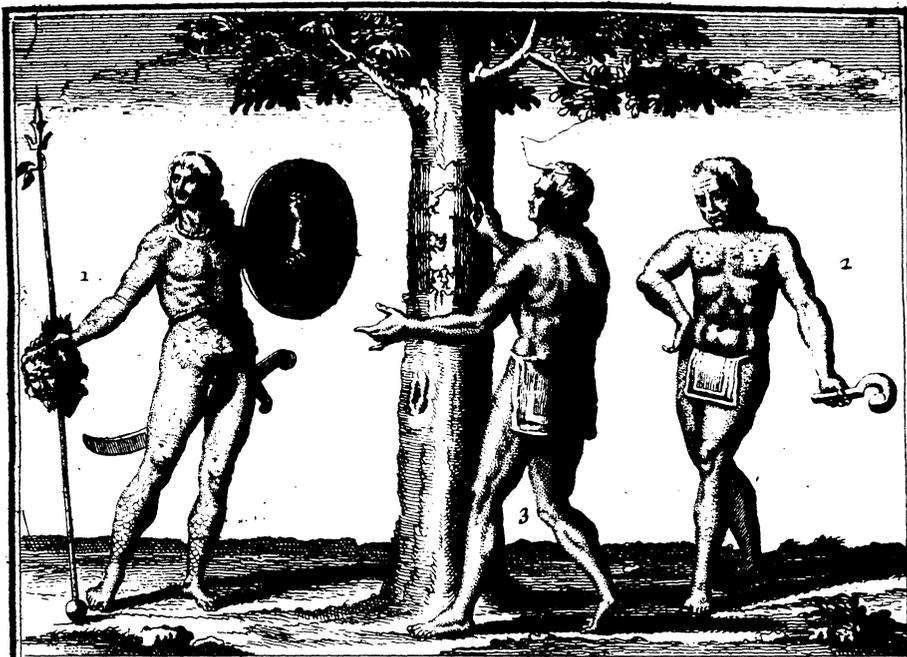
* Solin, loc. cit.

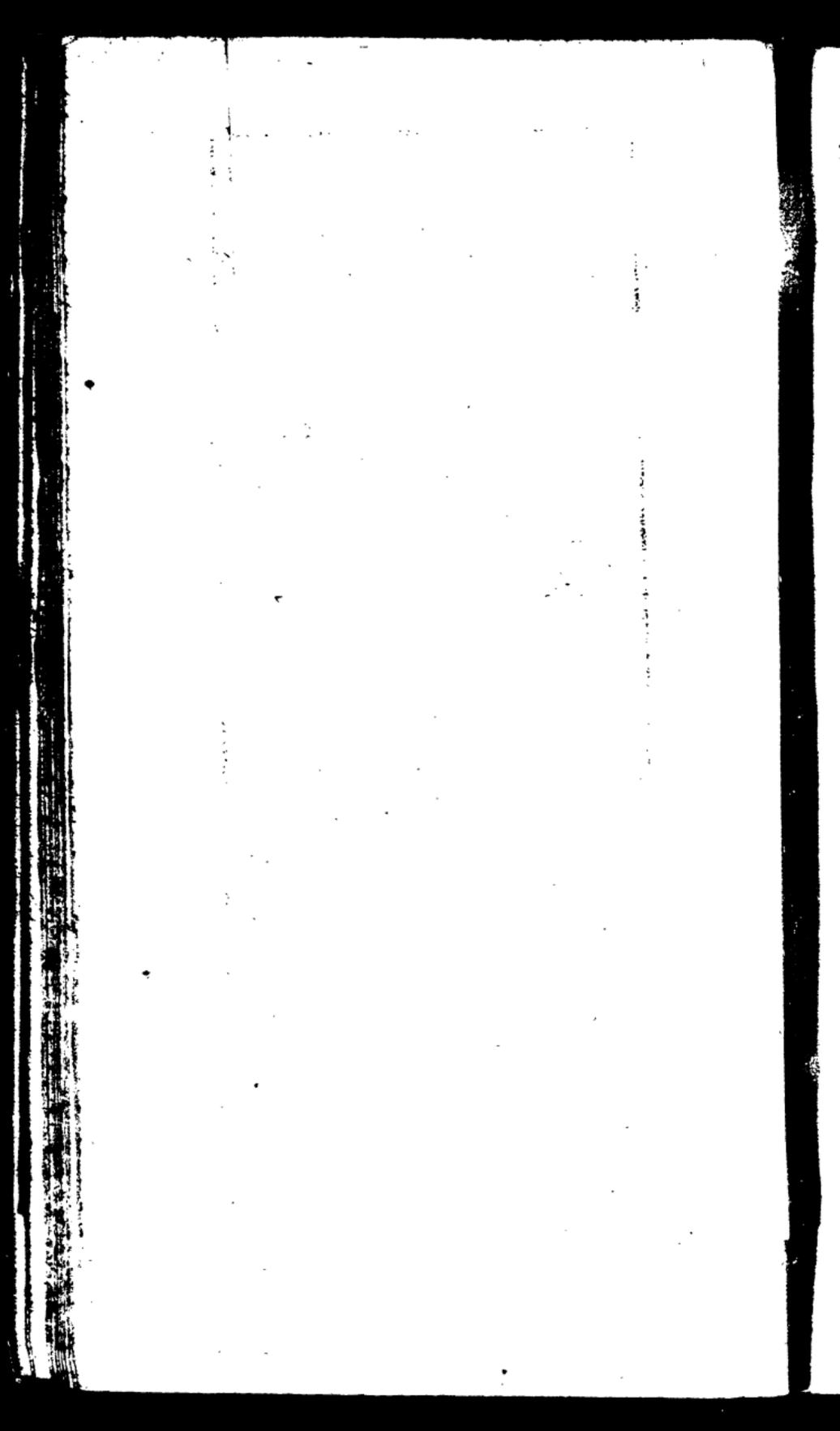
38 MOEURS DES SAUVAGES

chez eux une marque de leur noblesse, ainsi que l'étoit chez les Agathyrses, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occasion. Car véritablement ils se font honneur de ces marques glorieuses; & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élèvent & deviennent plus considérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle cérémonie, dans laquelle on leur fait toujours un grand nombre de ces douloureuses incisions. Je ne sçai si c'est un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce sont au moins des marques de considération, & les nobles se font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur sont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Caustiques que d'autres; elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au Nord, lesquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'usage. Les Iroquois me paroissent l'avoir pris de leurs voisins: les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plupart ne le font qu'au visage, tout au contraire des Bressiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'esclavage, d'avoir le visage ainsi marqué. Les femmes Iroquisées ne se font point piquer du tout, si ce n'est quelques-unes en petit nom-







bre, lesquelles s'en servent comme d'un remède pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feuillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dès leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique: Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe: Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des notes caractéristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce,

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis. Ab ipsis nascendi principis infantum ferro fulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempestivius emergens, conrugatis-cicatricibus, hebetetur.*

40 MOEURS DES SAUVAGES.

qu'il élève au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il lève avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & après y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoute d'autres caractères qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre manière de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siècles dans sa première simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plutôt que des mêmes; * Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline assure que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi bien que celles qui sont gravées sur sa poitrine, & qui lui étant particulières, le rendent connoissable, non seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 21

encore à tous ceux qui ne le connoissent que de réputation, savent son symbole Hiéroglyphique, comme autrefois on distinguoit en Europe une personne par sa devise, & que nous discernons aujourd'hui une famille par ses armoiries. Au-dessus de sa tête il peint la chose qui exprime son nom : le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil; au côté droit il trace les animaux qui sont les symboles de la Nation & de la famille dont il est. Celui de la Nation est au-dessus de celui qui représente la famille; & le bec ou le museau de ce premier est tellement placé, qu'il répond à l'endroit de son oreille droite, comme si cette figure symbolique de la Nation en représentoit le génie qui l'inspire. Si ce Sauvage revient de la guerre, il exprime au-dessous de sa figure le nombre de guerriers qui composent le parti qu'il conduit, & au-dessous des guerriers le nombre des prisonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de sa propre main. Au côté gauche sont marquées ses expéditions & les prisonniers ou les chévelures enlevées par ceux de son parti. Les guerriers sont représentés avec leurs armes, ou simplement par des lignes; les prisonniers par le bâton orné de plumes & par le *chichikoué*, qui sont les marques de leur esclavage. Les chévelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans sans tête. Le nombre des expéditions est designé par des nattes. On distingue celles où il s'est trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces dernières sont marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambassade pour faire la paix, tous les symboles sont pacifiques. Il est représenté au-dessous de sa figure avec le Ca-

42 MOEURS DES SAUVAGES

lumet à la main ; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand ; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négociation , & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade ; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver , & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est le propre des nations du haut de la rivière S. Laurent, & tirent vers la Louisiane ; les autres Nations ont aussi leur méthode particulière ; elle n'est pas tout uniforme : mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connues elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises, mais je ne les ai pas assez présentes à l'esprit pour en parler d'une manière plus détaillée & plus exacte ; il me suffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une très-grande quantité de symboles & de figures de toutes espèces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel est assez étendu, & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture, d'une manière même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Peintures passagères.

Les Peintures Caustiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donner l'agrément d'une autre Peinture passagère en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralement

ce témoignage des Indiens, des Africains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête: C'étoient sans doute les Peuples qui étoient tous nus, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, † de qui Xénophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissent pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journalière, avoit non-seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ¶ ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même manière toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Héros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous exprimant parfaitement ces Vers de Virgile:

*§ Pan Deus Arcadia venit, quem vidimus ipse
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.*

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres

* Plinius, lib. 33. cap. 7.

† Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 1226

¶ Plin. loc. cit.

§ Virg. Ecl. 10. v. 23.

24. MOEURS DES SAUVAGES
font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes &
aux Satyres un visage extrêmement allumé &
de couleur de sang. Ainsi quand Eglé peint
celui de Silène avec des meures :

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espèce de tour malin qu'on peut jouer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Silène, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnaissance lui chanter les chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une représentation de Jupiter dans sa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu, paroïssoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus * triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore † de Séville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on decernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'occupoit feu M. le Cardinal de la Termoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroïssoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sisteron, chargé pour lors des affaires du Roy auprès

† Virg. Eclog. 6. ver. 23.

* Plin. loc. cit.

† Isid. lib. 18. cap. 2.

de Sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur, qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creusant dans la vigne du Noviciat des Jésuites, auprès de la porte Pie. Ce Buste me parut fort précieux, à cause de ces deux sortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Caustique ne se voit bien que sur la joue gauche, elle prend à l'angle extérieur de l'œil, & serpentant le long de la joue, elle finit au-dessous de la mâchoire. Je ne pus assés distinguer la figure qu'elle représente. Peut être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient aux Orgies & aux Mystères. La peinture passagère est beaucoup plus sensible que la Caustique: le Cinnabre y est encore attaché autour des paupières, aux deux angles intérieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & sur le haut du front, où est une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un mérite sublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aiant une couleur uniforme, répandue également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle représente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrhéniens: mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un

46 MOEURS DES SAUVAGES
Ouvrage beaucoup plus moderne , aussi-bien
que le petit Simulachte de Bacchus.

Religion dans la manière de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ainfi le Corps avec toutes sortes de couleurs , on les répandoit jusques sur les cheveux ; & tous les peuples barbares de l'Antiquité se faisoient un plaisir de les bien graisser , & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit aussi différentes manières de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion , puisque Dieu défendit si expressément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils , afin de ne pas idolâtrer en ce point avec les Nations , qui ne connoissoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cela leur idée particulière que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits , & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous restent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entièrement leur tête pour les raisons que nous avons déjà apportées. Les Lycens * portoient la longue chevelure , & en étoient extrêmement jaloux. Mausole Roy de Carie , les aiant vaincus , leur imposa de très-grosses contributions. Ceux-ci aiant représenté qu'il leur étoit impossible de les payer , le vainqueur fit semblant d'écouter leurs raisons , & se contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux , ce qui étoit alors une marque de servitude chez les Cariens , comme ce l'est encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Mais

* *Aristot. Oeconom. lib. 2.*

les Lyciens aimèrent mieux subir toutes les conditions les plus onéreuses , que d'exécuter ce dernier ordre , jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires , quoiqu'il en pût coûter , que d'être esclaves. Les * Aufes peuples d'Afrique , coupoient leurs cheveux , & n'en laissoient qu'un flocon sur le devant. † Les Corybantes de Chalcide au contraire aiant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux , les terrassoient aisément , se faisoient razer tout le devant de la tête , & ne les laissoient croître qu'un peu par derrière depuis une oreille jusques à l'autre. ¶ Les Abantes étoient tonsus de la même manière , aussi-bien que les Machlyens. On apella cette tonsure *Thesicide* en l'honneur de Thésée , qui fit couper ainsi les siens , lorsqu'il en consacra les prémices à l'Oracle de Delphes : on la nomma aussi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les Macés razoient les deux côtés de la tête , & ne laissoient qu'une hure sur le sommet , laquelle prenoit depuis le front jusqu'à la naissance du col. Les Maxiens qui se glorifioient d'être descendus des Troyens , * & qui se peignoient tout le corps avec du vermillon , faisoient couper tout le côté gauche jusqu'à la peau , & ne touchoient point au côté droit. J'ai lû quelque part , mais je ne sçais plus où c'est , que d'autres au contraire laissoient croître leurs cheveux à hauche , & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

* Herodot. lib. 4. n. 180.

† Strabo, lib. 10. pag. 320.

§ Plutarch. in Thése, Herodot. lib. 4. n. 180.

¶ Herodot. lib. 4. n. 177.

§ Herodot. lib. 4. n. 191.

48 MOEURS DES SAUVAGES

Les Arabes se faisoient tondre en rond , ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus ; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations , en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide ; & Hierôme Staad , qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale , en a tiré une mauvaise conclusion , en croiant qu'ils l'avoient reçüe de S. Thomas ou des Apôtres , qui anciennement leur avoient annoncé l'Évangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument , sans la couper comme les Lyciens ; ils la graissoient simplement , sans y mettre de couleurs ; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage , si ce n'est en temps de guerre ; ensorte que c'étoit-là une espèce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mélange des Nations aiant corrompu leurs mœurs , ainsi que je l'ai déjà dit , les a aussi changées sur ce point , comme sur beaucoup d'autres ; de manière que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui , comme Juvénal † faisoit de son temps , en voiant la Ville de Ronte infectée de tous les désordres de la Grèce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire , ont recours à l'Art pour s'embellir , & empruntent des
ornemens

* Herodot. lib. 3. n. 8.
† Juvénal. Sat. 3.

ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Notre manière de s'ajuster, laquelle paroît ridicule aux Chinois, ne leur déplaît pas : mais il ont une complaisance infinie, quand ils sont accommodés à leur mode. Leur coiffure n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroissent persuadées que la bienséance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite après les avoir graissés & bien peignés, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette; il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avec du suif les cheveux du côté qui est rond; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupières & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un pouce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poitrine; ou bien il y insère un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt, & d'un pouce de diamètre.

10 MOEURS DES SAUVAGES

Il y ajoute outre cela un duvet très-fin de peau de Cigne : ce duvet fait sur chaque oreille un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solennelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépouille entiere de quelque oiseau rare. Quelques-uns se font une espèce de diadème d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui après leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derrière sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempees dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, sont bizarrement répandues non-seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence néanmoins de ce qu'ils ont coutume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entièrement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toujours nus, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dès qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempees dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoutent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

solemnité ils se font outre cela froter tout le corps dans une eau gluante , sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf , ou bien une espèce de duvet qui s'y attache , & les fait paroître enplumés comme des Oyseaux , d'autres usent d'une pâte gommée & odoriférante , sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur País.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines , & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de flèche , ou bien ils y insèrent une plume , qui s'étendant des deux côtés , leur fait une espèce de moustache. Les Bresiliens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la lèvre inférieure & dans les jouës : ils font passer dans ces ouvertures , de gros boutons de porcelaine arrondis , ou taillez en point de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodes lorsqu'ils mangent : mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité , s'ils ont dans l'idée , qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages , si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle , & quelques - uns tous les deux , & insèrent dans les trous certaines petites canes de la longueur d'une Palme & demie. Ils se percent aussi le gras des cuisses , & y font entrer des canes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages sont placés dans le fonds du Golphe du Mexique , &

32. MOEURS DES SAUVAGES
habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée
de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux , & en sont jalouses au-de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on pût leur faire , ce seroit de les leur couper , elles n'oseroient alors se montrer ; & si dans le deuil elles en coupent quelque chose , ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages , sont très-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait ; elles les graissent d'huile , & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la manière de les porter , elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs , excepté chez les Caraïbes des Antilles , & chez les Galibis , où les femmes les accommodent presque de la même manière que leurs maris : mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue , & que les femmes n'ont point ailleurs : ce sont les Brodequins qui sont la marque infailible de leur liberté , & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espèce de chaussure qui consiste en deux pièces , cousues de jonc & de coton fort proprement travaillées , & qui ferrant la jambe par ses deux extrémités , font enfler le gras de la jambe , & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plupart des femmes chez les Nations Sauvages , tressent leur cheveux , & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes , les partagent des deux côtés de la tête , les faisant tous revenir par derrière , ou elles les lient le plus près de la tête qu'elles peuvent ; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans , y mêlent de l'écorce concas-

A M E R I Q U A I N S.

fée de Péruche , qui sert à les conserver , & après les avoir repliés , de manière qu'ils ne descendent pas plus bas que les reins , elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée , & enduite de vermillon bien éclatant. C'est en ceia qu'elles font principalement consister leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale se peignent le corps comme les hommes , mais d'une manière différente & distinctive. Dans la Septentrionale elles se contentent de se donner au visage quelques agrémens de cette peinture ; on doit cependant en excepter les Iroquoises , qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon , depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance du front dans la séparation des cheveux. Leurs nez ne sont point percés , leurs oreilles le sont , comme celles des Hommes , en trois endroits , mais les ouvertures en sont plus petites ; elles y passent quelques pendans de porcelaine , ou de pierre rouge taillée en fer de flèche , ou bien des canons de porcelaine , qui sont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages se graissent , les rendent extrêmement puants & crasseux ; ce sont des huiles simples d'animaux , de poissons , ou de quelques plantes , qui ont presque toutes des odeurs fortes , & qui rancissent aisément : mais ces huiles leur sont absolument nécessaires , & ils sont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné sur rien , ils n'ont pû corriger cette puanteur par les essences & par les parfums que les Nations policées ont substitué depuis long-temps à la simplicité des huiles & des graisses dont les Sauvages se servent encore.

74 MOEURS DES SAUVAGES

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de flèche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même manière, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Élan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les premiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes espèces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelque fois des petites cornes de chevreuil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement ; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnitez, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont ; ils en parent aussi la tête de leurs es-

AMÉRIQUAINS.

claves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vêtu de pourpre, chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nues, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me représente un Lacédémonien allant au combat, tel absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont près d'un pied de diamètre, & ne diffèrent point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métal mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajouter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oublois, dit-il, à vous parler d'un des

* Troisième Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.

46 MŒURS DES SAUVAGES

plus curieux Ouvrages de nos Indiens :
 c'est une espèce de poire creuse & fort ma-
 niable , qui leur sert de seringue : elle est
 faite d'une gomme , laquelle a une vertu de
 ressort si surprenante , qu'elle fait autant
 de bonds qu'une balle de Paume. Elle ne
 fond point , quelque chaude que soit l'eau
 dont on remplit la poire , qui a assez l'air
 & la couleur d'une Éolipile de Cuivre bien
 passé : Elle dure très-long-tems : on l'é-
 tend sans la gâter jusqu'à lui donner la lon-
 gueur d'une demie aulne , quoi-que dans
 son volume ordinaire elle ne soit ni plus
 longue , ni plus grosse qu'une poire de bon
 chrétien : nos Indiens ont des anneaux de
 la même gomme , lesquels se métamor-
 phosent en brasselets , en jartetières , en
 colliers , en ceintures , & redeviennent an-
 neaux : ils serrent exactement le doigt sans
 égard à la petiteffe & à la grosseur : tirez
 l'anneau du doigt , il se prêtera , si vous le
 voulez , à tous les doigts réunis , & passe-
 ra au bras comme un brasselet ; tirez-le de-
 rechef pour le porter à la tête , il s'aug-
 mentera sans effort pour la couronner , &
 se rétrécira lorsque vous l'aurez fait descen-
 dre sur le col en guise de collier : il s'allon-
 gera encore pour embrasser tout le corps ,
 & pour passer du col & des épaules à la
 ceinture ; enfin descendu jusques en bas , il
 reprendra sa forme naturelle pour servir
 d'anneau comme auparavant , sans avoir
 rien perdu de sa mollesse & de son ressort ;
 car outre que rien ne le peut casser , il ne
 serre ni moins ni plus le bras , la tête , le
 cou & les reins , que le doigt. J'ai vû un
 Indien qui donnoit à cet anneau un usage
 encore plus extraordinaire , & qui montre

AMERIQUAINS.

« bien le ressort infini de cette gomme. Il s'en
 « servoit comme de corde à son Arc.

De tout ce que je viens de dire de la ma-
 nière de s'orner, on conclura aisément, que
 les Sauvages, au lieu d'ajouter à leur beauté
 naturelle, (car ils sont presque tous bien
 faits,) travaillent à se rendre laids & à se
 défigurer. Cela est vrai aussi; cependant
 quand ils sont bien parez à leur mode, l'as-
 semblage bizarre de tous leurs ornemens,
 non-seulement n'a rien qui choque, mais il
 a un je ne sçai quoi qui plaît, & leur donne
 de la bonne grace.

OCCUPATIONS
 DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages, * ainsi que les
 Amazones, les Femmes des Peuples de
 Thrace, de Scythie, d'Espagne & des au-
 tres Peuples Barbares de l'Antiquité, travail-
 lent les Champs, comme font aujourd'hui
 les femmes de Gascogne, de Bearn & de
 Bresse, qu'on voit souvent mener la Char-
 ruë, tandis que leurs maris filent la que-
 nouille. Le grain qu'elles sement, c'est le
 Mais, connu autrement sous les noms de
 bled d'Inde, bled d'Espagne, & bled de
 Turquie, lequel est le fondement de la nour-
 riture de presque toutes les Nations séden-
 taires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

C

* Strabo, Lib. 3. p. 314.

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémités de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées. que cette espèce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transmigration? Nous les trouvons encore fidèles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, après une longue suite de siècles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vëstiges à travers les ténèbres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs; sera-t'il croiable qu'ils auront été plus fidèles à perperuer des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soutien?

Du Maïs ou Bled d'Indes.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémités du Canada, même de la plupart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc: Ne seroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere

nourriture des Hommes après les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone ? Qu'il l'a été pendant plusieurs siècles, après lesquels on a substitué d'autres espèces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premières ?

Tout ceci n'est point sans fondement, & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarrassés, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses espèces de Plantes frumentacées ; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont employé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes, ou différens termes, pour signifier la même Plante. Pline lui-même nous le déclare nettement, en disant que les espèces de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes espèces, elles n'ont pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, isdem nominibus.*

En second lieu, il est facile de faire voir des substitutions d'une espèce à une autre en différens temps & en divers lieux, de manière que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un pays en certains temps, y devenoit ensuite si rare, qu'après un certain nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnüe. En troisième lieu, on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un très-fort préjugé de cela même, de ce que les Américains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* *Plin. Hist. nat. Lib. 12. cap. 3.*

60 MOEURS DES SAUVAGES

de absolument de la même manière, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'usage des Moulins, des Fours, & plusieurs autres choses que la suite des temps a mises au jour, & perfectionnées selon la nécessité, ou même selon la qualité des especes de grains, qui ont été mis successivement en vogue.

La plupart des termes dont on s'est servi pour nommer les plantes frumentacées, sont des termes génériques, qui par la force de leur signification ne désignent pas une espece plutôt qu'une autre, quoique dans la suite on-en ait fait l'application à des especes particulières. Tels sont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Trium*, *Fru mentum*. *Calepin* * dans son Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour signifier toutes les especes de Planes frumentacées. Il étoit ainsi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le brisoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une espece particulière, se nommoit *Ador*. *Festus* † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appelé *Edor* : Il ajoute qu'il pouvoit aussi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le mou dre. L'*Alica* étoit aussi un nom générique. *Festus* fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. §. L'*Alica* déterminé à une espece particulière,

* *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† *Festus Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat tostum, unde in sacrificiis mola salsa efficitur.

§ *Festus Alica.* Alica dicitur quod alit corpus.

AMÉRIQUAINS.

se nommoit *Alicastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compositions de diverses sortes de Plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeacum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulterina*, &c. L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainsi appelé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soi son étymologie à *Triturá*, du verbe *Tero*, piler, broyer, & *frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin, signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe. *

Je n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particulière à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pû être successivement attribuez à des especes différentes, à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre; ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville †.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a causé entr'eux des disputes & des contra-

* *Isidor. Orig. lib. 17. cap. 3.*

† *Isidor. Hispal. Orig. Lib. 17. cap. 3. Frumenta sunt præprie quæ Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à frumendo, hoc est à vescendo dicitur, nam frumen dicitur summa pars gulæ,*

62 MOEURS DES SAUVAGES

d'actions de sentimens, qu'il n'est pas facile d'accorder. Pline * assure que ceux qui se fervent de cette espece qu'on appelle *Zea*, n'ont point l'usage du *Far*; cependant Denys d'Halicarnasse § appelle *Zea*, aussi-bien que Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Galien † rapporte les differens sentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les especes distinguées par ces noms *Olira*, *Tybbe*, *Zea*. Après les avoir exposez, il conclut en disant que c'étoit la même chose sous divers noms. Anguillara a les distingue; & sous ces trois noms comprend trois especes connues en Italie sous ceux de *Spelta*, *Scandella* & *Farro*. Jules Scaliger croit b que *Tybbe* est le seigle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre: il croit aussi que l'*Olira* & l'*Oriza* sont deux noms communs au Ris. En voila assez pour faire comprendre que si les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder sur ce que pensoient Denys d'Halicarnasse, Pline, Strabon, & leurs autres contemporains, ceux-ci pourroient avoir eu de plus grandes difficultez encore, pour sçavoir au juste ce qui étoit de l'usage dans des temps fort éloignez de celui auquel ils écrivoient, & plus obscurs encore que les siècles qui se sont écouléz depuis eux jusqu'à nous, à cause que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toujours été envelopez des ténèbres de l'ignorance.

Je ne préens pas dire que le *Far*, dont le Peuple Romain s'est servi uniquement pen-

* Plin. lib. 18. cap 8. § Dion. Halic. lib. 2. Ant. Rom. p. 95. § Strabo lib 3. p. 242. † Galen. lib. 1. de Alim. Facul. cap 3. a Anguillara part. 6. p. 98. b Jul. Scaligeri Exerc. 292. p. 868.

dant les trois cens premières années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartenent à la Religion, par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne sçachions pas précisément quelle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens se servent aujourd'hui. Pline nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant postérieure aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans la même degré de vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur première nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Méotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amérique, y est certainement bien plus ré-

64 MOEURS DES SAUVAGES

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préférant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier: quelle marque auront les siècles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une manière claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers temps aiant été aussi plongés pendant plusieurs siècles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Américains, ont été dans la même situation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de faites des événemens arrivez pendant leur barbarie, ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux; d'autres sont inconnues, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées; où bien, elles s'y sont éclipsées pour un temps, comme il est facile de le prouver par rapport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toujours été étrangère à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *.

* Plin. lib. 18. cap. 8.

AMERIQUAINS. 65

lore, *Amplum Grano, Arundineum culmo, ad-*
lescit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant,
omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni
sextarii gignuntur. Dans le cours de ces dix an-
 pées on a apporté de l'Inde en Italie une es-
 pece de Millet noir en couleur, dont le grain
 est fort gros, & le chaume semblable aux
 cannes, & aux roseaux; il croît à la hauteur
 de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas,
 ou Phobas, selon la remarque du Pere Har-
 doüin, sont très grandes. C'est de toutes les
 Plantes frumentacées la plus fertile; un seul
 grain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des
 Plantes miliacées & arundinacées, à cause des
 ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plan-
 tes, ressemblances qu'on peut confronter
 dans Théophraste & dans les autres Botani-
 stes. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le
 Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur
 de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour
 ce qui est de la couleur, il y en a de plusieurs
 sortes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu
 & sur le pourpre; le plus commun est d'un
 jaune de paille plus ou moins foncé, selon le
 terrain ou le degré de maturité. Ces diffé-
 rences sont purement accidentelles, ou sui-
 vent les différentes especes de Maïs. La plu-
 part des Relations anciennes & modernes ap-
 pellent le Maïs, ou simplement du Mil, ou
 du gros Mil, pour le distinguer du Mil ordi-
 naire & de la petite especes. Et parlant de ses
 tiges, elles les nomment les cannes de Bled
 d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les
 Auteurs, quand ils nous racontent de cer-
 tains Peuples, qu'ils font leur nourriture or-
 dinaire du fruit des Roseaux, comme E-

86 MOEURS DES SAUVAGES
 lien *, Strabon †, Diodore de Sicile ¶, l'af-
 furent des Indiens en général, des Habitans de
 la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est aussi
 du Maïs qu'ont voulu probablement parler
 les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les
 Peuples des environs des Palus Méotides,
 & les Sarmates vivoient de Millet. Philo-
 strate § caractérise le Millet presque aussi-
 bien que Pline dans la vie d'Apollonius de
 Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : « Que
 » la terre y est noire, fertile en toutes sor-
 » tes de fruits ; que les pailles & les tiges
 » des Plantes frumentacées y sont de la gros-
 » seur des cannes & des roseaux ; mais sur-
 » tout qu'elle porte du Millet & du Sésame
 » d'une prodigieuse grosseur. » On ne peut
 pareillement le méconnoître dans ce que dit
 Hérodote † en faisant la Description des
 Mœurs des Indiens. « Ils vivent, dit-il,
 » d'herbages, & ils ont une espèce de se-
 » mence, laquelle se rapporte au Millet,
 » que la terre produit d'elle-même, enve-
 » loppée dans son calice; après l'avoir cueil-
 » li ils la font cuire dans son propre calice
 » & s'en nourrissent. » * Le même Auteur,
 parlant du Froment & de l'Orge des Baby-
 loniens, dit que les feuilles de leur tige
 sont larges, au moins de quatre doigts. Or
 il semble que cela ne peut convenir qu'au
 Maïs. † Théophraste aura peut être voulu
 parler de la même Plante, quand il a écrit
 sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au
 de-là de la Bactriane, le Froment y vient si
 prodigieux, que chaque grain peut être

* *Alian. Lib. 3 c. 39.* † *Strabo Lib. 15.* ¶ *Diodor.*
Sic. Lib. 3. p. 99. § *Philostrot. Lib. 3. in vita Apollon.*
 † *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 2. n. 123.*
 † *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

comparé pour sa grosseur au noyau des Olives. A present que ces païs nous sont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache pas qu'il y ait d'autres espèces de grains à qui cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Méotiens § étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voisinage des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune manière de semer & de faire croître la Plante, laquelle a le goût du Miel. Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achéroient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. † Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom* dont usent aujourd'hui les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, ¶ le mot *Mel* signifie également du Miel & du Mil. Il seroit d'autant moins surprenant

§ *Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.*

† *Chardin voyage en Perse par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.*

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cueille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme; au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espèce de bled d'Inde, non pas de l'espèce ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy assez long.

¶ *Perron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes. p. 399.*

DES MOEURS DES SAUVAGES

que ces deux derniers termes vinssent de la même racine, que ce qu'ils signifient, se trouve un même-temps dans une même Plante, qui est le Maïs, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de presque tous les Peuples Barbares de la grande Asie.

J'ai eu aussi quelque soupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens Egyptiens.* Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'est le songe de Pharaon où il est parlé d'une Tige à sept épis. Mais comme il y a une espèce de Bled à plusieurs épis sur la même Tige, cela suffit pour infirmer ma conjecture, quoique ce Bled ne soit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens se nourrissoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Plin, y fut semé, il est évident qu'on en fit peu de cas dans la suite, parce qu'il y a disparu aussi-bien que dans le reste de l'Europe, où on ne l'a revû que lorsqu'il y a été apporté derechef de l'Inde Occidentale, après la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Asie & de la Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a guères fait plus d'estime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres espèces de grains qui sont en usage parmi nous, on ne s'y sert presque par tout que du Reis, aussi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dès que les neiges sont fonduës, les Sauvageſſes commencent leur travail. Elles ne ſèment point l'Automne parce que le Maïs eſt du nombre des ſemences qu'on apelle d'Eſté, *Aſtra*; telles que ſont le Sèſame, le Millet, le Panis, & les autres légumes; ou bien parcequ'il en eſt de cette eſpèce de graine comme du Bled apellé *Tri-mèſtre* * par Théophraste & par Pline, † parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la ſemence & la récolte; ſi toutefois on doit attribuer cela à une eſpèce particulière; car l'uſage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les eſpeces de Froment ou de Bled François, qu'on ne ſème qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on ſème le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'eſt de ramaffer le Chaume & de le brûler. On remuë ensuite la terre pour la diſpoſer à recevoir le grain qu'on doit y jeter. On ne ſe fert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres inſtrumens du Labourage, dont l'uſage ne leur eſt pas connu, & ne leur eſt pas néceſſaire. Il leur ſuffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Theoph. Lib. 8.* † *Plinius. Lib. 18, ch. 7.*

70 MOEURS DES SAUVAGES.
manche qui leur sert à sarcler la terre & à la rémuer légèrement.

Le champs qu'on doit ensemençer ne se rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparés par des Hayes ou des Fosses, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule pièce; sans que pour cela elles aient des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de manière qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Oùtre le Maïs, elles sèment des fève-roles ou de petites fèves, des citrouilles d'une espèce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sèment les fèves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

gne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citrouilles & leurs Melons ; mais avant que de les semer dans leurs Champs , elles préparent une terre noire & légère , dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes , au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres , elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la récolte. Il y a encore un temps marqué pour cela , où elles travaillent toutes en commun ; & alors chacune porte avec soy un faisceau de petites baguettes de la longueur d'un pied , ou d'un pied & demi , qui ont leur marque particulière , & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche , & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cueille le bled d'Inde , qu'on arrache avec les feuilles qui environnent l'épy , & qui en forment le calice. Ces feuilles , y étant fortement attachées , leur servent de lien pour le mettre en tresses , ou en cordes , comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *cereales* , & qu'ils celebrent à l'honneur de Cérés , que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs , & c'est la seule occasion où les hommes , qui ne se mêlent ni de champs , ni de la récolte , sont apellés par les femmes pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités ; il y a cependant apparence que c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle ici que de l'usage de l'Amerique

72 MOEURS DES SAUVAGES
septentrionale ; je ne suis pas assez instruit
de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs ,
qui nous ont parlé des Amériquains Méridi-
onaux , se contentent de dire en général
que les hommes se rendroient infâmes s'ils
avoient seulement touché au métier , ou
bien à ce qui est affecté aux travaux du
sexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peu-
ples de la grande Bretagne , qu'ayant séparé
les épis de leur tige , ils les mettoient dans
des greniers souterrains , d'où ils retiroient
chaque jour la provision qui leur étoit néces-
saire en commençant par les plus vieux , &
qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains
pilés & broyés.

Les Sauvageſſes font dans leurs champs de
ces sortes de greniers ſouterrains , pour y
mettre les Citrouilles , & leurs autres fruits ,
qu'elles ne ſcauroient autrement garantir de
la rigueur de l'hyver. Ce ſont de grands
trous en terre , de quatre ou cinq pieds de
profondeur , nattés en dedans avec des écor-
ces , & couverts de terre par-deſſus. Leurs
fruits s'y conſervent parfaitement bien ,
ſans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont
les neiges , qui les couvrent , les garantiffent.

Pour ce qui eſt du bled , bien loin de l'en-
ſevelir , à moins d'un cas de neceſſité , on
le fait eſſorer ſur de grandes Perches , &
ſur l'Auvent , ou vestibule extérieur de leurs
Cabanes. A Tſonnontouan , on fait des
greniers d'écorce en forme de tourelles , ſur
des lieux élevés , & on perce les écorces de
tous côtés , afin que l'air puiſſe y joier &
que le grain ne moiſiſſe point ; à la Floride
on

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 209.*

on le transporte dans des greniers publics où on le laisse jusques à ce qu'on le distribuë d'une manière proportionnée au besoin de chaque famille , & au nombre des personnes qui les composent. Après un certain temps , on fait sécher le bled dans les cabanes sur les perches de traverse , qui environnent les feux , & qui portent sur les poteaux de soutien ; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers , noircit un peu le grain à la longue ; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroient le gâter. En hyver , quand il est bien sec , on l'égraine , & on le met dans les grandes Caisses d'écorce , dont j'ai parlé , & on l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. On laisse uniquement à la fumée, celui qu'on réserve pour semence , qu'on n'égraine que lorsqu'il faut le semer.

Manière de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-dessus une quatrième raison , pour soutenir la conjecture que les Maïs avoit été connu des Anciens , & avoit été le fondement de la nourriture , tout au moins des Peuples qui ont fait transmigration en Amérique. C'est la manière dont les Anciens préparoient leurs Bleds pour les mettre en usage , à laquelle celle de nos Sauvages se trouve parfaitement conforme ; & c'est ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torrifier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens , je me contente de citer le vers de Virgile. *

Tom. III.

D

* Virgil. Lib. i. *Aeneid*, v. 183.

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a aussi qu'à rappeler ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au *Far*, du verbe *adoror*, parcequ'on le torréfioit avant que de le moudre. § Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet usage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, après la mort de Cyzique leur Roy; Car elle fut si vive, qu'ils furent plusieurs jours, sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils soutinrent leur vie dans la tristesse, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & sans même les avoir fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus favoureuse, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils se dépouilloient par-là plus aisément de leur son, ou de leur première pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils brisoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matière. * Hésiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi » une pile de trois pieds de haut, & un pilon » de la longueur de trois coudées. † Pilumnus en fut l'inventeur; ‡ c'est pour cela qu'il étoit

§ *Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 1071.*

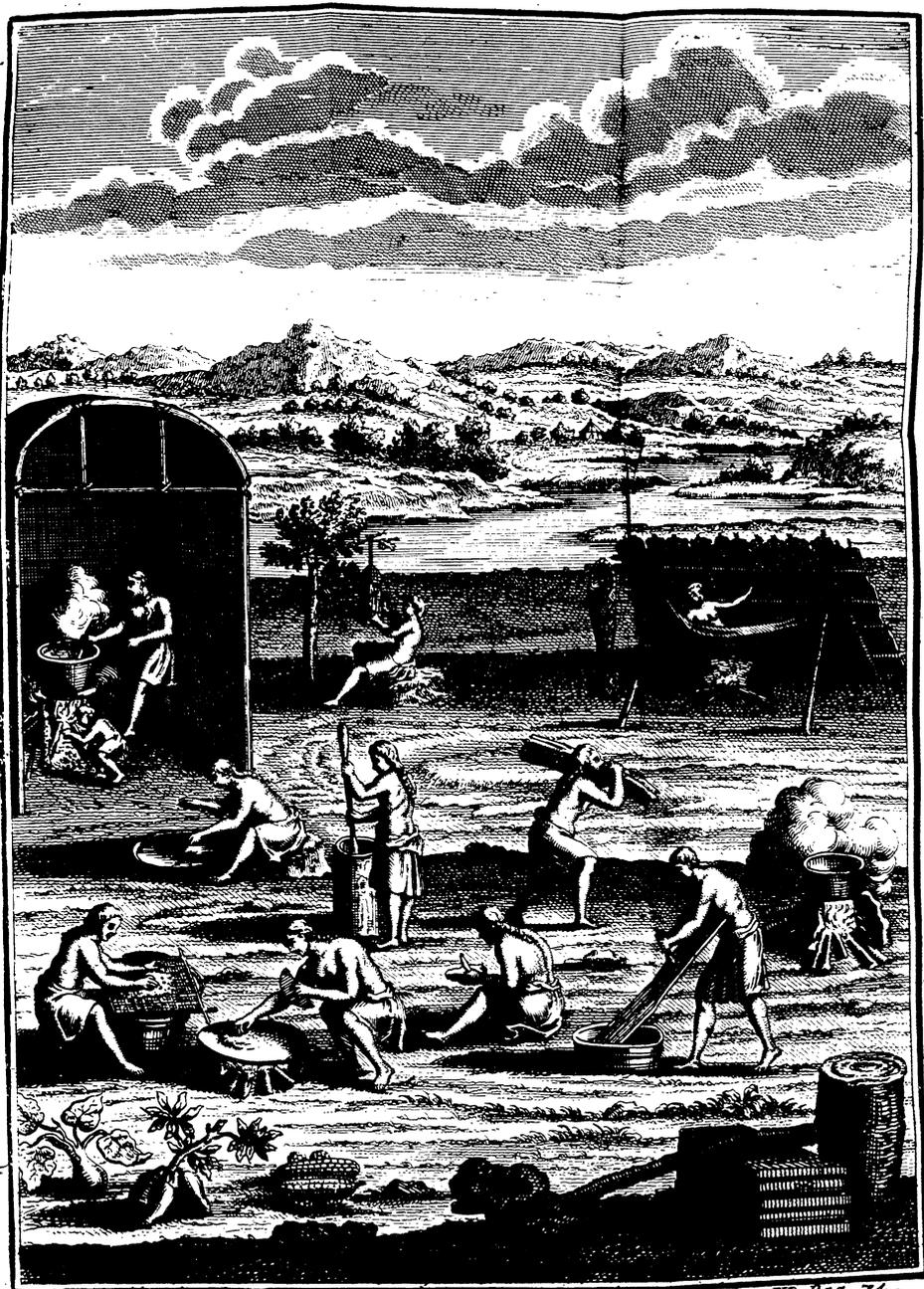
* *Hesiod. Opera & Dies. v. 421.*

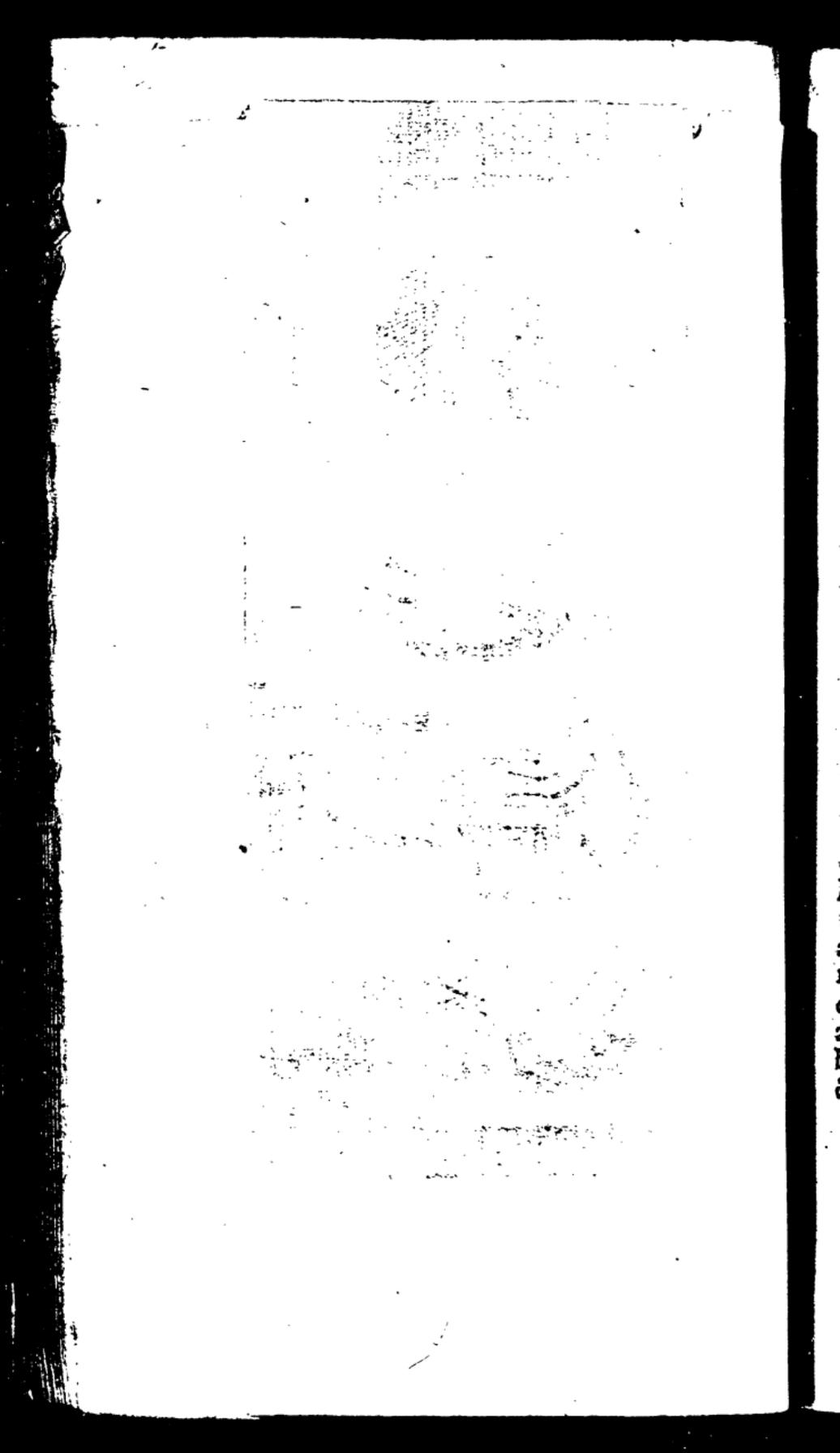
† *Servius in Lib. 9. Virg. Æneid.*

‡ *Servius in Lib. IX. Æneid. Init. Pilumnus pinfendit frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ipso etiam pilum dicitur.*



Tom. III. Pag. 74.





AMÉRIQUAINS. ¶

honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette manière de préparer leurs grains, après qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. * Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette manière de piler le bled, † ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirèrent le leur de différentes espèces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicérons, qui avoient pris leurs noms, des fèves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pila* ou *Pistillo*. ¶ Pendant les cinq cens premières années après la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencèrent à s'introduire, ils étoient en même temps Meüniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse, comme on fait aujourd'hui des pièces de four. Les particuliers le faisoient chez eux; & c'étoit-là l'emploi des femmes, comme ce l'est aujourd'hui chez la plupart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espèce de bouillie faite avec de la farine délayée dans de l'eau, ou du bouillon, comme le *Farò* des Italiens. § Plinè & Valère Maxime nous en rendent deux fort

D 2

* *Cato de Re Rust.*

† *Plin. Lib. 18. cap. 3.*

‡ *Plin. Lib. 18. cap. 11.*

§ *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

76 MOËURS DES SAUVAGES
 beaux témoignages. » Il est évident, dit Pli-
 ne, que les Romains ont vécu long-temps
 de bouïllie, & non pas de pain. † Nos ancê-
 tres, dit Valère-Maxime, étoient si atten-
 tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus
 grand usage de bouïllie que de pain. C'est
 ce que Juvénal exprime vivement, à sa ma-
 nière, dans la comparaison qu'il fait des
 Mœurs des Romains de son temps avec celles
 de leurs Ancêtres. ¶

*Quin & magnis fratribus horum,
 A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
 Amplior, & grandes fumabant pultibus olla.*

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoit
 le fondement de la vie des hommes; & ils se
 passoient de cela, quand ils n'avoient rien de
 mieux; mais quand ils avoient des viandes,
 de quelque espèce qu'elles fussent, ils les fai-
 soient cuire avec cette bouïllie. C'étoit ce
 qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*.
 Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'on
 fit cuire séparément, & qu'on mangeât en-
 suite avec cette bouïllie, laquelle tint lieu de
 pain; mais, ou cette bouïllie pure, & sim-
 ple; ou bien, un composé de viandes cuites
 & préparées dans cette bouïllie même, à la-
 quelle on a fait succéder le potage, lorsque le
 pain a été plus commun.

On donna aux Romains le sobriquet de
 Pultophages, ou de mangeurs de bouïllie,
 à cause qu'ils retinrent apparemment plus
 long-temps, cet usage que beaucoup d'autres
 Nations; car il ne leur étoit pas particulier.
 Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.

¶ Juvénal. Satyr. 14. v. 169.

me sobriquer aux Carthaginois. * Fortunatus-Licetus, dans une de ses réponses, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Græcia, quam Italia polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Grèce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matière étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Grèce; selon ce que j'ai déjà dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'usant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de préparer son repas, & ce repas étoit bien peu de dépense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les apprêts de leur table. De cette manière, les troupes étoient toujours sur pied, toujours prêtes à se transporter d'un

D 3

* Fortunat Licetus. Respons. ad quaesita. p. 57. & seq.

† Plin. Lib. 18. cap. 8.

78 MOEURS DES SAUVAGES.
lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe , & la delicateſſe , qui ſe ſont introduites de nos jours parmi les Militaires , ne ruinoient point les Etats , par les frais exceſſifs qu'on eſt obligé de faire en provisions de bouche , plus qu'en toute ſorte de munitions de guerre , & ne faiſoient point manquer les meilleures entrepriſes , lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible , ce ſemble , avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fourniſſoit à la République des hommes forts , robuſtes , courageux , capables de ſupporter la faim & la ſoiſ , qui penſoient plus à aller chercher l'ennemi , qu'à ſauver leurs équipages : & qui , n'étant pas énervés par la bonne chère , ne faiſoient pas conſiſter les avantages d'une campagne , à avoir bien fait les honneurs de leur Table , y faiſant ſervir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis , & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'uſage ordinaire , ſon origine eſt cependant très-ancienne. La première eſpèce étoit de ceux qu'on faiſoit cuire ſous la cendre , & dont l'Écriture-Sainte fait ſi ſouvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faiſoit cuire dans une tarterre de terre , ou de fer , * car c'eſt ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces ſortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée ; & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faiſoit , ou de différentes compositions qui y entroient. Car , outre les diverſes eſpèces de farines , qui en étoient comme la matière principale ,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 13.*

† *Athen. Lib. 3.*

on y mettoit de l'huile, & de la graisse, du miel, des fruits, de la semence de Nasturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La sagamité des Sauvages n'est autre chose, que cette sorte de bouillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, passé dans des sas grossièrement faits, avec de petites branches liées ensemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne sçais d'où vient le mot de sagamité, dont les François Canadiens se servent pour signifier cette bouillie, que les Iroquois nomment *Onnontera* dans leur langue. C'est peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en soit, il est reçu en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagouité*.

Tous les matins les femmes préparent cette sagamité, & la font bouillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur eussent apporté des Chaudières de deçà la Mer, elles se servoient de vaisseaux de terre à potier qu'elles travailloient assez proprement, leur donnant une forme spherique par en bas, & fort évasée par le haut; & après les avoir faits sécher au soleil, elles les faisoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudières de bois, moins fragiles, & dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, successivement, plusieurs cailloux ardents, qui chauffoient cette eau peu à peu, & la faisoient bouillir suffisamment pour des gens qui s'accoutument assez de viandes à demi crues.

30 MOEURS DES SAUVAGES

La sagamité étant faite, on la distribuë en autant de petites Chaudières, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane, soit qu'elles soient étrangères, soit qu'elles soient du village même.

* Le R. Pere Dom Augustin Calmet, dans ses notes sur la Genèse, a fort bien observé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne disoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'après le repas; souvent même on avendoit trois, quatre, ou même dix jours, sans s'en informer. C'est aussi le dernier compliment que font les Américains, chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, est très-éloquent; & beaucoup plus sensé que nos révérences, & des questions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit supposer las, & fatiguez du Voyage. Qui-conque entre chez eux est bien reçu. A peine celui qui arrive, ou qui rend visite est-il entré, qu'on met à manger devant lui, sans rien dire: & lui même mange sans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'amène. Les Bresiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, usent après cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

nies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coutume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hébreux.

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoient eux-mêmes, qu'elle ne sçauoit les soutenir long-temps, s'ils n'avoient pas de quoi l'affaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'affaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le ménager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de ménagement, & de réserve : la coutume reçüe, est de manger tout, tant qu'ils ont de quoi, fussent-ils créver, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolérer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoiance ; mais, après avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienséance. Un particulier, pour peu qu'il soit considérable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis, & ses sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contingent, & de contribuer aux dépenses publiques du village pour les festins, qui font toujours de grandes consommations, parce que la plus

82 MOEURS DES SAUVAGES
grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déjà parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont très-fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps. Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entièrement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudière encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudière, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenouilles entières, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreuils sans les vuides, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Bécasses: Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c. sans s'embarasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célèbres, ils les font seulement bouillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlèvent. Pour mieux dépouiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sèment point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

84 MOEURS DES SAUVAGES.
pèce de mousse, qu'on appelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbres*. * Le Pere du Terre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure; ce qu'il attribue à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection dérégée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'affaïsonnement; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légère pourroit avoir de fade & de dégoûtant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy; il est alors très-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette manière. Après l'avoir fait bouillir dans son calice, on ôte les feuilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espèce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le

* Du Terre, *Hist. Nat. des Antilles. Traité 7, chap. 21*

rendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'ils le retirent de l'eau, ou plutôt de la bouë, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvages ont une manière de le lessiver, c'est-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broient point celui-ci dans les piles; mais après l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau bouillante, elles brisent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudière. Je n'ai point assez étudié les règles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs sauces; auxquelles je ne touchois pas volontiers. La manière dont leur bled me paroïssoit plus supportable, c'étoit de le manger aussi-tôt après que les grains rôtis ont été retirez des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît assez bon. Ils en ont sur-tout une espèce particuliere qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous apellons *Blé-Fleur*, parce que dès qu'il a senti la chaleur, il éclate, & s'épanoïit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en faveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux personnes qui les visitent, & qu'elles veulent distinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicatesse; car elles ne sçauroient en faire un usage ordinaire, leurs champs ne leur fournissant pas assez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépense & à la consommation que le pain emporte. Rien n'est plus pesant & plus insipide: c'est une masse de leur farine, pétrie mal proprement, sans levain & sans sel.

86 M. OEURS DES SAUVAGES

Elles l'enveloppent de feuilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudière. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des fèves, & des fruits. Il est encore plus desagréable de cette manière; mais pour la bouche d'un Sauvage c'est un régal & un mets délicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est guère bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espèce de pain presque entièrement semblable, qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée, détrempée dans le safran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez près pour en sçavoir la composition au just; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digérer aussi-bien qu'une autre espèce de pain peu différent qu'on fait en Gascogne & en Bearn, lequel est composé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du país on nomme *cruchade*.

Sésame.

* L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit, que les Indiens de ce país-là, font du pain de la semence des Tournesols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvageffes n'en sement que très-peu, & elles en font de l'huile pour se graisser, aussi-bien que de certaines petites noix amères, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte; car il y a toute apparence que le grand Tournesol,

Hist. de la Virginie, Liv. 3. ch. 46

connû des Botanistes sous le nom de *Heliotropium magnum*, * est le Sésame, dont les Anciens Egyptiens; & les premiers Peuples faisoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur subsistance d'une sorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de sa maturité. Ils ne font que secouer les épys, lesquels s'égrainent facilement; de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligés de labourer ni de semer.

Racines.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodèle, la racine nommée *chara*, dont il est parlé dans † César, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célèbre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez

* *Auctuaris Auctor apud Joan. Stobaeum. in Notis ad sag 3. Lib. 2. Theophr.*

† *Cesar de bello Civili. Lib. 3.*

grands secours de vivres. Telle étoit la plante du papier, si célèbre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la suite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, sçut employer utilement après l'hyver de 1709, pour se garantir des dernières extrémités, où l'auroient jetté la famine & la disette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverses racines dont on se sert, non-seulement pour les cas de nécessité, mais encore dans l'usage commun & ordinaire. La plus célèbre est celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle est la même que celle qui est appelée *Yuca* dans les premières Relations, & dans celles des Auteurs Espagnols. Cette Plante est une espece d'arbusste, dont le bois est fort tortu, & fort tendre; ses feuilles sont étroites, serrées, un peu longuettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à mesure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut poussent; de sorte que l'arbusste est toujours verd. A la chute de chaque feuille il se forme un nœud de la grosseur d'une fève. Ses racines sont semblables à celles des carottes, lesquelles deviennent plus ou moins grosses, selon la qualité du terroir, & les soins qu'on leur donne. Il leur faut près d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'est pas qu'elles ne puissent se conserver plus long temps dans la terre; mais elles se remplissent d'une trop grande abondance de suc, qui perdant de sa consistance, les rend trop aqueuses. Il y en a de six ou de sept sortes, qu'on distingue par les différentes couleurs de feuilles, & des écorces.

Comme c'est de la racine seulement que les habitans du pays tirent leur subsistance, il faut connoître ces différentes especes, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent aussi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce assez épaisse d'un violet fort obscur; mais le dedans en est blanc comme neige. Celui-ci se conserve plus long temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine grise; mais il est fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois très-peu; le pain en est passable. Le Manioc verd, ainsi nommé à cause de la verdure de ses feuilles, n'est pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il se conserve peu en terre: le pain en est fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre; il est plutôt meur que toutes les autres especes; mais ses racines se résolvent toutes en eau; de sorte que quoique la farine soit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il est aussi de peu d'usage, & il n'y a guères que ceux dont les provisions sont courtes, qui ayent soin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre espèce qui ne differe guères du blanc pour sa forme; elle est rare dans les Isles, & commune dans la grande terre: elle se mange crüe, rôtie, bouïllie, ou de quelque autre façon que l'on veut sans en exprimer le suc; ce qu'on n'oseroit faire des autres especes de Manioc; leur suc étant un venin des plus présens, & des plus mortels.

Il est bien singulier qu'une racine aussi excellente, soit pourtant si dangereuse, & ait des effets aussi funestes. Car il est certain que le quart d'un verre de ce suc feroit mou-

90 MOEURS DES SAUVAGES

fir un homme dans un quart-d'heure, s'il n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionaux en prenant de la ciguë. Au commencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que
» tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, &
» & même dans toute la racine, ne vient que
» d'une abondance de nourriture dont l'esto-
» mach n'est pas capable; car quoiqu'il soit
» mortel en effet, il opère néanmoins d'une
» manière toute différente des autres poi-
» sons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils
» sont chauds, ou des assoupissemens s'ils
» sont froids; ce qu'on ne remarque point du
» tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou
» mangé de cette racine; mais seulement
» une répletion d'estomach qui les suffoque,
» & qui les fait mourir. De plus, on ne trou-
» ve aucune des parties nobles des animaux
» qui en sont morts, endommagés; mais
» seulement leur estomach enflé; de sorte
que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver après une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent après s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être vénimeux.

* *Gonzales d'Oviedo, Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*

† *Du Terre, Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 1.*
p. 14.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuisible dans cette racine, c'est son phlegme*. En effet, ce même suc si dangereux & si morrel, après qu'on l'a bien fait bouillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce suc tout pur, des biscuits d'un goût très-fin & très-relevé, en le faisant épaisir au soleil, ou bien au feu, qui en consume toute la sèrosité. Ils font aussi de la racine de Manioc séchée, des boissons fort bonnes, & qui sont d'excellens restaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons bouillons, mais que lorsque la liqueur commence à se refroidir, ils cessent d'en boire. La raison qu'ils en apportent, c'est que quoiqu'elle ne soit pas mortelle à cause de la première cuisson, elle est néanmoins indigeste lorsqu'elle est froide, & ne se cuit pas aisément dans l'estomach. Les Sauvages Tapiias, & quelques autres du Continent, aussi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'espece la plus dangereuse, tout crû & sans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y fassent peu à peu, & qu'ils y soient accoutumés de bonne heure, sans quoi il leur nuiroit comme aux autres a.

Mais quelle que soit la nature de ce suc, comme il a en effet toute la force du poison le plus violent, le Pere du Terre suggere trois remedes pour lui servir d'antidotes. Ces remedes sont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiède: ou bien quantité de suc d'A-

* Thevet *Cosm. Univ.* Liv. 22. ch. 12. p. 980.

† De Laet *Ind. Occid.* Lib. 15. cap. 10. § Oviédo *loc. cit.*
 § De Laet. *loc. cit.* a Du Terre *loc. cit.*

92 MOEURS DES SAUVAGES
nanas, avec quelques gouttes de jus de citron : ou enfin, de prendre le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là sont revêtus, & qui est un souverain contre-poison, dont on peut user contre toutes sortes de venins.

Pour séparer de la racine ce suc vitieux & nuisible, les Sauvageſſes, ſelon l'ancien uſage, la ratiffent d'abord, & la dépouillent de ſon écorce ; elles l'égragent enſuite à force de bras, ſur une rape faite de pluſieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui ſe trouvent ſur leurs rivages, & qui ſont enchaſſées dans une planche d'un pied & demi de long, ſur ſept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuie contre leur eſtomach, & l'autre ſe termine dans un vaiſſeau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramaffent après cela dans des couloirs tiffus de jonc & de lataniers, leſquels étant mis ſous une preſſe, ou ſuspendus à une branche d'arbre par un bout, avec une groſſe pierre qui y ſert de poids, & qui eſt attachée à l'autre bout, tout le ſuc ſ'en exprime ſi bien, qu'il ne reſte plus qu'une farine ſèche, rafſemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Caffave.

Cette farine ayant été bien bluttée, & paſſée par une eſpèce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de caſſave en cette manière. Elles ont un vaiſſeau de terre comme une platine, qu'elles mettent ſur le feu, enſorte néanmoins que la flâme n'y touche pas : lorsqu'il eſt bien échauffé, elles le couvrent de l'épaiſſeur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien sèche, & qui n'est détrempée d'aucune liqueur : la chaleur la pénètre bien-tôt, & la lie, & quand elle est cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet ; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumiette.

Le pain de Cassave est un bon aliment, & d'un goût très-savoureux ; quelques-uns le préfèrent au pain de froment ; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il se conserve néanmoins très-long-tems, sur-tout quand on l'a fait sécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation, qu'il devient comme une espèce de biscuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs provisions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi-doigt ; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvageesses font aussi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une sorte de bouillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Brésil, & c'est la même chose que la Sagamité des Américains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes sèches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont

94 MOEURS DES SAUVAGES
ordinairement gras , & d'une santé vermeille ; Avantage qui dévroit leur faire donner la préférence sur la farine de Manioc , laquelle étant trop dessicative , ne donne jamais ni embonpoint , ni coloris.

Patates , ou Batates.

La Patate est une racine bulbeuse , qui pousse des tiges rampantes , chargées de feuilles molasses , d'un verd fort obscur , & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes espèces , qu'on distingue par les couleurs des racines ; car il y en a de vertes , de blanches , de rouges , d'orangées , de marbrées , &c. Elles sont toutes bonnes. On les fait cuire sous la cendre , ou bien dans un pot , au fonds duquel on met tant soit peu d'eau pour les empêcher de brûler , & qu'on a soin de bien couvrir. En cuisant elles deviennent molles comme les châtaignes , & ont presque le même goût ; mais elles sont beaucoup meilleures , ne chargent point l'estomach , & ne sont point venteuses , comme la plupart des autres Racines , & en particulier les grosses Raves du Limosin , auxquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût , les Européens leur font une sauce composée de jus de citron , d'huile d'olive , & de piment , ou de poivre long.

Les autres vivres dont usent les Peuples de l'Amérique Méridionale , ne sont point si nourrissans , ni si substantiels que ceux des Américains Septentrionaux , lesquels ont de toutes sortes d'animaux que le País & la chasse leurs fournissent. Ceux-là vivent plus de poisson que de chair ; ils n'osent pas même en manger de toute espèce : la Tortuë en par-

riculier, leur est aussi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils se contentent aussi plus aisément, ce sont des Crabes & diverses sortes de coquillages qu'ils mangent à la *Pimentade*, c'est-à-dire, dans une sauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement si piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts si épicés, ne sçauroient absolument s'accommoder de la manière dont ils la préparent. Mais si les Américains Septentrionaux ont sur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance; ou d'elle même, ou avec très-peu de soin & de culture; de sorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne sont pas si souvent exposés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produisent que des racines sèches & maigres. La coûtume est donc de prendre du bois de sa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux manières. La première demande plus de façon, & produit aussi de plus belles racines. Après avoir brûté les herbes du champ & avoir disposé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a soin de couvrir. Cela s'appelle *planter à la fosse*. La seconde méthode est plus facile, mais d'un moindre profit. Il suffit d'enfoncer en terre, de distance en distance, ces bâtons de bois de Manioc, observant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a soin de sarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, jusques à ce que le Mantoc soit assez fort pour prendre le dessus, & n'être pas suffoqué par les mauvaises herbes. Cette Plante ainsi cultivée a une si grande fécondité, qu'un apent de terre qui en est semé, nourrit plus de personnes que six autres arpens ensemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légère, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il se peut; & on y met deux ou trois brins de son bois, ou de ses tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en si grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou six racines de figure différente, dont quelques-unes sont grosses comme la tête.

Plusieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits séchés & réduits en farine. Ce pain est fort dur, mais assez savoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne sèment point, font aussi du pain de poisson séché & boucanné au soleil. Elles le brisent dans des piles & le réduisent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand soin de leurs champs, & y sèment outre cela diverses sortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Caraïbes observent les temps de la Lune pour faire leurs semences,
 preuve

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considère le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sèment ou plantent, demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de manière qu'il disparoîtroit entièrement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espèce de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer, comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raison plus pressante;

Tome III.

E

* Herod. lib. 3 n. 100.

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage , plus leur Village reste dans un même endroit , plus le bois s'éloigne ; de sorte qu'après un certain nombre d'années , elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françaises dans la nouvelle France , ont voulu parer à cet inconvenient , & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & sur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener , prennent volontiers cette peine , & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau très-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux ; mais ils sont tombés dans un autre inconvenient ; car ces chevaux , qui sont en grand nombre , se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde , où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter , les désolent entièrement , sans qu'on puisse y porter remède. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries , tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs , que ces chevaux franchissent aisément ; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos , ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde , qui les affriandent plus que l'avoine ; soit que les enfans , qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre , les pressent , & les forcent de sauter par-dessus leurs barrières.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports ; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir

jusques à ce que les nouveaux soient en état de pourvoir à leur subsistance ; de manière qu'ils puissent les abandonner sans en souffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village , ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hyver , & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer , & qui étant aux portes de leur cabanage , leur épargnent la peine d'un long transport. Ce sont les hommes par toute l'Amérique qui sont chargés de marquer les champs , & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi , qui en tout temps sont obligés de couper les gros bois , dont les femmes ne sçauroient venir à bout , en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre , lesquelles n'étoient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur ; ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré , & leur ont donné l'exemple d'abattre le bois , de le fendre , & de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins , & ils se sont arrêtés à leur ancienne méthode , qui est de cerner les arbres , de les dépouiller de leur écorce pour les faire mourir , & de les laisser sécher sur pied. Quand ils sont secs , ils les abattent en appliquant le feu au bas du tronc , & les minant peu à peu avec des petits tisons , qu'ils ont soin d'entretenir , & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même

100 MŒURS DES SAUVAGES

manière , lorsqu'ils sont renversés en plaçant de semblables tisons de distance en distance sur le corps de l'arbre. Pour ce qui est des fouches, qui restent en terre, ils les laissent pourrir à la longue, & les arrachent ensuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, sont d'usage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles sont faites d'une espèce de caillou fort dur & peu cassant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de service : La manière de les préparer est de les aiguïser en les frottant sur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y suffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, est un précieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'est un autre embarras, pour l'emmancher : Il faut choisir un jeune arbre, & en faire un manche sans le couper; on le fend par un bout, on y insère la pierre, l'arbre croît, la serre, & l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficile & rare de l'arracher. Il se trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres semblables qu'on nomme *Cerauniennes*, ou Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires sont d'une nature toute différente. Ces pierres sont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faisoient un usage semblable à celui qu'en font aujourd'hui les Américains, qui n'ayant point ou presque point de commerce avec les Européens, sont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont

aussi des especes de couteaux de même matiere que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont se servoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en usage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybèle.

On doit remarquer par rapport à ces transports de Villages des Sauvages, & à la nécessité où ils se trouvoient de changer souvent de terrain, que cette nécessité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la disette, & au peu d'industrie de la plupart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient aussi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la suite ont été fixes quand on a bâti d'une manière plus solide; & que l'art a suppléé au besoin des hommes, n'ont pas toutes été les premières du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Pais un peu plus

chauds, il est un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Européens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne sauvage, mais je ne sache pas qu'ils y ayent réussi jusqu'à présent. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Bresil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Espagne, excepté au Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'est pas croyable que dans un Pays aussi vaste que l'est l'Amérique, il ne se trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, sur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où se cueillent de si excellens vins de toutes sortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raison, autre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le succès qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a assuré que nos Missionnaires vers les Illinois, avoient tenté de faire du vin des raisins du pays, qu'ils s'en étoient même servis pour dire la Messe; je croirois en effet que ces pays-là y seroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas suffisante, pour porter sur cela un jugement assuré.

L'antiquité du vin & son origine sont assez connues par la sainte Ecriture; mais, comme je l'ai déjà dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'usage. La plupart des peuples se contentoient de l'eau pure. D'autres supplétoient au défaut du vin, & faisoient des boissons enyvantes, avec diverses sortes de grains & de fruits, auxquelles on donnoit aussi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'est ainsi qu'ils faisoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiste. Les Egyptiens en faisoient avec le Lotos, c'est aussi à

e
s
,
f-
è-
,
u
n
is
u-
o-
es
,
es
n,
n-
en
os
té
en
je
les
ce,
ur

af-
is,
ore
û-
u-
n,
ec
uf-
n,
la
on
yp-
li à

ces racines ensemble, remuant continuelle-



audí a



fait encore du vin de paimite. Les
tiens en faisoient avec le Lotos , c'est aussi à

aux qu'on doit l'invention de la Bière.

Boissons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont aussi le secret, & un usage de temps immémorial de faire des boissons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui servent à leur nourriture commune. Il y en a de plusieurs espèces, qui ont aussi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverses matières, qui en font le fonds, & de la manière différente dont on les compose.

La Chica.

La plus commune de ces boissons, est celle qu'on nomme *Caouin* au Brésil; *chica* chez les Indiens de la domination d'Espagne, & *Ouicon* aux Isles Antilles, & dans plusieurs endroits de la grande terre. La matière de celle cy est la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratifiée, par quartiers, comme on en use en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait bouillir toutes ces racines ainsi taillées par roüelles dans de grands vaisseaux de terre, jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupissant en rond autour de ces grands vaisseaux, prennent de ces racines ainsi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche sans rien avaler, & rejettent ensuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaisseaux de terre, ou elles font bouillir derechef toutes ces racines ensemble, remuant continuelle-

ment avec de grandes spatules toute cette matière , jusqu'à ce que le tout soit cuit. Après-quoi , sans la couler , & sans la passer , elles l'ôtent pour la seconde fois de dessus le feu , & la versent dans d'autres grands vaisseaux de terre , semblables à ceux dont on se sert en plusieurs de nos Provinces pour faire la lessive , excepté qu'ils sont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On appelle ces vaisseaux en langage du país du nom de *Canari* ; nom générique pour signifier toutes sortes de vases de terre , de quelque grandeur qu'ils soient. Ceux-cy contiennent jusques à soixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vidée , on la laisse fermenter à découvert , pendant quelque temps , après-quoi on la couvre jusqu'à ce qu'on veuille la boire , & alors on la coule par un *Hibichet* , ou crible du país.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boisson , de la même manière qu'elles en usent à l'égard de l'*Ouicon* , fait des racines de Manioc. Thévet * a observé , que pour faire ces liqueurs il y avoit une superstition parmi ces peuples , laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler ; & que si par hazard les femmes mariées y étoient appellées , elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence , & séparées de leurs maris. Le sieur de Léry † se mocque de cette observation & la contredit ; mais , comme il avoüe que les hommes n'oseroient absolument y toucher , & qu'ils disent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* Thévet *Cosmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.*

† Jean de Léry , *Hist. de l'Amérique, chap. 2.*

faisoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on appelle *faire un vin* , c'est-à-dire , pour ces assemblées générales , que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne , on pourroit dire que Thévet a eu raison en parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part , & que communément , on n'y regarde pas de si près , quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées ; mais seulement d'avoir de quoi boire pour l'usage ordinaire , auquel cas le sieur de Léry n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire , non plus que nos cuisiniers lors qu'ils préparent leurs sauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout & après la fermentation , ces sortes de boissons sont assez agréables. Elles sont d'ordinaire assez épaisses , & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à boire , y ayant en même-temps de quoi boire & de quoi manger. Elles causent aussi une yvresse très-incommode , comme nos meilleurs vins. Je croirois néanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons , qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin , que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet , elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Maby.

Le Maby est une autre sorte de boisson ordinaire ; mais moins commune : elle est composée de patates pures , qu'on fait cuire

dans une chaudière. Les Sauvageſſes mâchent auſſi les patates cuites , & les recrachent dans un *Coui* , c'eſt-à-dire la moitié d'une calebaſſe , ou cela s'étant aigri , il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau , & cela fait ſur le champ une boiſſon violente , qu'on peut faire paſſer pour d'excellent vin blanc , rouge , ou clairer , ſelon la couleur de la patate. Elles ne font néanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de néceſſité , ou il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ , car la manière ordinaire de faire le Maby , c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates , & de les laiſſer bouillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la mal-propreté de ces racines mâchées , ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites , qui cauſent une fermentation preſque ſubite , après que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux , tandis qu'elle eſt encore toute chaude , & y ajoutent des racines de patates crûes , & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes , des Ananas , & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premières , ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Nègres en Amérique font du vin de Palmiſte , & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs , c'est qu'elles se font en peu de temps : que la fermentation en est bien-tôt faite , & la boisson bien-tôt dans sa boîte ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation , & le remède à cet inconvénient , c'est qu'on ne manque guères de matière pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boisson apellée *chica* , dit qu'elle est communè aux Amériquains , aux Tartares , & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes , il confond la *chica* avec le *cia* des Chinois , des Japonois , des Persans , & des Turcs. Le *cia* ou *chia* des Chinois , des Japonois , & des Tartares , c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans , c'est le café , or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enyvantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs , il y en a encore de trois sortes , de qualités , & d'espèces toutes différentes des premières , & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat , l'herbe du Paraguay , & la Cassine.

Le chocolat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe , où il est aujourd'hui si commun , sur-tout en Espagne , & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoutumés , particulièrement les vieillards , ne scauroient vivre sans cette précieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins nécessaire chez les Mexiquains , ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao , qui

E 6

* *Hornius de Orig. Gen. Americ. lib. 1. cit. 184*

en fait le fonds , y tenoit lieu de monoye , & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie , ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrêmement cette boisson , par le mélange de plusieurs autres ingrédients , dont ils faisoient différentes compositions , qui en changeoient la qualité & le goût , selon la variété des divers mélanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable , en ajoutant au cacao ; la vanille , la canelle , & le sucre , de la manière dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui , comme j'ai dit , en fait le fonds , & en est comme la baze , est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre , rayé , cannelé & roux , plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage , elles sont d'un tempérament froid * & humide , & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte , est semblable à l'orange ; il a les feuilles de même , mais un peu plus grandes : au sommet il a une espèce de couronne. Cet arbre est fort foible , & fort tendre ; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre , que les Espagnols nomment : *La Madre del Cacao* , & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq espèces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche , hachée comme de la paille , &

* Voyez le contraire , *Hist. naturelle du Cacao* , chez *Barbou* rue de la Harpe ,

presque réduite en poussière, je ne sçauois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espèces, on nomme l'une *Hierba de Palos* & l'autre *Hierba de Camini*; laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la première: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du pays que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la rivière d'Argent, au Chili, & au Pérou, que si l'on en croit M. Frézier; * il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, n'ont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on appelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La manière d'en user, est de la faire infuser à peu près comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'unealebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoule percée en plusieurs endroits, laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage; de sorte qu'on ne suce que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* Frézier, Voyage de la Mer du Sud. 7. 222.

HO MOEURS DES SAUVAGES
chalumeau pratiquent au fond de la tasse
une séparation d'argent percée de plusieurs
petits trous , qui fait le même effet.

La Cassine.

La Cassine est une boisson particulière aux
Peuples de la Floride , les Auteurs anciens
& modernes en ont parlé ; mais je n'en sça-
che aucun qui nous ait fait connoître sa
composition au juste ; & il se trouve entr'eux
une espece d'embarras ou même de contra-
diction qu'il n'est pas facile d'éclaircir. *
Thevet nous la représente comme une li-
queur faite de l'infusion d'une herbe qui a
la figure d'une laitue. Le sieur le Moyne de
Mourgues en parle comme d'une boisson de
plusieurs herbes. Le Protestant qui a imprimé
sous le nom Espagnol de † François
Coréal , ne nous en donne aucune notion.

De Laet nous laisse croire que c'est la dé-
coction des feuilles d'un arbre ; & si j'en crois
ce que m'en a dit un Auteur grave , qui a
fait le voyage de Mississipi ces dernières an-
nées , la Cassine n'est autre chose que la tein-
ture des feuilles de l'Apalachine , laquelle est
un petit arbruste assez semblable au Myrte , &
qu'on connoît aujourd'hui en France , où on
l'a apportée de la Louisiane depuis les der-
niers établissemens qu'on a faits en ces Pais-
là.

De Laet & le sieur de Mourgues , parlent
de la Cassine plus au long que les autres qui
en ont traité. Mais ils en parlent d'une ma-
nière fort différente. Ce qu'ils en disent mé-
rite d'être rapporté ici : on pourroit peut-

* Thevet, *Cosm. univ.* Liv. 23, ch. 1. F. 1004.

† F. Correal, *voyage aux Indes Occid.* ch. 2, 1. Part.

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre
 » qui ne porte point de fruit, & des feuilles
 » duquel les Sauvages font un breuvage qui
 » a une vertu singulière pour provoquer les
 » urines. Il est en telle estime parmi les Es-
 » pagnols, & parmi les Sauvages, qu'à pei-
 » ne y en a-t-il aucun qui n'en boive matin &
 » soir, & même avec plus d'excès qu'on ne
 » fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne.
 » Pour le faire, ils prennent une certaine
 » quantité de feuilles, qu'ils mettent à sec
 » dans un pot de terre, où ils les font rissoler
 » avec un rison* préparé pour cet effet, &
 » qu'ils remuent de l'autre main si long temps
 » que leur couleur verte soit changée en rouge.
 » Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jus-
 » qu'à ce que le vaisseau soit presque plein:
 » alors ils vident la seule liqueur qui ressem-
 » ble pour la couleur au vin clair, & rend
 » une écume semblable à celle du Chocolat,
 » quand on y mêle l'Athole.* Les Espagnols,
 » & les Sauvages boivent cette liqueur dans
 » de grands coquillages de mer, ils la pren-
 » nent aussi chaude qu'ils la peuvent souf-
 » frir, & en si grande quantité qu'ils en peu-
 » vent porter; ils croiroient même mourir

† Joan. de Laet, *Indie Occid.* lib. 4. cap. 17.

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquais faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de pain: ils la mêloient avec leur Chocolat.

» s'ils avoient passé un seul jour sans en boire.
 » Une heure & demie après en avoir bû , ils
 » lâchent une quantité incroyable d'urine ,
 » presque continuellement pendant l'espace
 » d'une heure ; aussi s'en trouve-t'il peu qui
 » soient sujets aux affections des reins & de
 » la vessie. Les Sauvages se substantent aussi
 » de cette potion , & quand ils veulent se
 » purget , ils y mêlent de l'eau de mer , &
 » par ce moyen ils purgent violemment les
 » mauvaises humeurs par haut & par bas. Il
 » arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
 » cés , quelques-uns en meurent .

» A certain temps marqué de l'année , dit
 » le sieur de † Mourgues , les Peuples de la
 » Floride tiennent un Conseil général , où ils
 » s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se
 » forme dans la Place publique où sont pré-
 » parés des bancs rangés en demi cercle , sur
 » lesquels tout le monde s'asseoit autour du
 » Chef , qui est seul assis au milieu sur une
 » espèce de trône fait de neuf pièces de bois
 » arrondies , plus élevé & plus avancé que
 » celui de ses Sénateurs. Le Chef se place le
 » premier , tous les autres , par ordre , à com-
 » mencer par le plus ancien des vieillards ,
 » viennent le saluer , élevant leurs mains sur
 » leurs têtes , & chantant une chanson à la-
 » quelle tout le chœur répond par des *bé , bé* .
 » Chacun ayant rendu le salut en cette ma-
 » nière , & s'étant assis , le Chef expose à son
 » Conseil le sujet qui les assemble , & consul-
 » te tour à tour les *saouas* , qui sont les Prêtres
 » ou Devins , & les Anciens , & il leur de-
 » mande à chacun leur avis ; car ils ne prennent
 » aucune résolution qu'ils n'en ayent aupara-
 » vant délibéré long-temps ensemble. Cepen-

† Le Moyne de Mourgues, loc. cit.

» dans les femmes par ordre du Chef prépa-
 » rent la Cassine ; c'est ainsi qu'ils nomment
 » une boisson composée de certaines herbes
 » dont ces femmes ont soin d'exprimer le jus
 » après qu'elles les ont fait infuser & boüi l'r.
 » Avant que de la boire , un homme choisi
 » pour cet emploi se lève de sa place , & se
 » tenant au milieu de l'Assemblée en présence
 » du Chef , fait un discours pour souhaiter
 » que cette boisson soit utile à ceux qui en
 » doivent goûter , & qu'elle leur inspire un
 » esprit de force : Prenant ensuite de la main
 » des femmes un grande coupe pleine de cet-
 » te boisson toute chaude, il la présente au
 » Chef avec beaucoup de cérémonie. Le
 » Chef l'ayant bûë , il en offre à chaque par-
 » ticulier une pareille dose , dans la même
 » coupe. Ces Peuples font une si grande estime
 » de cette liqueur , qu'il n'y a que les Guer-
 » riers , & ceux qui se sont déjà signalés par
 » quelques exploits qui soient jugés dignes
 » d'en boire. Elle a cette propriété , qu'aussi-
 » tôt après qu'on en a bû , elle excite une abon-
 » dante sueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
 » l'Assemblée dont l'estomac ne puisse la sou-
 » tenir, & qui soit obligé de la rejeter , on le
 » regarde comme inutile , & comme incapa-
 » ble de faire la Campagne , où il leur faut
 » souvent jeûner des trois & quatre jours de
 » suite. Après l'avoir bûë , ils peuvent être
 » vingt-quatre heures entières sans ressentir
 » la moindre atteinte de la faim ou de la soif.
 » C'est pour cela que dans leurs expéditions ,
 » les Hermaphrodites ; (c'est-à-dire , ces hom-
 » mes habillés en femmes dont nous avons déjà
 » parlé) ne portent presque point d'autres
 » provisions que des calebasses pleines de cet-
 » te décoction ou de cette herbe , qui a la ver-

114 MOEURS DES SAUVAGES

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enivre point & ne porte pas à la tête
» ainsi que nous l'avons connu par expérience
» ce lorsque nous leur avons vû faire de ces
» sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enivrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amérique Septentrionale , sur tout ceux de la Nouvelle France , & du Nord , n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure ; aussi ne buvoient-ils que par pure nécessité , & très-rarement , d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité , laquelle est toujours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu , que les Européens ne leur eussent jamais fait connoître ces malheureuses boissons , qui ne servent qu'à les détruire , & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies : qu'à l'établissement de la Religion , & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Les autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales après le Maïs , le Manioc , les Patates , & celles qui servent à la nourriture , sont la célèbre Plante du Tabac , & les Cannes de sucre , qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européennes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont très-connuës depuis assez longtemps , & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages , & les choses qui y ont rapport , en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité ; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour

voir les connoissances que les Anciens nous en ont laissées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en usage dans une grande partie de la grande Asie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique presque toute entière, d'où il semble qu'on devoit pouvoir tirer assez de lumiere pour remonter à son origine, neanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, soient assez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à disputer.

Il est certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoissons aujourd'hui sous aucun des noms qui se trouvent dans les anciens Botanistes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraste & dans les autres, dont la description lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui seroient toujours assez incertaines & hazardées. En second lieu, il paroît aussi assez sûr, que supposé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Grèce, en aient fait usage, ceux qui leur ont succédé n'en ont pas hérité, ou l'ont laissé perdre, aussi-bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit assez pour ne pas nous laisser ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de son tems, & qu'on en usoit dans la Médecine en cer-

* *Plin, lib. 28, cap. 17.*

taines occasions. Il nous indique lui-même dans un remède contre la mélancolie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *F. mi quoque a. d. sed pabulo viridi past. bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que la fumée de la fiente sèche d'un bœuf qui a été mis au verd, attirée par la bouche avec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Américains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi général que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remède, peut être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier est de Maxime de Tyr *. » Il y a un Peuple des Scythes, dit-il, & je crois qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne boivent que de l'eau, cependant lorsqu'ils veulent se donner le plaisir de l'ivresse, ils allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrius, Serm. II,*

» jetté des herbes odoriférantes , ils font un
 » cercle tout autour , & chacun attirant à soi
 » la fumée , comme s'ils la buvoient dans
 » des coupes , ils s'enyvrent aussi bien que
 » s'ils avoient bu du vin. C'est pourquoi ils
 » dansent , ils chantent & sautent comme des
 » gens yvres.

Cette façon de s'exprimer , *comme s'ils la
 buvoient dans des coupes* , semble signifier un
 équivalent , & représente assez bien une Pi-
 pe , d'où on attire à soi la fumée , & le suc du
 Tabac , comme on tire la liqueur d'une tasse
 en buvant. Il n'est personne qui ne sçache
 la manière dont les Orientaux fument enco-
 re aujourd'hui , mettant sur une table une
 espèce de réchaud ou de cassolette , laquelle
 sert comme de Pipe commune , où tous ceux
 qui sont assis autour , fument ensemble par
 le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutis-
 sent , & dont chacun prend le sien.

Hérodote * rend à peu près le même té-
 moignage des Massagètes , qui habitoient
 au-delà de l'Araxe. » Ils ont trouvé des ar-
 » bres , dit-il , qui portent un fruit de telle
 » nature , qu'en le jettant dans un feu qu'ils
 » allument . & qu'ils environnent par trou-
 » pes , ils s'enyrent par son odeur , comme
 » les Grecs par le vin ; & qu'à mesure qu'ils y
 » en jettent , ils s'enyvrent de plus en plus ,
 » jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan-
 » ter & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent
 des Peuples de Scythie , Pomponius Méla &
 Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace.

» Quelques Peuples de Thrace , dit Pom-
 » ponius Méla , † ne connoissent point l'usage

* Herodot. lib. 1. n. 211.

† Pomp. Méla , lib. 2. cap. 2. de Thracia.

118 MOEURS DES SAUVAGES

„ du vin. Néanmoins quand ils font festin,
 „ dès qu'ils ont jetté quelques semences dans
 „ les feux, autour desquels ils sont assis,
 „ cette odeur leur cause une joye qui appro-
 „ che de celle de l'yvresse.

„ Dans leurs festins, dit Solin*, ils s'as-
 „ seioient autour des feux, hommes & fem-
 „ mes, & y ayant jetté les semences de cer-
 „ taines herbes, dès qu'ils les ont senties, ils
 „ se font un plaisir d'imiter les yvrognes;
 „ leurs sens en étant effectivement blessez,
 „ comme il arrive à ceux qui ont pris trop
 „ de vin.

Strabon† dans la description qu'il fait des
 mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous in-
 diquer le Tabac, en disant, que chacun porte
 toujours avec soi une poche pleine d'herbes
 médicinales. Chaque Sauvage a toujours avec
 soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Ca-
 lumet ou Pipe, du Tabac, & de quoi allu-
 mer du feu. Il m'est aussi venu en pensée,
 que l'usage de fumer continuellement pour-
 roit avoir donné lieu à la fable, qui se débi-
 toit chez les Anciens‡, qu'il y avoit un peu-
 ple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche,
 mais seulement deux soupiraux par où il se
 nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des
 fruits & des fleurs.

On ne doit pas être surpris que les Anciens,
 dans les notices qu'ils nous donnent des cho-
 ses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'au-
 trui, & qui étoient fort éloignées d'eux,
 ayent toujours mêlé dans les descriptions des
 choses les plus simples, des circonstances ca-
 pables de les déguiser; puisque de nos jours,
 s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au su-

* Solin. cap. 15. de *Thracum moribus*.

† Strabo, lib. 15. p. 494. ‡ Strabo, lib. 15. p. 489.

jet de cette même plante dont il est ici question, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laissé de nous dépaïser, & de nous en faire des narrations selon leurs idées particulières, dont nous voyons manifestement la fausseté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin consommé son sacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils passent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre chose que du Petun*. Le Pere Biard † ne nous assure-t-il pas aussi, *qu'ils usent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France*. Ne jugeroit on pas sur ces expressions qu'ils avalent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choses comestibles? Et est-il personne qui voulût manger du Tabac? Est-il aucun fumeur qui ne s'exposât à vomir, s'il avalloit seulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans son Histoire du Canada, est tombé dans la même pensée que les Anciens, & s'est persuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaisir de s'enyvrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ sans porter avec eux un tuyau assez long, „ par lequel ils attirent cette sorte de fumée „ presque jusqu'à l'ivresse; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excès.

Benze ¶ & plusieurs autres Auteurs après lui, ont donné dans la même idée. Tous de-

* Relation de Canada de l'an 1636. 2. partie ch. 5.

† Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.

§ Creuxius, hist. Canad. lib. 1. p. 76.

¶ Benz. lib. 1. cap. 26.

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer*. Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne savent pas fumer, & qui ne sont pas accoutumées à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptômes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Américains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enivrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo* est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car après avoir décrit un vrai enthousiasme dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, après avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce qu'ils

* Oviédo, *hist. de las Indias*, lib. 5. cap. 2.

qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai rapporté les témoignages, mais le sçavant Tolstat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déjà dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la manière dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est » si estimée des Indiens, qu'ils croient même que leurs Dieux en reçoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est pour cela, » dit-il, qu'ils font de temps en temps des feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-

Tome III.

F

* Th. Hariot, de commodis incol. Virginia p. 16.

» chée, ou réduite en poudre en guise de
 » Victime : que quand ils sont surpris de la
 » tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
 » jettent en l'air. Ils en mettent aussi dans
 » leurs Nasses neuves pour être heureux à la
 » pêche ; ils observent la même pratique
 » lorsqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
 » ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
 » sant divers gestes, chantant, dansant, sau-
 » rant ; & disant toutes sortes de choses sans
 » ordre & sans suite. Voilà ce que les An-
 » ciens nous ont dit, & en même temps divers
 » sacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
 » apperçus.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce
 qui s'est passé les années 1666. & 67. dans
 la Nouvelle France, il y a un extrait d'une
 Lettre du Père Allouez Jésuite Missionnaire
 chez les Ouraouacs, qui fait voir que le Ta-
 bac est aussi employé dans leurs Sacrifices.
 Voici ses paroles. » Un Vieillard des plus
 » considérables de la Bourgade fait fonction
 » de Prêtre ; il commence par une Harangue
 » étudiée qu'il adresse au Soleil, si c'est en
 » son honneur qu'on fait le festin à manger
 » tout, qui est comme un holocauste ; il dé-
 » clare tout haut qu'il fait ses remerciemens
 » à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour leur
 » heureusement quelque bête : il le prie &
 » l'exhorte par ce festin à lui continuer les
 » soins charitables qu'il a de sa famille. Pen-
 » dant cette invocation, tous les convies
 » mangent jusqu'au dernier morceau : après
 » quoi un homme destiné à cela prend un
 » pain de Petun, le rompt en deux, & le
 » jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
 » dant que le Petun se consume, & que
 » l'année monte en haut ; & avec ces ca-

meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pe-
re pouvoit ajouter au sacrifice le chant & les
danfes, qui suivent toujours ces festins, &
qui en font partie.

Le fleur de Léri, dans le détail qu'il donne
d'une danse de Religion, dont j'ai déjà parlé,
& dont il fut lui-même le témoin, rapporte
une singularité concernant le Tabac digne
d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses
paroles.

» * Mais suivant ce que j'ai promis ci-des-
» sus, quand j'ai parlé de leurs danfes en leurs
» Beuveries & Caouinages, que je dirois aussi
» l'autre façon qu'ils ont de danfer, afin de
» les mieux représenter; voici les morgues,
» gestes, & contenance qu'ils tenoient. Tous
» près à près l'un de l'autre, sans se tenir
» par la main, ni sans se bouger d'une place;
» puis é tant arrangés en rond, courbés sur le
» devant, guidant un peu le corps, remuans
» seulement la jambe & le pied droit, chacun
» ayant aussi la main dextre sur ses fesses &
» le bras & la main gauche pendant, chan-
» toient & dansoient de cette façon. Et au
» surplus, parce qu'à cause de la multitude il y
» avoit trois rondeaux, y ayant au milieu
» d'un chacun trois ou quatre de ces Caraï-
» bes, richement parés de robes, Bonnets
» & bracelets, faits de belles plumes naturel-
» les, naïves, & de diverses couleurs: te-
» nant au reste en chacune de leurs mains un
» *Maraca*, c'est-à-dire, Sonnettes, faites
» d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche,
» dont j'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils,
» que l'esprit parlât, puis après dans icelles
» pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

F 2

124 MOEURS DES SAUVAGES

sonner à toute reste . . . Outre plus ces Caraïbes (ce sont les Devins dont il veut parler) en s'avancans & sautans en devant , puis reculans en arrière , ne se tenoient pas toujours en une place comme faisoient les autres : même j'observai qu'eux prenans souvent une canne de bois , longue de quatre à cinq pieds , au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Peun* , dont j'ai fait mention autre part , sèche & allumée ; en se tournans & soufflans de toutes parts la fumée d'icelle sur les autres Sauvages , ils leurs disoient : *Asin que vous surmontiez vos ennemis , recevez tous l'esprit de force.* Et ainsi firent par plusieurs fois ces maîtres Caraïbes.

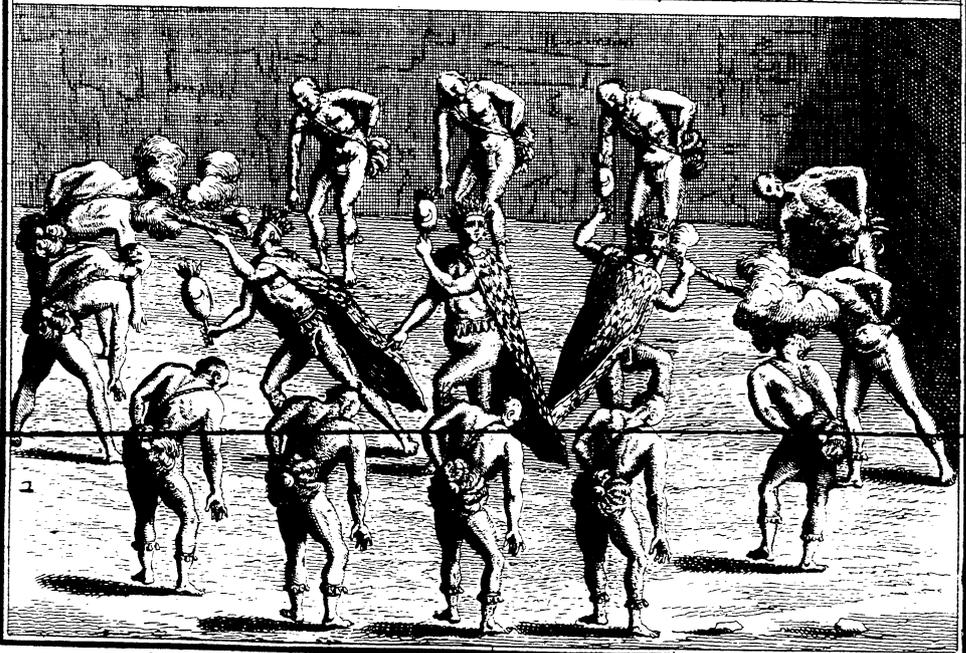
C'est sur tout pour les opérations magiques que le Tabac est mis en œuvre par les Devins. * Quand ils veulent deviner , dit Lopes de Gomara , (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *co-boba* (c'est le Tabac) ou la pilent , ou bien ils en prennent la fumée par le nez , & puis ils sont troublés du cerveau , & se représentent à eux mille visions : cette furie passée , & la vertu de l'herbe apaisée , ils recitent ce qu'ils ont vû & entendu au conseil des Dieux , & disent que ce sera ce qu'il plaira à Dieu , sans jamais répondre à propos de ce , dequoi on les a requis , ou bien ils répondront en tels termes qu'on ne les pourra entendre par leurs paroles , qui est le stile du père de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit , qu'ils font une li-

* Lopes de Gomara , *hiff. univ. des Indes* , l. 1. c. 27.

† *Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.*

t
t
s
r
t
s
s
-
-
s
y
-
-
n
is
é-
f-
e-
n-
ce
re
ou
ne
est
li-





queur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez; qu'aussi-tôt après il entre en fureur, de manière qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on lui a dressée pour cet effet, & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Après l'avoir un peu digérée, il s'afçoit par terre la tête baissée, & embrassant ses genoux, ayant resté quelque temps en cette posture, comme s'il se réveilloit tout-à-coup d'un profond sommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui ne sont point entendues. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à lui, rendent grâces à l'esprit, & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celui-ci comme un insensé qu'il est, répond qu'il est vrai qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se présente à son imagination échauffée.

* C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviédo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moien de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; après-quoi ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à

F 3

* Gonz. Oviédo Hist. de las Indias, Lib. 5. c. 24

226 MOEURS DES SAUVAGES
ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit
offusqué, fussent entièrement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se ser-
voient de cette même herbe pour la guérison
des maladies, & racontant dans le détail ce
que les devins font en ces occasions; nous au-
rons lieu d'en parler dans la suite. Nous par-
lerons encore du Tabac & de son rapport à
la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plai-
sir, & par habitude, quelques-uns se sont
persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage
du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les
nourrir, & de les soutenir pendant plusieurs
jours, sans le secours d'aucune autre nourri-
ture. Le sieur de Lery est dans cette opinion,
& il cite dans sa relation des exemples sem-
blables. » Car Benzé assure, dit-il, des habi-
» tans du Pérou, que quand ils sont en voya-
» ge, ils portent en la bouche quelques feuil-
» les d'une herbe appelée *coca*, qui leur sert
» de pain, de breuvage & de pitance. Sembla-
» blement Matthioli en ses Commentaires
» sur Dioscorides; alléguant Théophraste,
» rapporte que les Scythes se contentoient de
» la seule réglisse, dix ou douze jours sans
» manger autre viande; ce qui répond au pe-
» tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émouffe les acides,
& qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais
je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande
vertu nutritive, comme est celle qu'on lui
attribuë, & qu'il fut capable de soutenir les
Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend,
s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par
de longs jeûnes à supporter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous
à Acoffa, *Hist. nat. de Indias. Lib. 4. cap. 22.*

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avouë lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la vérité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soutenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Règnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revêtus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus précieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feuille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feuilles après qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feuilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La manière dont les

128 MOEURS DES SAUVAGES

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossements calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu près comme on en use dans les grandes Indes, pour les feuilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mélange joint à l'apreté de la feuille de la *coca*, fait peler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jeter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insupportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup au-dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potofi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défenduë sous de très-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Il n'en est pas de même du Ging-seng, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soutenir, de fortifier, & de rappeler les forces

† Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.

* Theoph. hist. Plant. Lib. 2, cap. 13.

épuisées. Il a aussi un petit goût de réglisse, ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au sujet de celui que j'ai découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Théophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribue une si grande vertu, qui celui ce *Sey-ibica*.

Les Américains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ai vus. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de Pipe. Les Brésiliens, les Caraïbes, & la plupart des Sauvages Méridionaux, font une espèce de pipe d'une grande feuille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

DU Sucre.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline est le premier néanmoins qui est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Gallien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangère à l'Europe, * qu'on n'avoit

F 5.

* *Plinius Lib. 12. cap. 8. Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India: est autem mel in arundinibus collectum, gummatum modo canidum, dentibus fragile, amplissimum aucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ contrarium usum.*

que par le commerce, qui se faisoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde est beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, premièrement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigène cité par Paul Eginète Livre second, pour sa couleur & sa condensation, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la faveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux *μέλι ἰσχυρῶν*, comme on le voit dans Arrien, ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canana*, & *Melle*.

Quoique les anciens ne nous laissent aucun doute sur les Cannes & sur les Roseaux, qui sont la matière dont on fait le sucre; ils ne conviennent pas sur l'espèce de ces Roseaux. Solin* a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, ou un petit bateau fort raisonnable. Varron † au contraire a mieux rencontré dans la description

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus, cap. 65. Quæ Palustris sunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lembi vice veñtilet navigantes. Eradicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melleam suavitatem.*

† *Varro apud Isid., lib. 17, cap. 7.*

qu'il fait de ses Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour sa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, crescit arundo.

Illius è lentis premitur radicibus humor,

Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du Sucre une espèce de manne, qui se forme d'elle-même sur les feuilles des Roseaux. On en voit encore de cette espèce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Clarifornie. † Le Père François Marie Picolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de » May & de Juin, il tombe avec la rosée » une espèce de manne, qui se congèle, & » s'endurcit sur les feuilles des Roseaux, » sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté, » dit-il, elle est un peu moins blanche que » le Sucre; mais elle en a toute la douceur. » A cela se rapporte parfaitement que Pline, Dioscoride & Sénèque disent du Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé » sur les Roseaux, blanc comme une espèce » de gomme, il se brise sous la dent, & » n'excède pas la grosseur d'une noisette; » on n'en fait usage que dans la Médecine. » Il y a, dit Dioscoride, * une espèce de miel » qu'on appelle sucre, lequel se trouve dans

F 6

† *Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recueil.*
 * *Dioscorid. Lib. 2. cap. 104.*

„ les roseaux de l'Inde , & de l'Arabie heu-
 „ reuse , il a la consistance du sel , & il se
 „ brise entre les dents de la même manière
 „ que le sel commun. « † Sénèque fait plus :
 Il explique de quelle manière ce sucre se
 forme , & de son sentiment , on conclut
 que les Anciens pensoient , que ce miel étoit
 formé par la rosée du Ciel , laquelle s'arrê-
 tant sur les feüilles des roseaux s'y conge-
 loit ; ou que sortant du suc de la tige à la
 naissance des feüilles , & transpirant par les
 pores de la Plante en forme de gomme , il
 se durcissoit au soleil , comme le sel dans les
 marais salans. C'est , dis-je , ce qu'on voit
 exprimé dans ces paroles de Sénèque. *Aut
 inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod ,
 autros illius Cæli , aut ipsius arundinis humor dulcis
 & propinquior gignit.*

Les Anciens ont aussi connu un sucre
 d'une autre espèce tiré de ces mêmes ro-
 seaux ; mais ce n'étoit qu'un suc , une li-
 queur , & tout au plus un sirop. Lucain *
 désigne cette espèce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succosa

C'est aussi de celui-là que parlent Solin ,
 & Varron , dans les passages que j'en ay ci-
 tés ; mais ils sont l'un & l'autre dans l'erreur ,
 quand ils disent qu'on l'exprime de la racine
 des roseaux , au lieu que c'est de la moëlle
 de leur tige.

Or le sucre dont on use aujourd'hui , est
 un sucre factice. La canne dont on le tire ,
 est une tige noëuse , spongieuse , d'une
 écorce fort mince , & pleine d'une matière
 mielée d'une très-grande douceur. On

* Seneca , *Epist.* 84. † Lucanus , *Lib.* 3. v. 432.

brise les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le suc dans des pressoirs ; on purifie ensuite toute la liqueur sur le feu , & on la verse dans des vaisseaux , où on la laisse se refroidir , & se congeler , de la manière que l'on peut voir exactement détaillée dans le Père Labat , & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette manière de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë ; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoissance en est venuë en Europe du temps des Guerres des Croisades , par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient , ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là , Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle , Guillaume Archevêque de Tyr , Jacques de Vitre Evêque & Cardinal , Sanutus , &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres , fut fort soulagée aux sièges d'Albarie , de Mar-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros. Lib. 5. cap. 37.* Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, fuxit populus, illorum salubri succo lætatus: & vix ad satietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortis iolis indigent contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quædam rasi cum panemiscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento fumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Atunt quidam genus mellis esse quod reperiens *Jonathan* filius *Saül* Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione *Albariæ*, *Marræ*, & *Archæ* multum

214 MOEURS DES SAUVAGES
 ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli,
 par les cannes de succe qu'on trouvoit dans
 la campagne, & dont la douceur faisoit tant
 de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient
 s'en rassasier. » On cultive dans ces païs-là,
 » dit-il, cette Plante qu'on sème toutes les
 » années, & qui donne beaucoup de peine
 » aux païsans. Au temps de la moisson, &
 » lorsqu'elle est bien meure, les naturels du
 « païs brisent les cannes dans des piles, &
 » après en avoir exprimé le suc, & l'avoir
 » bien purifié, ils le versent dans des vases,
 » où il se fige & blanchit comme la neige,
 » ou le sel le plus blanc. Ils le rapent, & le
 » mêlent avec leur pain, où ils le font dis-
 » soudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs
 » ragoûts. Ceux qui en usent le trouvent
 » plus agréable & plus sain que le rayon de
 » Miel. C'est de cette espèce de Miel, dit-
 » on, ajoute-t-il ensuite, que gouta Jona-
 » thas fils de Saül, lorsque transgressant les
 » ordres de son pere, il pensa lui en cou-
 » ter la vie pour cette desobéissance.

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exci-
 ter les Princes Chrétiens à se liguier contre
 les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Ter-
 re-Sainte, commence son Ouvrage par met-
 tre au jour les grands avantages que le Soul-
 dan, ou Sultan, retiroit du commerce des

* *Marin. Sanutus Torfellus secretor. Fidel. crucis, Lib. 2.*
part. 1. Cap. 2. Et cum in terris Soldano subiectis bombix
 & Zucharum crescant in non modica quantitate, de quibus
 Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagja & tributa,
 si Christiani adstricti fuerint, Soldano & Sarcenis damnum
 non modicum eveniet, cum in Cypro tanta quantitas Zu-
 chari nascatur, quod Christiani poterunt competenter fur-
 niri. Sed de Zucharo nascitur in Rhodo, Amorea, Marta,
 & in Sicilia, & in aliis locis Christianorum Zucharum na-
 scetur, si hoc procuraretur.

Indes , & en particulier des épiceries qu'il avoit seul de la première main ; ce qui faisoit sa grande puissance & sa grande richesse. Il vient ensuite aux moyens de l'affoiblir , en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Après un long détail , il dit , Que la soye & le sucre viennent dans les terres du Souldan , & que ce Prince & les Sarazins en retiroient de grands droits : Que si les Chrétiens vouloient se liguier pour le voyage d'Oultremer , le commerce de ces ennemis de la foi recevroit un grand échec ; puisque dans la seule Isle de Chypre , le sucre naît en si grande quantité , que toute la Chrétienté pourroit s'en fournir ; que les cannes venoient aussi fort bien dans l'Isle de Rhodes , dans la Morée , dans l'Isle de Malthe , & qu'elles croïtroient de la même manière dans la Sicile , & dans les autres Terres des Princes Chrétiens , s'ils sçavoient connoître leurs interêts , & s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitèrent de ces avis : qu'on transporta les cannes de sucre dans la Sicile , qu'on les y cultiva , & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit , au sujet des cannes de sucre , qu'on cultivoit auprès de Palerme , “ Vous verrez des campagnes remplies d'une moisson de Roseaux dignes de l'admiration ; les habitans les nomment *Cannes de Miel* , à cause de la douceur du suc dont elles sont remplies. Ce

* Falcandus in Prefat. ad Hist. de Calamit. Sicil. Occurret tibi mirandarum seges arundinum (in agro Panormitano) quæ canna mellis ab incolis nuncupantur , nomen hoc ab interioris succi dulcedine fortientes. Harum succus moderatè & diligenter decoctus , in speciem mellis traducitur : si verò perfectius excoctus fuerit , in sacchari substantiam condensatur.

136 MŒURS DES SAUVAGES

„ suc , si l'on lui donne certains degrez d'une
 „ cuisson modérée , devient un syrop , une
 „ espèce de miel ; si on le fait cuire encore
 „ davantage , il se condense , & se convertit
 „ en sucre .

Il y avoit dès ces temps-là pour briser les
 cannes , des Moulins qu'on nommoit *Maza-*
ra dans la langue des Sarazins , ce qu'on voit
 par le † Diplôme , ou l'Acte de donation fai-
 te par Guillaume second Roi de Sicile , à un
 Monastère de Religieux de l'Ordre de St Be-
 noist , situé dans l'Archevêché de Mont-réal.
 Nous lui accordons , dit ce Prince , dans le
 territoire de Palerme & dans sa Banlieüe , de
 nôtre propre mouvement & en pur don , “ un
 „ Moulin pour moudre les cannes de sucre ,
 „ qu'en langue Sarazine on appelle *Masara* ,
 „ avec ses droits de justice , & toutes ses au-
 „ tres dépendances . Je ne crois pas qu'on ait
 continué à cultiver les cannes de sucre en Eu-
 rope ; apparemment qu'elles ne continué-
 rent pas aussi à bien faire , ou bien que le
 commerce étant plus facile dans le Levant ,
 on trouva plus de profit d'en acheter des
 commerçans , que de faire les frais d'une cul-
 ture ingrate , & sujette à trop de dépense .

Les cannes de sucre viennent naturellement
 en Amérique , & sont une richesse qu'elle ne
 doit qu'aux faveurs du Ciel , & à la bonté de
 son terroir , ainsi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliae apud Rocchum
 Pirrhum notitiâ 3. Ecclesie Monteregetensis. In Panormo
 etiam & pertinentiis ejus. . . . Concedimus ei. (Monaste-
 rio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua , molend-
 inum unum ad molendas cannas meliis , quod Saracenicè
 dicitur Masara , cum omnibus justitiis & pertinentiis
 suis , &c.*

* *Labat , Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique ;
 tom. 3. ch. 5.*

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Espagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Isles Canaries, ou Fortunée, & de-là en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Isles du Golphe du Mexique, & peut-être aux extrémités de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Amériquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Espagnols furent aussi assez long-temps sans s'en aviser, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre soin, n'eurent point d'abord la pensée d'en faire du sucre, ou ne l'exécutèrent point. Ce fut, seion Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Velosa, qui fit des dépenses extraordinaires pour faire une sucrerie dans l'Isle Espagnole, où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le sucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Castellan de la Véga, Michel Valestrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réüssi, fut suivi de plusieurs personnes, qui en ayant établi en plusieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandise, qui vaut en quelque sorte les richesses du Pérou.

† Vossius croit que l'étymologie de *Saccharum*, vient du mot Arabe סכר *Sacar*, ou de l'Hébreu שכר *Schakar*, qui veut dire s'enivrer, à cause qu'on tiroit des Roseaux qui font le sucre, des boissons enyvantes: ce que Strabon § semble favoriser au Livre 15.

* Gonzales d'Oviédo, *Hist. de las Indias*, lib. 4. cap. 8.

† Vossius de *Physiol. chr. & Theol. Gentil.* lib. 5, cap. 144

§ Strabo lib. 15. p. 477.

138 MOEURS DES SAUVAGES

Car il nous assure, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produi-
 ,, sent du Miel sans le secours des Abeilles ,
 ,, & quoique ce ne soit point, dit-il, un ar-
 ,, bre ou une plante qui porte du fruit, celle-
 ,, ci néanmoins en porte un, lequel a la pro-
 ,, priété d'enivrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plutôt d'une plante, qui ne porte point de fruit? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espèces de Canes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espèce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes milacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La première, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines; en second lieu, les boissons propres à enivrer; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre; en troisième lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa sève, on exprime un sucre très-fin & très-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espèce, & nos Sauvages ne le travaillent point; j'en ai cependant point de peine à le croire; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, la

quelle est très-saine & très-rafraîchissante. Les Iroquois nomment ces tiges *Ohere*, & les François les appellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & après les avoir dépouillées de leurs feuilles & de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moëlle qui est fort charmée, & qui a un goût aussi agréable que l'hydromel. Les autres Canes de sucre ne portent point d'autre fruit, que le sucre même. On fait aussi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin très-délicat & très-gracieux, & de fort bon vinaigre. Ainsi de quelque manière qu'on explique le passage de Strabon, il est toujours vrai de dire, que les Roseaux produisent un Miel qui n'est pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur suc, il se fait des liqueurs capables d'enivrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vastes regions de la Scythie produisoient aussi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuse, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roseaux. Au lieu qu'il dit simplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voisins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feuilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la manière dont se faisoit le sucre; de sorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le sucre fut une gomme, une liqueur, ou un sel, qui transpiroit par les pores des feuilles; ou bien une rosée celeste laquelle se cristallisoit & se condendoit,

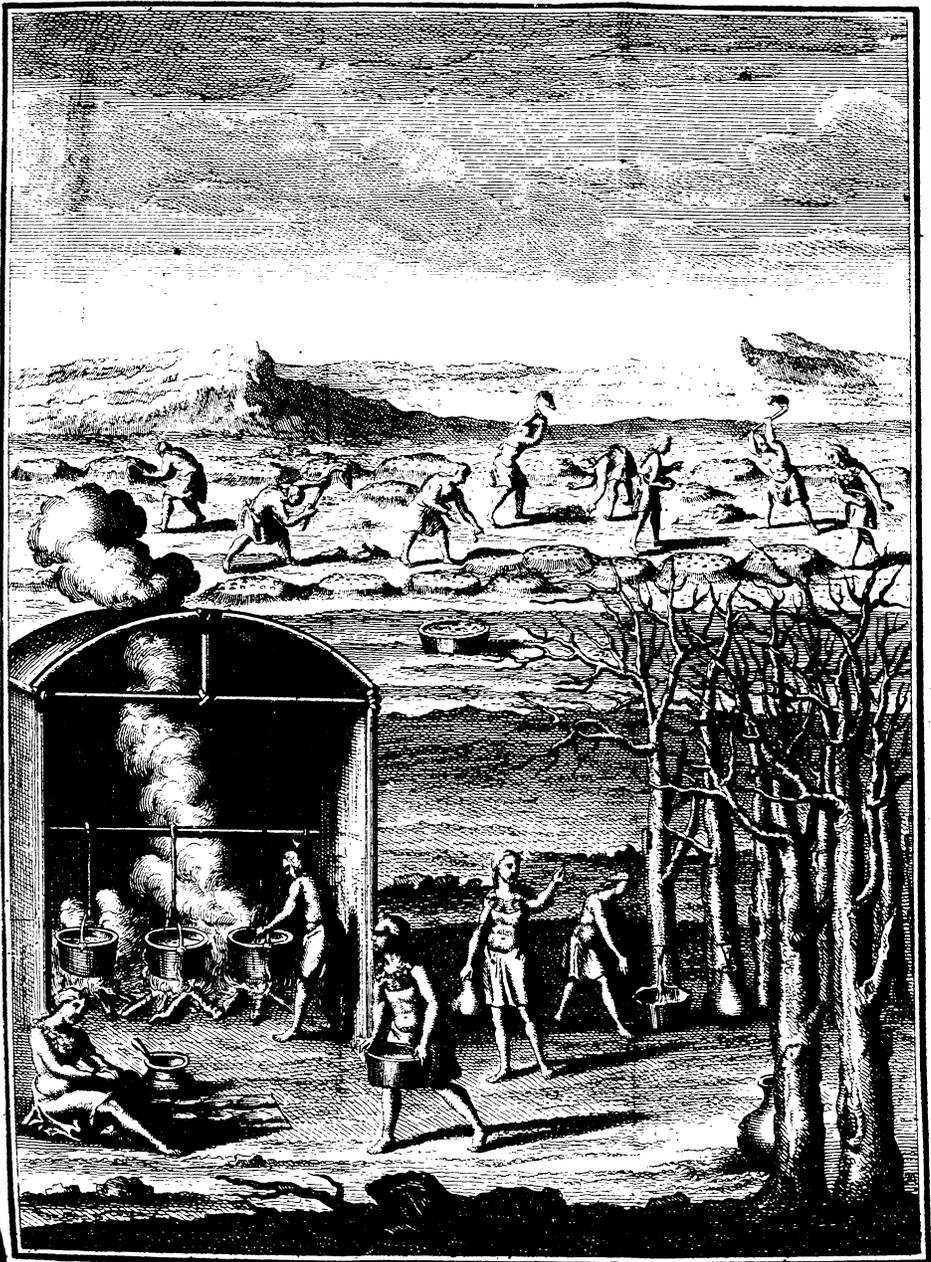
comme la Manne. Il est cependant naturel de penser que Strabon ne fait que nous indiquer ici la manière dont nos Sauvageſſes font le ſucré, qu'elles expriment du ſuc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je vas maintenant expliquer.

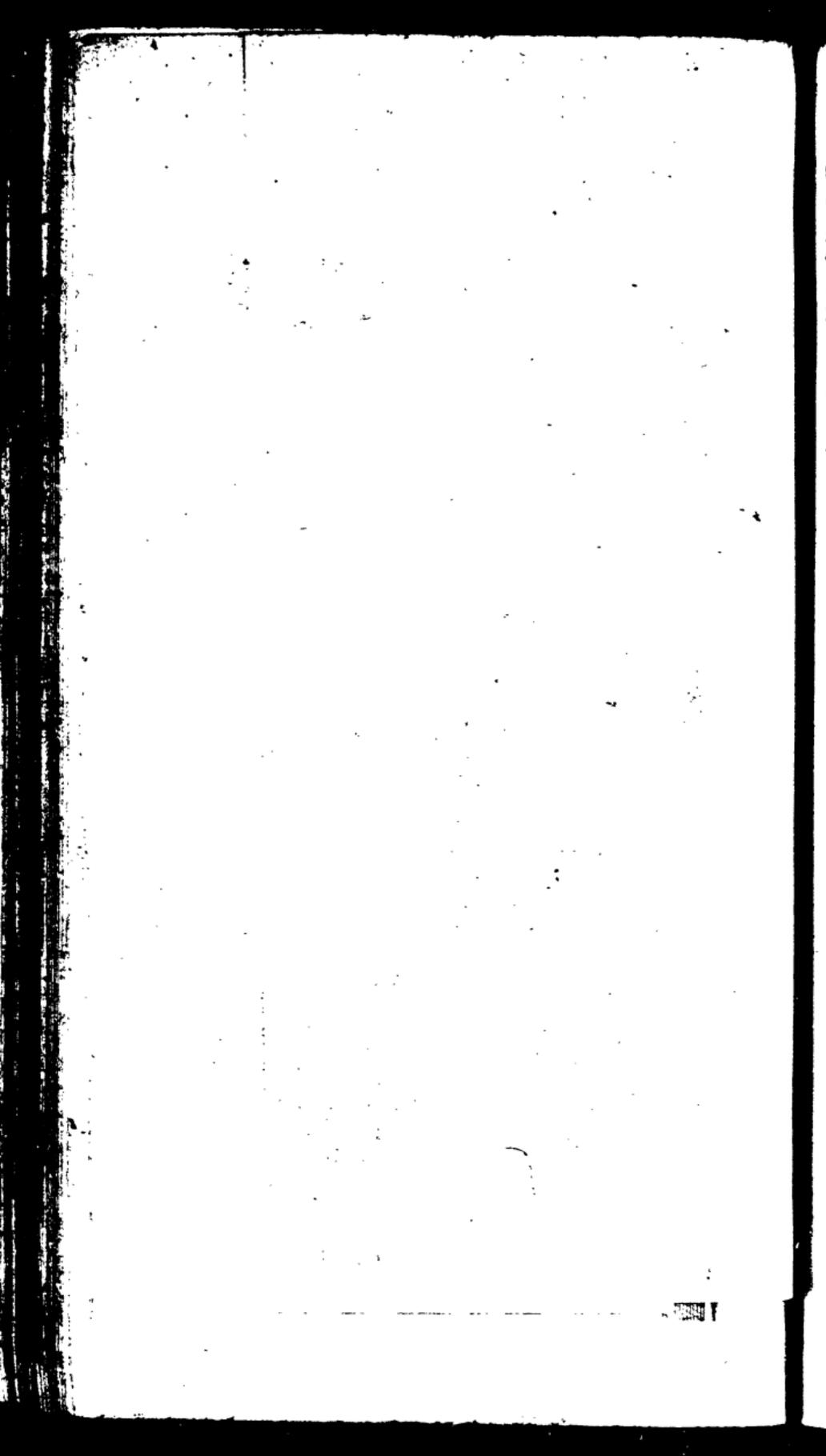
Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en fève, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce; elles font ensuite bouillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaisſit le reste en consistance de syrop, ou même de pain de ſucré, selon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystère. Ce ſucré est très-peccoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, & a presque toujours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvageſſes de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pu encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il gèle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre; de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la fève commence à prendre plus de consistance, & à s'épaissir. On s'en



Amsterdam





aperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres donnent moins , l'eau qui en sort , est plus glaireuse ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la première , elle ne peut plus se cristalliser , ni être mise en pain de sucre , & ne fait plus qu'un syrop gluant & imparfait.

Les Poètes , dans les descriptions qu'ils font de l'Age d'or , ou des Siècles qui peuvent lui être comparés , nous disent entr'autres merveilles , que les chênes les plus durs distilloient du miel , ou qu'ils en distilleroient. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles , ou d'autres Phénomènes purement symboliques & métaphoriques , comme quand ils disent que le miel coulera des rochers ; que les buissons produiront des grappes de raisin ; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en savent plus qu'eux , ayant sçu tirer des érables , qui sont une espèce de chêne très-dur , un suc naturel , lequel a autant , ou plus d'agrément , que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes , dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs , sans parler des espèces de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est très-délicat ; mais il faut une quantité considérable de cette eau , & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier , connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense* ; mais je ne sçache pas que les Sauvages tirent aucun sucre , ou aucun miel du suc des fleurs , * comme faisoient autrefois

* Apollon. Alexand. Hist. Comment. cap. 38.

142. MOEURS DES SAUVAGES
 les Z'gantes, Peuple d'Afrique, lesquel
 éga. oient en ce point le travail des Abeilles.
 † L'Auteur de la nouvelle Histoire de la
 Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel,
 lequel est contenu dans une gouffe épaisse
 & enflée, qui paroît de loin comme la
 cosse des pois ou des fèves. § Strabon dit
 que dans les Indes, il se trouve un arbre d'u-
 ne médiocre grandeur, qui porte des écosfes
 de la longueur de dix doigts, pareilles à cel-
 les des fèves, & qui sont pleines de miel;
 mais d'un miel si dangereux, que ceux qui
 en gositent, ont bien de la peine à en ré-
 chapper. ¶ Le même Auteur fait mention de
 certains arbres qui portoient une espèce de
 miel aux extrémitéz de leurs branches, ou
 dans les boutons de leurs feüilles; ce miel
 rendoit fols ceux qui en prenoient; & il ra-
 conte que les Mosinœciens, dans le país des-
 quels ces arbres se trouvent, se servirent avec
 adresse de la douceur de ce miel, pour faite
 une trahison aux Troupes du grand Pompée.
 Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant
 d'une feinte amitié, ils les régalerent, leur
 firent boire de cette liqueur en quantité, &
 taillerent en pièces trois Cohortes entières
 lorsque cette boisson les eut mis hors de sens
 & hors d'état de se défendre. Il y a apparen-
 ce que les Mosinœciens faisoient de ce miel
 des liqueurs agréables; mais qui enyvrent
 comme le vin, ceux qui en bûvoient avec
 excès, & que les Troupes Romaines, qui
 n'y étoient pas accoûtumées, furent plutôt
 yvres que ceux qui les invitoient, & leur
 tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† *Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.*
 § *Strabo, Lib. 15. p. 477.*
 § *Strabo, Lib. 12. p. 378.*

très-probable * qu'Hérodote parle d'une boisson enivrante, sous le nom de miel, lorsqu'il dit des Ouvriers de Callatèbe en Lydie, qu'ils faisoient un miel artificiel avec du froment & des bruyères.

L'eau d'Erable est très-gratieuse à boire sans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre passable, si on la conserve quelque tems. On en peut faire un très-bon hydromel avec son syrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de sucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne se servoient du sucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autorise, ainsi que je l'ai déjà remarqué, & cela peut être. Mais le sucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans son usage quelque chose encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en servir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes sauces, jusques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvageffes font cuire leur bled d'Inde en guise de Pralines dans leur syrop d'Erable, & elles mêlent leur sucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les provisions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conserve mieux, & est beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajouterais ici par occasion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produisent un miel, lequel n'est point l'ouvrage des Abeilles, il y a aussi des plantes, qui produisent de la cire où les Abeilles n'ont point

* Herodot. Lib. 7. n. 31.

144 MOEURS DES SAUVAGES

de part. C'est un petit arbruste, qui vient sur le bord des lacs, des rivières & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrthe, sa feuille ne diffère presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Louïsiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matière onctueuse, qu'on receüille, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant se détache de son noyau. On fond ensuite toute cette matière ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur très-agréable. J'en ai vü des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plupart des cassiolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cérés; c'est-à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelque autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisâ le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvageſſes ne sement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produisent d'elles-mêmes plusieurs

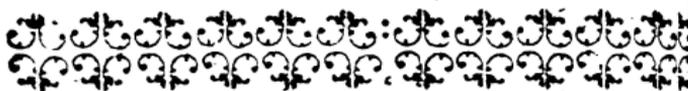
deux sortes de plantes filacées, dont elles sçavent faire usage, & quelles mettent en œuvre sans beaucoup de peine, & sans se servir de fuseau & de quenouille. Telles sont une sorte de chanvre sauvage, diverses espèces de Pites dont on tire un fil très-délié : deux ou trois sortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déjà souvent parlé. Tels sont encore le Mahot, le Nouveau, &c.

Les Iroquoises & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une sorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les sacs pour mettre les provisions de leurs maris quand ils vont en voyage; les colliers ou les longues dont elles se servent pour transporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages selon leurs petits besoins. Elles enlèvent de cette écorce celle qui est la plus délicate & la plus voisine du corps ligneux; elles la couvrent avec l'ongle en rubans, qu'elles font bouillir & macérer dans l'eau, comme on en use pour le chanvre & pour le lin; & après quelques préparations, que je n'ai pas assez expliquées, elles la réduisent en de si petits filets, qu'elles peuvent aisément la tordre sur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf sauvage & de Porc-épy, teint en diverses couleurs. Pour faire ces diverses teintures, elles se servent de différens suc qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font bouillir avec des racines & des herbes qui leur sont connues, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le

suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre , après quelques bouillons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en différentes manières. Pour coudre les robes de fourrures , elles employent les boyaux des animaux desséchés ; ou des filamens tirés de leurs nerfs , ou bien des longues faites de peaux passées & coupées bien menu. Pour coudre les canots , on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau , sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.



DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui sont si desœuvrés dans leurs Villages, ne se font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne sont proprement nés que pour les grandes choses , & sur-tout pour la Guerre laquelle exposant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournir de fréquentes occasions de mettre dans son plus beau jour toute la noblesse de leurs sentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame véritablement héroïque. La chasse & la pêche, qui après la guerre emportent toute leur attention, ne leur sont agréables , que parce qu'elles en sont l'imaginaire & peut-être en laisseroient-ils le soin à leurs femmes , ainsi que de la nourriture & de tout le reste , si elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à se rendre terrible

des ennemis encore plus redoutables , que
ne les sont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fussent bien belliqueux , puisque pour donner l'idée de leur valeur , toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars , & que les Grecs jaloux de toutes les Nations , & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû , n'ont pourtant pas osé leur ravir sa naissance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures sur l'origine des Amériquains , sont bien fondées , on peut dire que leur bravoure ne sert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut , l'air fier & noble ; ils font tous consister leur gloire dans leur courage , & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une irréprochable fermeté.

Mais si l'Areskouï des Hurons & des Iroquois est l'Arés des Grecs , ou le vrai Mars de la Thrace , il faut avouer aussi que les Iroquois & les Hurons sont encore plus dignes d'appartenir de plus près au Dieu de la Guerre , que les autres Nations Barbares de l'Amérique , par la supériorité qu'ils ont sur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'esprit & du corps : la vivacité dans la conversation ; la douceur dans la physionomie , l'adresse en différens exercices , la légèreté à la course , ainsi du reste ; mais ils ne cèdent à qui que ce soit pour la bravoure , ils passent incontestablement pour être les meilleurs soldats , & on ne peut au moins leur disputer la qualité de braves.

La guerre est pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice nécessaire , & peut-être est-ce la même chose pour tous les autres

148 MOEURS DES SAUVAGES
Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombre, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déjà observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Aibonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y aient pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort lui a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Aihonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'exécuter sa commission. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les règles dont la Gynécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa présence en posture de suppliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui représentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent route de donner quelque soulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmi les Caraïbes & les Brésiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particulière dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'infère de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

170 MOEURS DES SAUVAGES

porterai les propres paroles. * Quant au-
 dites femmes veuves, elles ne se remarient
 point, si ce n'est aux freres & plus proches
 parens de leur défunt mari, lesquels au-
 paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
 défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
 mi. S'il est mort de vieillesse ou maladie,
 il faut que celui qui doit prendre la veuve
 pour femme amène un prisonnier qui né-
 toie sur la fosse du trépassé, soit qu'on ait
 changé de Village ou autrement: aussi que
 toutes les pennasseries, colliers, arcs &
 flèches d'icelui soient lavées par ledit pri-
 sonnier, même son grand lit où il cou-
 choit de son vivant. Encore ne se rema-
 rient jamais lescdites veuves, à un moins
 fort & vaillant qu'étoit leur mari; car au-
 trement on les déniéroit, & leurs enfans &
 alliez mêmes en seroient fâchez & mal-
 contens, de façon que s'il n'y a rencontre
 pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
 si veuves tout le reste de leur vie, & finir
 leurs jours avec leurs enfans: & encore
 qu'elles se remarient, si est-ce toutefois
 plus d'un an après le trépas de leur mari,
 & autres choses ci-dessus accomplies. A
 ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
 me, laquelle après la mort de son mari,
 qui avoit été pris & mangé de ses ennemis,
 ne se voulant jamais remarier, parce que
 nul des parens dudit défunt ne s'éroit effor-
 cé de vanger sa mort, & pour cette cause
 prenant l'arc & flèches s'en alla elle-mê-
 me en la guerre avec les hommes, & fit
 tant qu'elle amena des prisonniers, qu'elle
 bailla à tuer à ses enfans, leur disant: tués,
 mes chers enfans, vangez la mort de vô-

1) nre pere defunt, puisque nul de ses parens
 2) n'en fait autre vengeance : c'est possible,
 3) parce que je ne suis pas assez jeune & assez
 4) belle, mais une chose est en moi, c'est que
 5) je suis forte & vaillante, pour venger la
 6) mort de vôtredit pere mon mari; & de
 7) fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
 8) sieurs de ses ennemis prisonniers, qu'elle
 9) faisoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
 10) veux dudit defunt : de sorte que remettant
 11) tous actes féminins & prenant les mascu-
 12) lins & virils, ne portoit plus les cheveux
 13) longs comme les autres femmes ou comme
 14) elle avoit accoutumé, ains s'accoustroit
 15) avec des pennafferies & autres choses con-
 16) venantes aux hommes. Revenons à nôtre
 17) propos : après avoir donc bien banqueté,
 18) faisant des flutes des os de bras & jambes
 19) de leurs ennemis, & autres instrumens,
 20) comme tabourins faits à leur mode, & s'en
 21) vont sautans, & dansans joyeusement tout
 22) autour de leurs loges là où cependant les
 23) plus anciens ne cessent tout le long du jour
 24) de boire sans manger, selon la coûtume,
 25) & sont servis par les veuves du defunt &
 26) parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
 27) de ces façons de faire, me répondirent,
 28) que c'étoit pour hauffer le cœur à la jeu-
 29) nesse, & afin de l'animer à marcher hardi-
 30) ment en guerre contre leurs ennemis, avec
 31) l'espoir d'un tel honneur, après qu'ils se-
 32) ront decédez.

Les guerriers n'attendent pas toujours
 qu'on les sollicite, leur devoir les avertit
 suffisamment, & le desir d'acquérir de la gloire,
 les presse encore plus vivement que le devoir
 & l'usage. Celui qui a envie de lever un parti,
 ou qui est ainsi engagé à le faire, fournit un

152 MOEURS DES SAUVAGES.
collier, ou bien s'il l'a reçu, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire néanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particulière quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toujours quelque'un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toujours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'intérêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblît trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négociations ne sont pas assez heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réussir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athanni*; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque sorte plus réel que le conseil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen , parce que les Sauvages se ménagent extrêmement les uns les autres , & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité , qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un Village ; mais ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres Villages , ou des nations alliées qui s'y joignent ; * & ils peuvent être comparés aux Argonautes , qui pour leur célèbre entreprise , composoient une armée , laquelle n'étoit pas plus nombreuse que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés , qui se forment ainsi en pleine paix , pour ne pas intéresser la Nation par des Hostilités, lesquelles pourroient avoir des suites fâcheuses , vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils seront deux ou trois ans en chemin , & feront deux ou trois mille lieues , à aller & venir pour casser une tête , & enlever une chevelure. Cette petite Guerre est un véritable assassinat , & un brigandage , qui n'a nulle apparence de justice , ni dans le motif qui l'a fait entreprendre , ni par rapport aux peuples à qui elle est faite : ils ne sont seulement pas connus de ces Nations éloignées , ou ne le sont que par les dommages qu'ils leur causent , lorsqu'ils vont les assommer , ou les faire esclaves presque jusques aux portes de leurs Palissades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

G 5

* Vid, Apoll, Rhod. lib. 1. Argonaut.

154 MOEURS DES SAUVAGES

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui règne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croient avoir raison d'être mécontents les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se présentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des intéressés ces sortes d'assassins, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystère ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complètes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait précéder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des tems n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entière, on ne doit pas se flatter que l'injure soit entièrement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, elle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçu tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux qui ont été tués dans ces sortes d'occasions, & on en rafraîchit la mémoire jusqu'à ce qu'on soit en état d'en prendre la satisfaction la plus éclatante.

Le Conseil ne se détermine point à la Guerre, sans en avoir couvé long-temps le dessein, & sans avoir pesé toutes les raisons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Assemblées roulent sur cette matière. On y examine avec soin toutes les suites d'une entreprise de cette conséquence : on y met en délibération les moyens & les mesures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obtiennent rien en particulier pour s'affurer de leurs alliez & de leurs voisins ; ils envoient chez tous des ambassades secrètes & des colliers sous terre, pour les engager à embrasser la même cause, ou pour les obliger à se tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont soin de semer, afin de les tenir en respect les uns par les autres.

La paix dans le Conseil a ses partisans zéléz aussi-bien que la Guerre. Ceux qui ne sont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces sortes de pertes avec indifférence, les sentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches ; ils sont aussi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de dissimuler : mais ils ne sont pas toujours les maîtres de faire goûter la solidité de leurs raisons. Dans les cas de partage, ceux qui sont les plus irritéz font quelquefois engager la partie sous-main & commencer les hostilitéz par des aventuriers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la conclusion d'une Guerre que les

156 MOEURS DES SAUVAGES
circonstances rendent alors nécessaire.

La paix étant ainsi rompue ; ou toutes les mesures étant bien concertées pour la rompre , on lève publiquement la Hache , on l'envoie porter solennellement selon la coutume , aux Nations alliées , & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répandue , que dans ce moment tous leurs voisins tremblent chacun pour soi , & ne sortent d'inquiétude que lorsqu'ils ont vu où le coup doit aller frapper. C'est une politique dans ceux-là , lors même qu'ils chantent la Guerre , de ne point se hâter de partir , & de balancer longtemps le coup pour les tenir tous en haleine ; de différer souvent d'une année à l'autre , pour endormir & pour engager dans une fausse sécurité , ceux qu'ils veulent surprendre : mais c'est aussi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre , quelques faux qu'ils puissent être , de les fomenter , de les réveiller , ou de les répandre eux-mêmes , afin de tenir leur jeunesse sur le qui-vive , & de n'être point pris au dépourvu.

La Guerre ayant été établie par la nécessité de se mettre à l'abri de l'injustice , de repousser la force par la force , & de se faire raison des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres , fut aussi sanctifiée par la Religion , ainsi que je l'ai dit , & avoit ses Loix universellement reçues qu'on observoit scrupuleusement même entre ennemis , a fin qu'elle ne sortit pas elle-même hors des bornes de la justice , & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plutôt maintenir. Sur ce principe , nous

ve
m
ste
cla
ric
des
stio
avo
env
fac
pri
her
qu
ron
pol
fi a
pas
que
nen
mo
dée
fen
par
d'un
à ce
toit
fer
+
S
A
Ibat
latus
ob le
post
& po
pru
puber
& in
†
(Tur
pium

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre sans avoir de justes raisons de la déclarer, & sans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des personnes établies pour juger de la justice de leur cause, & quand ils prétendoient avoir été lésés par les peuples voisins, ils envoioient quatre Héros demander la satisfaction qui leur étoit dûë. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple Romain; & si après un certain tems marqué on ne faisoit pas droit à leur demande ils retournoient jusques sur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui seul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en présence de trois témoins, certaine formule de paroles solempnelles, usitées en ces occasions, d'une voix claire & distincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jetoit sur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance † teint de

* Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 34
& Servium in lib. 9. *Aneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 34
Ibat Pater Patratus ad hostium fines & verba solemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præscriptos hostes, ob legitimas quas censuerat causas, clara voce indicebat, postquam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus consilio & populi jussu, fecialis hastam ferratam, aut sanguineam præuitam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præsentibus bellum indiceret, & ita denunciarè & indici jussu piunique bellum putavere, &c.

† Servius in hæc verba, Lib. 9. *Aneidos. En, ait, (Turnus) & jaculum intorquens emittit in auras, principium pugne*, sic habet. Hoc de Romanâ solempnitate tractans

118 MŒURS DES SAUVAGES

couleur de sang, & brûlé par le bout; après quoi il étoit permis de commencer les hostilités.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reste de cet ancien usage. A la Floride la manière de déclarer la Guerre étoit d'aller planter sur les Terres des ennemis, dans les passages les plus exposez, des flèches au sommet desquelles on attachoit un flocon de cotton ou de laine. Plusieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de flèches mettent un cassetête peint de noir & de rouge; mais cette manière de déclarer la Guerre dans les formes est rare. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, ils le sont aujourd'hui encore moins à observer les formalités anciennes; ne pensant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne viennent aussi qu'à les surprendre, & à tomber sur eux lorsqu'ils y penseront le moins.

L'animosité des deux Nations ennemies n'est pas toujours si vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruine totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, se modérer dans leur victoire; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, dès-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui causoit l'émulation; les épargner, afin de leur donner le temps de respirer & de se relever, pour disputer de nou-

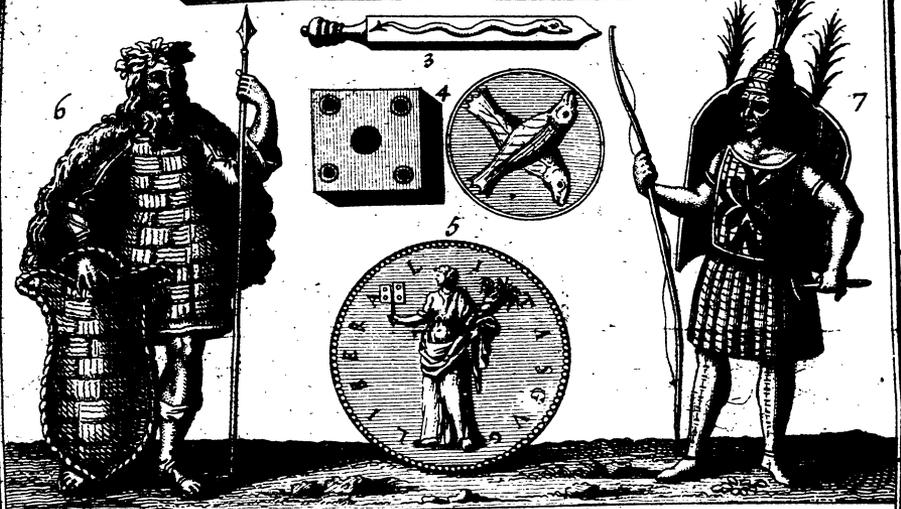
est. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc est princeps facialium proficiscebatur ad hostium fines: & præfatus quædam solemnia, clarâ voce dicebat se bellum indicere propter certas causas, aut quia socios læserant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc Clarigatio dicebatur à claritate vocis. Postquam Clarigationem hastâ in eorum fines missâ, indicabatur jam pugna principium. Post tertium autem & tricesimum diem quatuor ses. repetissent ab hostibus, faciales hastam mittebant.

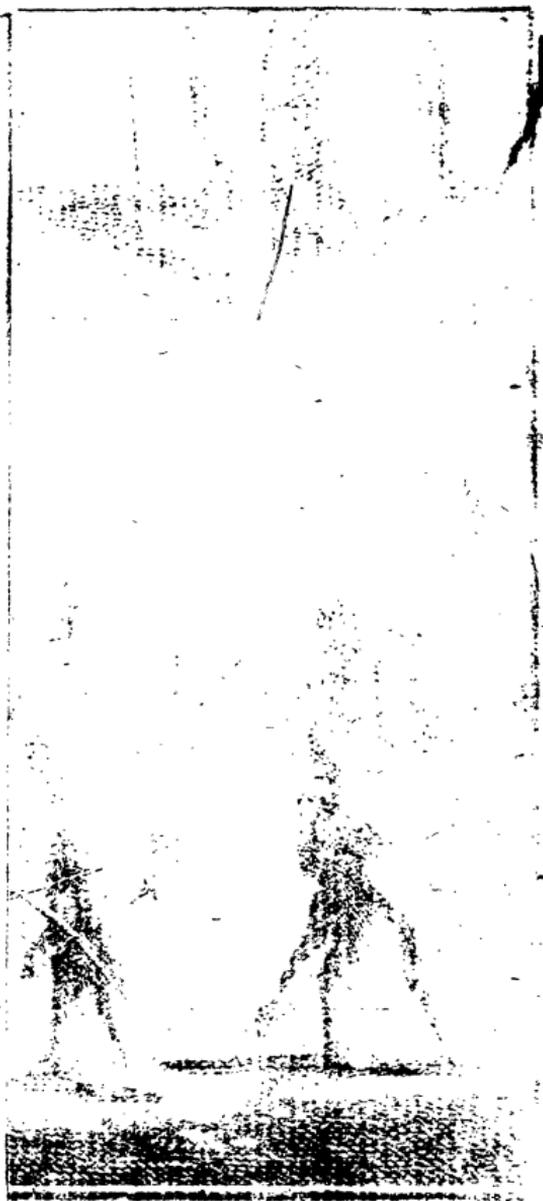


Tom. III. Pag. 158.

1 VIVAS IN DEO

2 SP. K. EEB FRUCTVS 2





ve
au
ce
po
n'
m
ra
té
m
tu
oc
T
de
fe
te
tr
les
pa
ce
fir
fa
dr
pr
ro
do
qu
ra
en
qu
ne
pa
vi
Jo
d'
m
ze

veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Père Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore & dont la défaite entière étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il appréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit eüe à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toujours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans jouassent*. Abner * se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.

160 MOEURS DES SAUVAGES

Et respondit Foab, surgant. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percèrent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portèrent; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dès les premières rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si près, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accès de sa douleur. » Mon frère, pourquoi n'as-tu pas » sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrêmement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévu la ruine.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de manière qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soulever presque toute l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Illinois, il n'en faut pas

† *Ibid.* v. 16.

davantage pour causer un embrasement aussi général, que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troie, où la Grèce entière se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royaume de Priam, si vanté par les Poètes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un assez petit pays de l'Asie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réunit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponèse, sous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célèbre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non-seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthésilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanais; Rhésus s'y transporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhésus, que Diomède & Ulyssé seuls défirent pendant le sommeil, la première nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'exagération des Poètes, si l'on veut considérer quelle pouvoit être alors, & la structure & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réunie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Mississipi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations différentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne scauroient fournir jusqu'à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieuës, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une très-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieuës y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, dévoient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance avec les Nations qui sont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diversion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviser ses forces.

C'est sur ce double fondement du petit nombre de personnes, dont étoit composée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaste étendue des pays inhabitez, que nous devons raisonner, pour expliquer les longues courses, les transmigrations & les alliances de certaines Nations très-éloignées, lesquelles sans cela seroient très intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entièrement semblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Espagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hérissées de forêts que la nature y avoit mises, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour pratiquer des routes & des sentiers. Il étoit facile dans ces affreuses solitudes aux Galates & aux Ibériens de se transporter d'Asie dans les Gaules, & dans les Espagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Asie.

Les Nations éparfes çà & là étoient très-peu nombreuses; sans cela comment seroit-il possible de comprendre qu'une armée aussi petite que celle des Argonautes, eût pû traverser une aussi grande étendue de pays que les Poëtes leur font courir, & défaite autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'opposoient à leur passage, & à leur entreprise: c'est un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique selon les règles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la substance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poëtes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénouïemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Écriture Sainte * qui a embarrassé les Interprètes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Versions † varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellasar*; la version Arabe, *Roi de Sarian*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entièrement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques-uns, après Symmaque, entendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peu-

* Gen. cap. 14. † Vide Polyglotta & Biblia Maxima in sup. 14. Genes.

bles séparés, dont chacun étoit maître chez soi, & que l'Écriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insula Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des Interprètes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'espèce d'impossibilité, qui semble résulter de ce grand éloignement, que ces Rois pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Rois, lesquels étoient assez voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de s'approcher le plus qu'ils peuvent les États de ces Princes, & disent qu'Arioch étoit Roi d'une Ville de la Cœlesyrie, qu'Étienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium**; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moïse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps après, à cause des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples très-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique; & qu'il l'a été aux François dans la dernière Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller secourir les Tionnontatés,

* *Mafius Josue, cap. 12, v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieues pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort , où ils étoient un très-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignés de plus d'environ quatre à cinq cens lieues des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothèse, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut s'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusebe nomme *Areios*, convient à l'*Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areiane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Areiane, ou d'Ariane, se rapporte fort au Roïaume de Satian de la version Arabique. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appelés *Gela*, ou *Geli* dans la Géographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline * les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* *Plin. Lib. 6. cap. 16.*

† *Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.*

neure, de ceux de leurs deux autres Confé-
derez ; car il est rapporté dans Arrien, ¶ que
pendant qu'Alexandre traversoit la Perse, il
il lui vint des Ambassadeurs des Nations,
qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un
chemin très-court ; de sorte que ce Prince
en fut très-surpris. On peut ajouter que les
Villes & les Nations étant ambulantes dans
ces premiers temps, on pourroit s'approcher
encore plus facilement les Etats des deux
autres Roys, sur-tout de celui des Elamites,
dont le país n'étoit pas si éloigné ni si étendu
qu'il le fut depuis. On ne peut nier que
les Elamites, ou les Perses, jusques au
temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des
Sauvages, ainsi que je l'ay prouvé par Hé-
rodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'é-
toit pas dans un sens si petite qu'on veut la
faire ; car quoique les Rois de la Pentapole
fussent voisins, la Guerre ne laissoit pas
d'embrasser une grande étenduë de pays ;
ce qui paroît manifestement par la sainte
Ecriture même ; puisque ces quatre Rois
alliez, * avant de vaincre les cinq autres, dé-
truisirent plusieurs Nations, lesquelles é-
toient apparemment dans l'alliance de leurs
ennemis. C'étoit les Raphains, les Emims
de la race des Géants, les Zuzims, les Chor-
ræens, les Amalécites, & les Amorrhéens.
Elle étoit petite cependant d'une autre cô-
té ; car toutes ces Nations, qui occupoient
une étenduë de pays si considérable, étoient
très-peu nombreuses. Rien ne le montre
mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois
vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

¶ Arrian. Lib. Hist. Indic.

* Gen. cap. 14. ver. 5. 6. 7.

168 MOEURS DES SAUVAGES
noient encore de triompher de ceux de la
Pentapole : car ces superbes Conquérens fu-
rent vaincus dans leur victoire par Abraham
* à la tête de trois cens dixhuit hommes de
ses gens , & peut-être , quelque peu des
troupes Auxiliaires des deux frères Escol &
Aner , qui étoient ses alliez.

Je sçais qu'on peut faire des difficultés sur
ce que je dis du^m petit nombre de chaque
Nation , & qu'on peut m'objecter que ces
pays on été extrêmement peuplez ; ce qu'on
peut prouver par l'exemple même des Is-
raëlites , lesquels multiplièrent si fort dans
le désert , mais il n'y a qu'à distinguer les
temps. Les peuples ont eu leurs vicissitudes ;
dans un temps ils ont été en très-petit nom-
bre , & dans d'autres ils se sont si fort accrus ,
qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voi-
sins , comme des torrens.

La Buchette ou le signe de l'Enrôlement.

La Hache n'est pas plutôt levée que les
Chefs de Guerre se disposent à assembler
leur monde , & que ceux , qui ont envie de
les suivre , lèvent la Buchette. C'est un
morceau de bois façonné , orné de vermil-
lon , que chacun des Guerriers marque de
quelque note , ou figure distincte , & qu'il
donne au Chef , comme un symbole qui le
représente en personne , & qui peut être re-
gardé comme le lien de son engagement ,
tandis qu'il subsiste.

J'avois cru que , quelque engagement que
prissent les Sauvages en ces sortes d'occâ-
sions , ils pouvoient le rompre sans façon ,
& ré-

* *Ibid.* ver. 15.

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui relève en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solennellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on lève pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui après avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assez récents, & l'on a vu assez souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette manière de contracter des engagements, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particulière aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

170 MOEURS DES SAUVAGES
aux Grecs & aux Romains , & elle s'étoit
conservée encore assés long-temps , après les
sièclès florissans de la République jusques
au bas Empire. On appelloit ces symboles
Tessera , & c'étoient de petits morceaux de
bois , unis des deux côtés , sur lesquels on
traçoit des chiffres , ou des figures selon ce
que l'on vouloit représenter & signifier. Les
plus respectables , & qui étoient de l'Anti-
quité la plus vénérable , étoient ceux qu'on
nommoit *Hospitales* , parce qu'ils étoient don-
nés en signe d'hospitalité , dont les droits
étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de
plus sacré , & passoit jusqu'aux descen-
dants. Les Hôtes , en se séparant , parta-
goient le symbole , & en gardoient très-
précieusement les pièces , afin de pouvoir les
confronter au cas qu'ils vinssent à se revoir.
Ceux qui négligeoient , ou brisoient ces sym-
boles , étoient censés renoncer à la foi jurée ;
ils passoit pour infâmes , & dignes de
toute la colére des Dieux. Des particuliers
ces symboles passèrent aux Communautés ; &
les Villes les envoioient aux autres Ville
alliées , pour être un sûr garant de leur al-
liance.

Dans l'art Militaire , il y en avoit de
plusieurs sortes , car outre l'Étendart qu'on
nommoit aussi *Tessera* , on appelloit du mê-
me nom le signal de l'enrôlement , l'ordre
ou le mot du Guet que les Tribuns alloient
chercher chez le Général , & qui se don-
noit sur de semblables morceaux de bois ; on
appelloit ainsi les obligations pour le prêt
des Troupes , soit qu'on dût les payer en
argent , ou en vivres ; car alors en repré-
sentant ces Buchettes au temps marqué , les
Trésoriers d'Armée , & les Commissaires

dés vivres , étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choses qu'elles signifioient. On pratiquoit la même chose dans les distributions que les Empereurs faisoient au Peuple; & c'est de-là que viennent les distinctions qu'on trouve dans les Auteurs , ou les Epithètes jointes au mot *Tessera*, comme sont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui signifioient leur usage & l'application qu'on en faisoit, laquelle est déterminée par l'Epithète même. On voit encore la forme de ces sortes de symboles dans les Médailles des Empereurs, & sur quelques Antiques.

Manière de chanter la Guerre.

La Guerre se chante dans une Cabane de Conseil , où tout le monde s'assemble , comme je l'ai expliqué ailleurs , & c'est le Chef de Guerre qui fait le festin. Ce qu'il y a de particulier dans cette sorte de festin , c'est que les chiens , qu'on met dans la Chaudière , y sont la matière principale du sacrifice : Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Areskou* le Dieu de la Guerre , au grand esprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas , de leur donner la victoire sur leurs ennemis , & de les ramener sains & saufs dans leur partie. C'est * sans doute un de ces sacrifices que les Lacédémoniens , les Cariens , & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars , à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce soit un esprit de piété ,

H 2

* *Pausanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Genu. Hi. Lib. 4. Clemens Alex. in Profr.*

qui soit l'ame de ces sacrifices, c'est plutôt un esprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vüe de ces mets, ils se persuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le disent ensuite, dans leurs chansons, ils n'ont point de plaisir plus sensible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaison qu'ils mettent entre eux & leurs chiens; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Esclaves.

Les Guerriers viennent à cette assemblée peints d'une manière affreuse, & bizarre, propre à inspirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui lève la Hache, le visage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il est armé aussi bien qu'un ou deux affesseurs qu'il a à ses côtés, avec sa femme & ses enfans qui sont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps, élève ensuite sa voix, & dit à tous les assistans qu'il offre le festin au Dieu de la Guerre, & s'adressant ensuite à lui. « Je t'invoque, dit-il, afin » que tu me sois favorable dans mon en- » treprise, que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque aussi tous les » esprits bons & mauvais; tous ceux qui » sont dans les airs, sur la terre, & dans la » la terre, afin qu'ils me conservent, & ceux » de mon parti, & que nous puissions, après » un heureux voyage, retourner dans notre » pays. » Tous les assistans répondent *ho!* *ho!* & accompagnent de ces acclamations répétées tous les vœux qu'il forme, & toutes les prières qu'il fait.

Le Chef lève ensuite le chant, & commence la Danse de l'*Atbonron*, en frappant à l'un

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *bé, hé*, tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même manière. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudière, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déjà signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un présent à celui à qui ils ont fait cette espèce d'insulte, en prenant cette liberté, faute de quoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assez de courage pour faire de mal à personne; ce qui les couvrirait de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particulière, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en sa présence, non-seulement dans ces sortes de solemnités, mais même dans le particulier, sans s'exposer à lui faire un affront & à en recevoir un de sa part.

La Guerre s'échauffe à mesure qu'on approche du terme fixé pour le départ; elle se chante presque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les provisions de bouche; ce qu'ils nomment *sagostonkariagon*, c'est-à-dire *la famine*, soit parce qu'ils font ces provisions contre la faim à laquelle ils sont exposés dans leurs longs voyages, soit parce que les Guerriers s'y disposent par un long jeûne, afin, disent-ils, d'être mieux en état de soutenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour essayer combien ils sont capables de la supporter. Il est bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, institué dans le même esprit que les sacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui restent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent ensemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puisse être. Tel Guerrier, avant que de sortir du Village, est dépouillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'estime où il est parmi les siens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y ayant personne, qui ne s'empresse à lui donner des marques de considération, & qui ne veuille se faire honneur de posséder quelque chose qui lui ait appartenu.

* L'Auteur des nouveaux Mémoires de la Chine , qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse , nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats , qui ayant contenté dans une Ville , ou dans une Province , sont obligés de passer dans une autre. Car , dès que le Mandarin est sur le point de partir , tous les habitans vont sur les grands chemins ; ils se rangent d'espace en espace , depuis la porte de la Ville par où il doit passer jusqu'à deux & trois lieues loin : on voit par tout des Tables d'un beau vernis , entourés de satin , & couvertes de confitures , de liqueurs , & de Thé. Chacun l'arrête malgré lui au passage , on l'oblige de s'asseoir , de manger & de boire. Ce qu'il y a de plus plaisant , c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes . les autres son bonnet , quelques-uns son sur-tout , mais on lui en donne en même-temps un autre , & avant qu'il soit hors de cette foule , il arrive qu'il chauffe quelquefois trente paires de bottes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité , mais même entre ennemis. Glacus † & Diomede , sur le point de combattre l'un contre l'autre , ayant reconnu les liaisons que leurs Pères avoient contractées par les droits de l'hospitalité , renouvellent leur ancienne alliance , & voulant se donner des marques de leur estime , ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille ,

* P. Le Comte N. M. de la Chine , Toms. 2. p. 53. 54.

† Homer. Iliad. 6. vers. 236.

176 MOEURS DES SAUVAGES
avant que d'aller ailleurs signaler leur courage sur des ennemis , qui ne leur touchassent pas de si près.

Le jour du départ , tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours , & armés de toutes pièces , s'assemblent dans la Cabane du chef du parti , lequel est toujours noirci & armé à son ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs provisions prennent les devans , & vont les attendre à une certaine distance hors du Village. Lors qu'ils sont assemblés , le Chef les harangue courtement , & sort le premier chantant seul sa chanson de mort au nom de tous les autres qui le suivent à la file un à un sans dire mot. Hors de la palissade , ils font une décharge de leurs fusils , s'ils en ont , ou déchoquent une flèche , en l'air , & le Chef continuë à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il soit hors de la vûë du Village. Il fait tous les jours la même chose , & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter sa chanson de mort , jusqu'à ce qu'il soit entièrement hors de danger , & même de retourner dans son Village , où il est obligé de faire un nouveau festin , pour remercier l'esprit qui l'a favorisé dans son enterprise , & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent , se dépouillent de toutes leurs parures , & s'équipent en voyageurs , remettant à leurs épouses , ou à leurs parentes , tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire , & ne se chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois , & les Hurons , nomment la

Guerre n'Ondoutagette & Gaskenrbagette. Le verbe final *Gageton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entière, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils représentent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir après des étymologies, sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me suffit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la manière, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les premiers tems, jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communi-

178 MOEURS DES SAUVAGES
quées par une mauvaise politique ; sçavoir
l'arc & la flèche , dont on attribué la pré-
mière invention aux Crétois ; le javelot , le
casserête ou la masse d'armes , le bouclier , la
cuirasse , & le casque.

Leurs arcs sont faits de bois de Cèdre rou-
ge, ou d'une autre sorte de bois fort dur , &
durci au feu. Ils sont droits & à peu p rès de
leur hauteur. Leurs flèches sont faites de ro-
seau , & sont empennées de plumes de quel-
que gros oiseau , & au lieu de fer , ils y ap-
pliquent avec une colle de poisson très-forte,
des os , ou des pierres tranchantes , & tail-
lées à plusieurs crans pour rendre la playe plus
dangereuse. La plûpart des Nations Caraïbes
les empoisonnent ; de sorte que la moindre
blessure en est mortelle. Je n'ai pas ouï-dire
qu'aucune Nation de l'Amérique Septentri-
onale ait l'usage , ou le secret de les empoison-
ner. Ils remplissent de ces flèches leur car-
quois , qui est fait d'écorcé , & couvert d'une
peau passée , & ornée. Quelques Peuples au
lieu de carquois passent leurs flèches dans
leurs cheveux , de la même manière dont en
usoient autrefois les Ethiopiens.

Le casse-tête , ou masse d'armes , tient lieu
d'épée , & de massüë , il est de racine d'ar-
bre , ou d'un autre bois fort dur , de la lon-
gueur de deux pieds , ou de deux pieds & de-
mi , équarri sur les côtés , & élargi ou arrondi
à son extrémité de la grosseur du poing. On
en voit de différentes sortes dans les figures
que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écor-
te, couverts d'une ou de plusieurs peaux pas-
sées , il y en a qui ne sont que d'une peau fort
épaisse. Ils en avoient de toutes grandeurs &
de toutes sortes de figures.

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissées & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreuil. Ils avoient des cuissards & des brassardes de la même matière. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des flèches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus reculés, & qui sont assez heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de la manière dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esparton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçai: ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *Restiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

H 6

† *Erozier. Relation du Voyage à la Mer du Sud, p. 257.*

180 MŒURS DES SAUVAGES

§ Thevet parle aussi d'une autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Géans voisins des Terres Australes; & situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont, dit-il, » de certains boulets gros & pesans, qui » sont pris d'une mine fort claire : & sont des » boulets tous ronds, lesquels ils accoûtrent » tout ainsi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faite de nerfs de bête. Cette » sorte d'armes est celle qu'ils ne laissent ja- » mais, soit qu'ils aillent à la Chasse ou à la » Guerre, d'autant qu'ils en sont si bons mai- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. » Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante » pas, ils ne se soucient guères de frapper là » où ils auront pris leur visée, & la bête sera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » si cette grosse boule ne les lui amollit & » casse tout à net : & l'ayant tuée la portent » sur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'arquebuzé.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres étendarts, dont on use dans nos Armées.



Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poème d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance par-

§ Thevet Cosmog. Vni. Liv. 21. ch. 1. F. 905. c. 2.

fa
l'O
tiq
dar
mi
lux
&
ren
l'en
rep
mi
de
To
fait
de
gra
mo
avo
L
cre
de
le
tent
bie
n'a
tout
lui-
ce
mai
un
le
pou
étoi
est
rien
para
*
v. 53

faite que je trouve dans toute la suite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems présent, dans leurs voyages & dans leurs entreprises militaires. Hercule & Jason, Castor & Pollux, Zéthés & Calaïs, Orphée & Mopsus, & tous ces autres demi-Dieux qui se sont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, sont si bien representez par une troupe de gueux & de misérables Sauvages, qu'il me semble voir de mes yeux ces célèbres Conquérens de la Toison d'Or, mais cette ressemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçüe de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils se soient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuse Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule seul sert de lest: que les Argonautes portent sur leurs épaules dans les sables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la distingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choisit avec les autres sa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit sapin après avoir rompu le sien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche sur le rivage à la belle étoile, sur un lit de feuilles ou de branches, est un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-dessus. Je pourrois pousser la comparaison plus loin; mais elle sera assez fen-

* *Apoll. Rh. Lib. 1. v. 955. & 2, v. 166. Idem Lib. 11 v. 533. Idem Lib. 4. v. 1389.*

ſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Rivières, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit où les eaux ne ſe diſtribuent. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Rivière de la Plata, ſont de véritables mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieuës de tour. Preſque tous ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Rivières qui coulent dans le Miſſiſſipi, lequel courant preſque touſjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Rivières qui ſ'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Rivière qui tombe dans le Miſſiſſipi, ils ſont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux Rivières.

La manière dont la terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation nécessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siècles à de bien petits commencemens ; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dès les temps du Déluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure différente à la vérité, mais d'un très-grand port ; il faut avouer néanmoins, que long-temps même après le Déluge, non-seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eût perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit périr presque entièrement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutez d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années ; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs nécessaires à leur besoin présent, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étendue des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils almassent mieux s'y exposer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour parvenir à leur plus grande sûreté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu près les mêmes par-tout où il y a eu

184 MOEURS DES SAUVAGES
 des hommes, & que ces commencemens n'é-
 toient pas bien considérables. Il est même très-
 vrai semblable, qu'avant que les Phœniciens
 eussent enchéri sur les autres en cette matière,
 les habitans des Isles de la Mer Egée, & des
 côtes maritimes du Péloponnese, avoient
 commencé à y perfectionner plusieurs choses.
 L'Isle de Crète étoit célèbre avant le grand
 commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit
 enlevé Europe fille d' Agenor, & ses enfans
 avoient eu long-temps l'Empire de la Médi-
 terranée*. Minos avoit fait même des con-
 quêtes & des établissemens dans la Phœnicie.
 † Dédale & Icare du tems de Minos avoient
 inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon
 quelques-uns, fut le premier qui trouva la
 fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils
 étoient auparavant d'une figure ronde, com-
 me certains petits bateaux dont on se sert
 encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Héro-
 dote † décrit ces bateaux ronds dont il par-
 le, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des tems si obscurs,
 il est certain que pendant long-temps on ne
 s'est servi dans les trois parties du monde
 connu, que de ceux dont on se sert encore
 aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de
 Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide Liv. 1. p. 4. Minos est le plus ancien
 que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Euse-
 be dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes,
 nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la
 Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rho-
 diens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Mi-
 lésiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit
 commencer par les Crétois.

† Vide Lit. Greg. Cyrill. de Navigiis, &c.

‡ Herodar, Lib. 1. n. 194.

jo
g
m

C
Le
fait
-lea
lin
ha

L
fait
pea
des
céan
phe
& f
&c.
coro
fieur
crit
teau

Pr
Te
Ve

17
S D
Lib. 2

Les Pyroques.

Les Pyroques étoient, & font encore aujourd'hui des arbres creusés, par lesquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainsi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii sensere cavatas.

On y employoit toutes sortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faisoient de jonc, c'est-à-dire, de ces Roseaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Plin ¶, & qui deviennent d'une hauteur & d'une grosseur si prodigieuse.

Canots.

Les Canots étoient de deux sortes, les uns faits de branchages d'osier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Lusitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne sur l'Océan; des Hénetes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique a; des Assyriens sur le Tigre & sur l'Euphrate; des Ethiopiens sur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de plusieurs Peuples de leur voisinage. Lucain a décrit magnifiquement ces sortes de petits bâteaux dans les vers suivans.

*Primum cana salix, madefacto vimine parvam
Texitur in pupim, caesoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum superenatat amnem.*

* Virgil Georg. 1. v. 136.

§ Diodor. Sic. Lib. 2. p. 74. † Solinus, cap. 69. ¶ Plin Lib. 7. cap. 2. a Strabon Lib. 3. p. 127.

*Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
 Navigat Oceano. Sic cum tenet omniâ Nilus
 Conseritur Bibulâ Memphis Cymba Papyro* *.

Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les épi-
 thetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il
 falloit les coudre à cause de la matière dont
 ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient
 facilement, de manière qu'on pouvoit aisé-
 ment les porter. Les Ethiopiens, selon le té-
 moignage de Pline, en avoient de cette es-
 pèce, qu'ils plioient comme le reste de leur
 bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient
 arrivez aux cataractes du Nil.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples
 du Nord, nous ont conservé le modèle & la
 forme de ces Canots de peaux dans ceux dont
 ils font usage, lesquels sont aussi de deux es-
 pèces. Les premiers ne sont que pour une
 personne seule. Ils sont de la longueur depuis
 douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats,
 & de la forme d'une navette de Tisserand.
 Le dessus est tout couvert de peaux comme
 le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu,
 dans laquelle l'homme passe à mi-corps pour
 se mettre sur son séant. Il ferme cette ouver-
 ture comme une bourse, & la ferre contre
 son corps comme une ceinture, & quand il
 a ajusté tout autour les bords d'une casaque,
 qui ne lui laisse que le visage à découvert, le

* *Lucan. Lib. 4.*

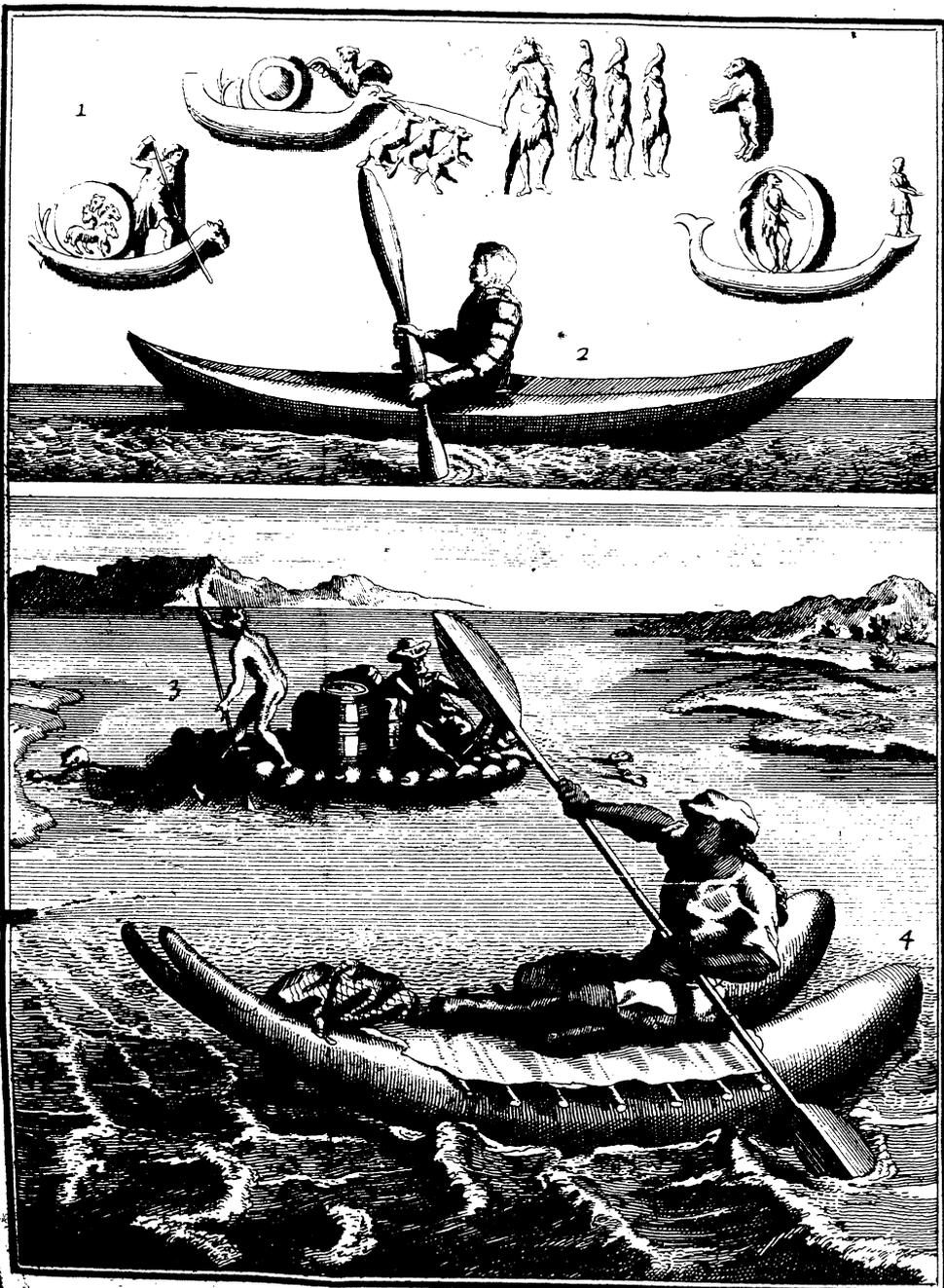
† *Plinius Lib. 5. cap. 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex co-
 rio complicata, circumfertur ad trajiciendos annes.*

*Idem Lib. 10. cap. 29. Ibi Æthiopicæ conveniunt na-
 ves: namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad
 cataractas ventum est.*



s
.
pi-
l'il
ont
ent
sé-
té-
ef-
ur
ent

les
la
nt
ef-
ne
is
s,
d.
ne
u,
ur
r-
re
il
é,
le
o-
4



Ca
ne
ca
ror
ter
cō
uc
&
av
on
qu
ne
le
ca
fo
pr
vū
Bet
na
bi
co
de
pr
p
fo
le
p
d
d
x
d
#

Canot & le Canoteur ne paroissent faire qu'une seule piéce, & pas une goutte d'eau n'y sauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtez avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot semble glisser sur l'eau, & disputer avec le vent pour la légèreté. Un ravelot attaché aux côtez du Canot par une longue corde, leur sert à darder le poisson qu'ils mangent crû, & comme ils n'appréhendent point que l'eau les domine; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvu qu'ils puissent se flâter que le poisson ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots sont de la forme ordinaire, le Gabarit en est de bois, & de piéces bien emmortoisées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien cousûes comme les premières. Ils sont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & soixante personnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame: mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre sorte de Batteau de cuir fort singulier apellé *Balze*, dont le Pere Feuillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

* Frézier, Voyage de la Mer du Sud. p. 1024.

188 MOEURS DES SAUVAGES
du Sud. † Il consiste en deux espèces de Vais-
seaux taillés de la forme d'un Canot, & fait
de peaux de Loup Marin bien cousûes & bien
fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On
remplit de vent ces Vaisseaux par le moien
d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneu-
sement l'orifice après les avoir enflés comme
un ballon. On les assujettit ensuite, & on les
attache l'un à l'autre, de manière cependant
que le devant soit plus approché que le der-
rière, par le moien d'un chassis de bois com-
posé de barres de la largeur de deux pouces
auquel ils sont fortement amarrés avec des
cordes de boyaux. Les barres du chassis sont
tellement disposées que la plus longue va de
poupe à proue & sert de quille; les autres s'é-
cartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un
flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une
grande peau composée de plusieurs autres
cousûes ensemble dont on attache les extre-
mités aux quatre coins du chassis. Ceux qui
doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens
s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une
pagaye ou aviron à double palette, comme
celui des petits Canots Eskimaux, dont nous
venons de parler. Si le vent peut servir, ils
mettent une petite voile, & pour remplacer
l'air qui pourroit se dissiper, il y a toujours sur
le devant deux boyaux attachés à l'orifice des
ballons par lesquels on peut les souffler,
quand il est besoin. La manière de coudre les
ballons est particulière; on perce les deux
peaux avec une alêne ou une arête, & dans
les trous on passe ou des arêtes, ou des mor-
ceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre,
on fait croiser par-dessus & par-dessous des
boyaux mouillés, pour fermer exactement

† Feuillée, *Journal des observations*, &c. tom. 2. p. 320

es pass
grand p
sur les
quintau
ou parl
tion fit
ré de
spèce
sur l'ea
Mais
cueil d
Theod
diffère
qui en
y qu
ment
Les
alables
ainsi c
Comte
ayant
ou tou
son A
Ségre
la fon
qu'il a
rent p
L'Infa
de la C
le pais
Fleuve
toient
tinuel
écarte
Dans
gême
* Ind
† Ces

es passages de l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candish a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. degré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une espèce de Canot de peau, lequel se soutient sur l'eau par le moyen de deux vessies enflées. Mais la figure qu'on en a donné dans le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses héritiers, est fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il n'y a qu'à la voir pour juger qu'elle est entièrement imaginaire.

Les Celtibériens Espagnols usoient de semblables Bâteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. † La nécessité de ses affaires l'ayant obligé de passer d'Italie, en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entièrement périr entre la Sègre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportèrent les Ponts qu'il avoit jetés sur ces Rivières, & lui ôtèrent par là tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legée des Lusitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoissoit parfaitement le país, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur des Peaux de Bouc enflées qu'ils portoit toujours à la Guerre; hacelloient continuellement ses Troupes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagème, par lequel il trompa l'attente de ses

* *Indiæ Oc. id. part. 8.*

† *Cesar de Bello. Civ. Lib. 1.*

ennemis , qui s'en promettoient déjà une défaite bien entière. Il fit construire par ses soldats des Canots , dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expédition des Isles Britanniques. La quille & le fonds de ces petits bateaux , étoient d'un bois fort léger , & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réussit , ainsi qu'il l'avoit imaginé , & il se tira par-là d'un des plus grands dangers , où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate,* selon le témoignage du P. Avril sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enfilées , qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble ; & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. † Le Pere Acofta dit , qu'en Amérique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Rivières ; mais au lieu de peaux de Bouc , on se sert de courges sèches , vuidées , & bien bouchées , afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux , répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil , & qui pousse quantité de tiges triangulaires , hautes de six ou sept coudées tout au plus , ¶ quoique Théophraste & Plin § lui

* P. Avril , *Voyage d'Orient* , Liv. 1. p. 36.

† Acofta , *Hist. Nat. de Ind.* Lib. 3. c. 18.

§ Theoph. *Hist. Plant.* Lib. 4. c. 9.

* Plinius , Lib. 13. cap. 12. Papyrus ergo nascitur in Papyrus-tribus Ægypti , aut quiescentibus Nili aquis , ubi evaga-

en donnent dix , & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Médecine ; on en tiroit des feuilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des bâteaux , des mâts , des cordes , des voiles , des ustanciles de ménage , de nattes , des couronnes pour les Dieux , * & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particulière à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie , sur le bords de l'Euphrate , † dans l'Isle de Crète , & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette dernière étoit d'une espèce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre , comment une Plante qui ne porte point de fruit , qui n'a qu'une tige assez mince , point de feuilles , si ce n'est un bouquet qui vient à la cinie de la tige , pouvoit servir à tant d'usages si différens. Je ne puis sur-tout concevoir , comment on en pouvoit faire des bat-

ta stagnant , duo cubita non excedente altitudine gurgitum brachiâli , radicis obliquæ crassitudine , triangulis lateribus , decem non amplius cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum , Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio , quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ , sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela , tegetesque necnon & vestem , etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum , decoctumque , succum tantum devorantes. Nasçitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est , quam inde , funibus Rex Antigonus in navalibus rebus , nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nabens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papier que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† De Italicâ Papyro. Strabo , Lib. 5. & Martialis , Lib. 8.

teaux & des voiles. ¶ Hérodote semble dire , qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige , § & Théophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment ; encore moins , ce semble , du sommet , qui se sépare en feuilles , ou en lames fines , comme le papier de la Chine , & qui par conséquent n'ont point assez de corps pour faire des voiles , ou l'enveloppe d'un bâtiment , lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pesantes. Il falloit donc , à ce que j'imagine , qu'on en fit un tissu natté de bien près , comme sont encore certains petits bâtimens , dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Je crois aussi que les termes *Papyros* , *Biblos* , *Charia* , *Liber* , lesquels sont synonymes , étoient des noms génériques ; qui s'appliquoient universellement à tous les arbres , de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivoit d'abord sur les feuilles de Palme , & c'est peut-être à quoi † Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle , laquelle écrivoit ses Oracles sur des feuilles. Pline ajoute qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Isidore de Séville , suivant l'opinion des Critiques les plus exacts , donne cette définition du Papier , ou du Livre , (car c'est la même chose.) » Le Livre est la Tunique intérieure de » l'écorce , qui est la plus voisine du corps ligneux ,

¶ Herod. Lib. 2. n. 98.

§ Theoph. loc. cit.

* Plinius , Lib. 13 cap. 11.

† Virg. *Aneid.* 3. & 6.

** Isidor. Lib. 6. cap. 12.

lignieux, sur laquelle les Anciens écrivoient.
Liber est interior Tunica corticis, qua ligno cohaeret, in qua Antiqui scribebant.

Ces noms généraux, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feuilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau; ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyrus* vient du mot grec *πῦρ*, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Océan, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Rivières de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des faults & des cataclystes, où leur pesanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutilisables. On en a cependant toujours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Rivière à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont très-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur légèreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. jusqu'à 10. places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux pièces d'écorce, auxquelles on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de manière qu'ils paroissent être d'une seule pièce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guères au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cèdre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées près à près dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont

enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrèrent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proue. Les deux extrémités, ou pinces, sont entièrement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Érable qui est assez dur. Ils n'ont guères que cinq pieds de long, dont la pèle en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soutenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'aller. Ils sont d'ailleurs très-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guères de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison très-difficile; les plus sages ne l'entreprennent guères sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déjà dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étendue. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruce brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étendue; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Rivières, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Ouraouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame est toujours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pincés soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplit. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Océan avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achètent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guères qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule pièce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossièreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir cousue dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vue seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Rivières aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les faults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Rivières, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

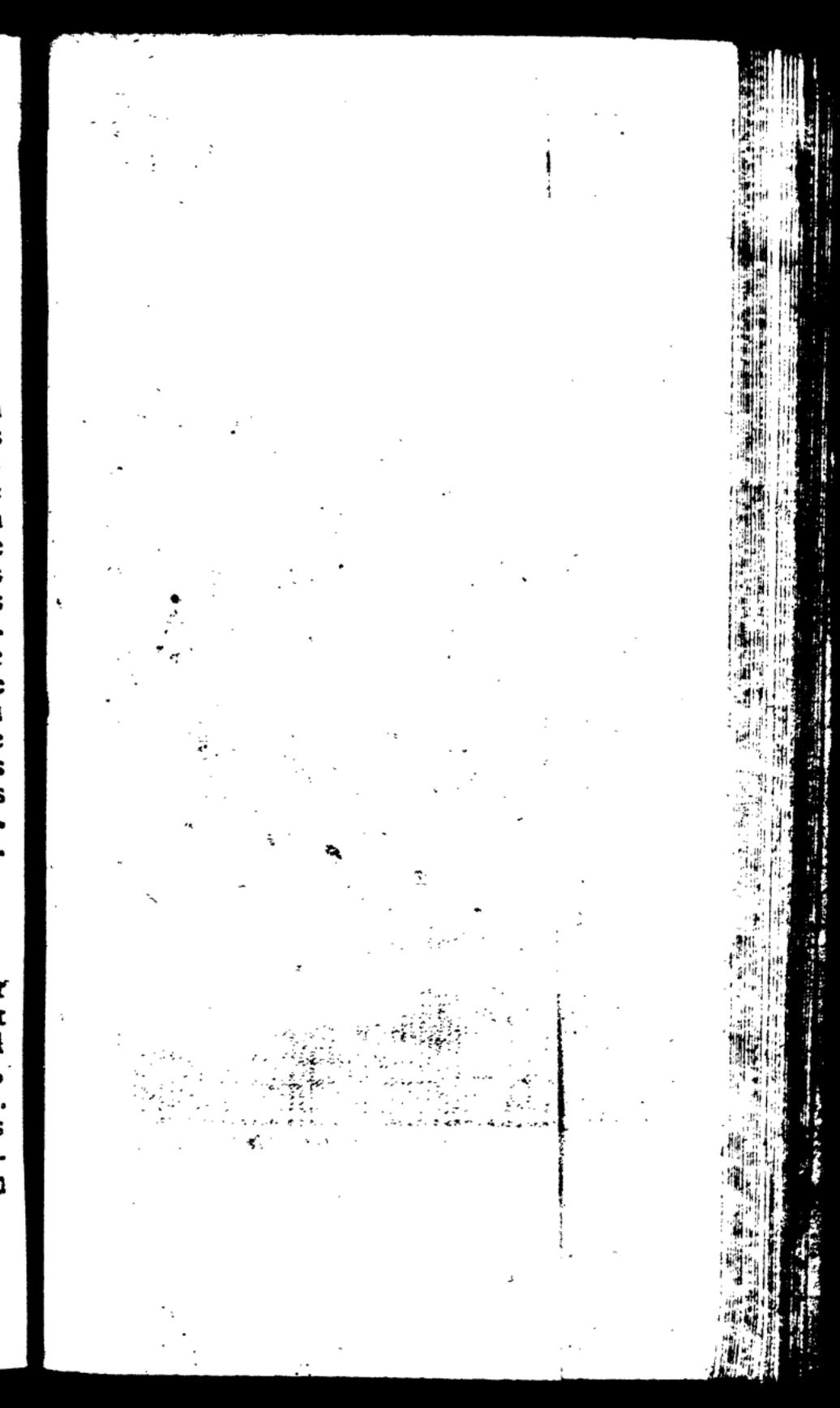
Des Saults & Cascades.

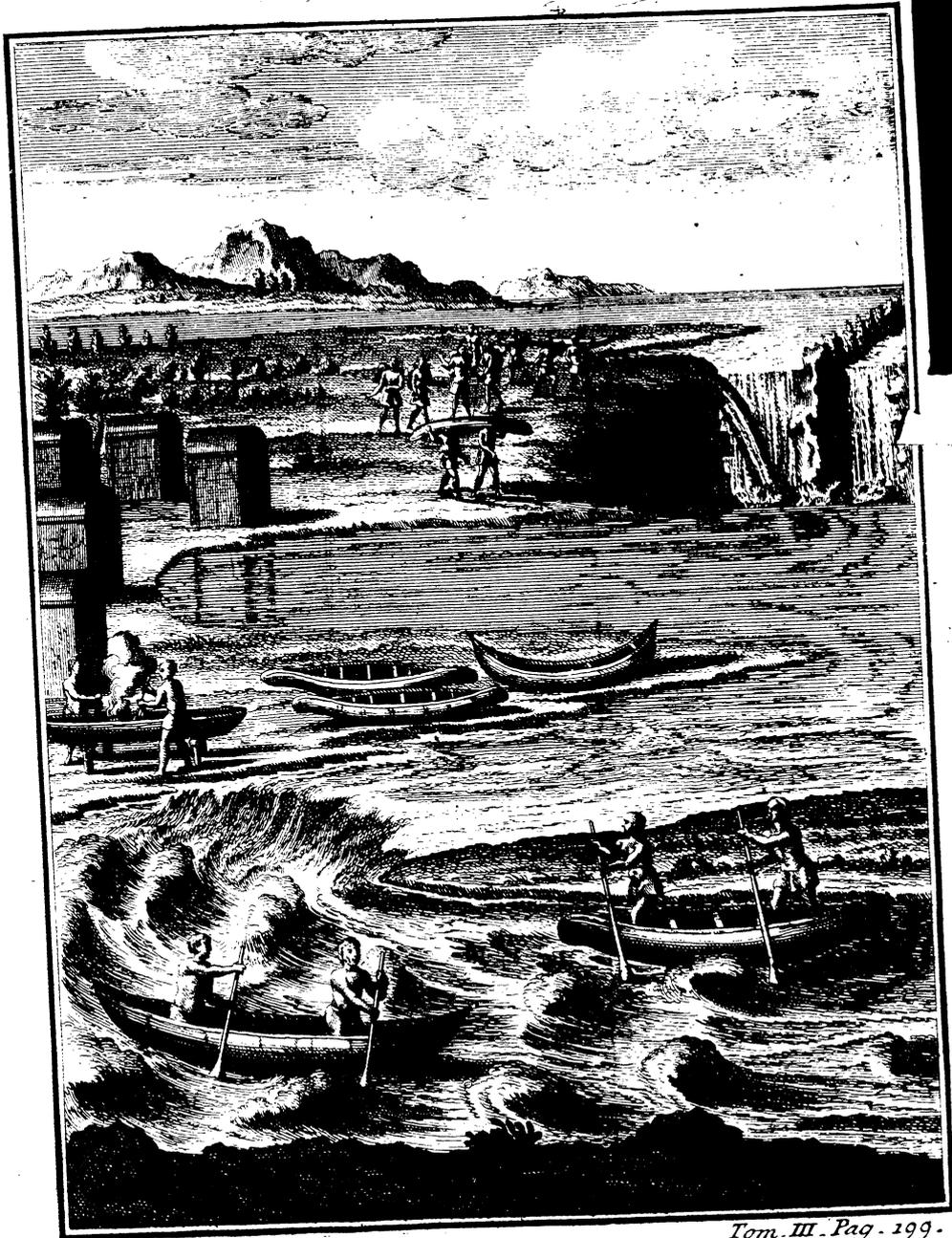
Ces Saults & ces Cascades sont formés par

la hauteur des terres , qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Rivières , vont toujours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une manière surprenante , comme aux Cataractes du Nil , ou bien à la fameuse chute de Niagara , qui est d'une prodigieuse hauteur , & où le fleuve Saint-Laurent , lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là , tombe à pic comme dans un goulfhre avec un bruit effroyable ; en d'autres elles s'élevent d'une manière moins sensible comme par degrez , de cinq à six pieds seulement , de distance en distance. Le même fleuve Saint-Laurent peut aussi en être un exemple. Car il court ainsi pendant plus de 40. lieuës de faults en faults peu éloignés les uns des autres , & dont quelques-uns ont près d'une lieuë de long , où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation , qu'une flèche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vitesse , qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrens : & comme dans ces endroits il a peu de profondeur , ses vagues se brisant contre les Rochers répandus dans son lit , causent un mugissement perpétuel , & paroissent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin , & sortir du Canal de la Riviere beaucoup au-dessus de la chute , pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les faults qui ont moins d'élévation ; toute l'adresse consiste à sçavoir le prendre , à bien







299.

ch
ne
ch
d'e
av
ce
pl
tes
qu
fi
Co
na
qu
me
lec
de
fa
lic
ef
te
fa

Ca
co
de
fo
tre
Br
de
gr
bi
fu
le
en

choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers , & à éviter les pierres détachées dont le fleuve est semé , & dont il suffit d'en heurter une , pour que le Canot porté avec une extrême roideur , soit brisé en pièces , & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de remède.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés à ces sortes de navigations , frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens , sont si habiles à parer les Roches , que j'ai vû beaucoup de personnes , qui aimoient mieux faulter le Sault-Saint-Louis , lequel est au-dessous de nôtre Mission , que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce sault néanmoins , quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long , est un des plus périlleux : & il est assez souvent arrivé à d'excellens Cano-teurs d'y venir faire naufrage , après avoir faulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage , soit dans les portages , soit dans les autres voyages de Terre , se range sur des Bretelles , qui sont une manière de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge , & pour la porter aisément ; ou bien on fait des paquets qu'on laisse pendre sur les épaules , attachés à des colliers , ou longes faites de leur fil de bois blanc , tressé en bande , que les femmes appliquent sur leur

200 MOEURS DES SAUVAGES
front, & que les hommes font passer sur la
poitrine & à la naissance des épaules, tout au
contraire de ce que rapporte † Hérodote de
l'usage des anciens Egyptiens.

Trânes.

Pendant l'Hyver, & sur les neiges, ils se
servent de petites trânes, qui sont faites d'u-
ne ou de deux petites planches extrêmement
minces qui toutes deux ensemble n'excèdent
pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la
longueur de six ou sept. Ces planches sont re-
courbées en dedans & repliées sur le devant
de la hauteur d'un demi pied, pour briser &
pour écarter les neiges, qui les empêche-
roient, en refoulant, de couler avec facilité.
Deux bâtons un peu élevés régner sur les
deux côtés de la traîne dans toute sa longueur
& y sont attachés de distance en distance. Ils
servent à passer, & à repasser les courroyes,
qui assujettissent leur équipage sur la traîne.
Un Sauvage avec son collier passé sur la poi-
trine, & enveloppé dans sa couverture, tire
après soi sa traîne bien chargée sans beaucoup
de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin
frayé, ils sont obligés de se servir de Raquet-
tes, sans quoi toutes sortes de voyages, ou
pour guerre ou pour chasse, &c. leur seroient
absolument impossibles. La forme de ces Ra-
quettes approche de l'Ellyptique, c'est-à-dire,
que l'Ellypse n'est point parfaite, étant plus
arrondies sur le devant que par l'autre extré-

† Hérodote, Lib. 2, N. 64.

mité , laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu , est percé dans sa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme , à qui elles ressemblent , avec cette différence , que les mailles en sont beaucoup plus serrées , & que les cordes n'en sont point de boyaux , mais de peaux de Cerf cruës , & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable , on y met deux barres de traverse qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie , on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse , qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & après les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc ; on les conduit ensuite par derrière au-dessus du talon , d'où on les ramène sur le coup du pied , où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle manière , que quoique le pied soit bien affujetti , il n'est pourtant gêné que sur l'orteil , & qu'on peut quitter la Raquette sans y porter la main.

C'est encore-là un usage singulier des premiers temps , lequel a passé de l'Asie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y sont transplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes,laquelles'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'extrémité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célèbres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. * On ne peut, dit-il, monter sur la croupe de ces montagnes pendant l'Hyver; mais les habitans y vont pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds des souliers pointus faits de peaux de bœuf cruës, & larges comme des Tambours, à cause des neiges & des glaces. Ils se laissent couler ensuite du haut de ces montagnes avec tout leur bagage, assis sur une peau. La même chose se pratique dans l'Atropatie, dans la Médie, & sur le Mont Masius qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à leurs pieds des rotules de bois, terminées en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de néges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* Strabo, Lib. 11. p. 342.

† Suidas, λυγος.

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la manière de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'observe encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on appelle *la Ramasse*, qui est une manière de traîneau, avec un petit siège sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du pais stülés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette manière de descendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des néges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succès de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse: c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célèbres Conquérans de la Toi-

Idee de direction dans leur route.

Ils marchent avec peur de précaution sur leurs Terres, ou en pais non suspect. Tandis que quelques-uns conduisent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser chemin faisant. Ces Chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les uns des autres en suivant divers rhumbs de vent, pour ne pas se rencontrer sur la même proye. Le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'est plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une boussole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaisses, & dans les tems les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les pais impratiqués, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout observé, & ils traçent grossièrement sur des écorces, ou sur le sable des Cartes exactes, & auxquelles il ne manque que la distinction des degrez. Ils conservent même de ces sortes de Cartes Géographiques dans leur Trésor public, pour les consulter dans le besoin.

Connoissance de l'Astronomie.

Ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, qui sert à regler leur temps, & à diriger

leurs courses; & il leur reste encore quelque teinture de cette science, dont on raporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquèrent les premiers à contempler le cours des Astres, l'un sur le Mont Caucafe, le second dans la Mauritanie, & le troisième dans l'Arcadie, ou sur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plusieurs autres Peuples de l'Antiquité, plutôt que par les jours: par les mois lunaires, plutôt que par ceux du Soleil, ainsi que le pratiquoient presque toutes les Nations dans les premiers temps, & particulièrement les Juifs. Cependant cette manière de compter est subordonnée au cours du Soleil, qui sert à régler leurs années, lesquelles sont partagées en quatre saisons comme les nôtres, & sous-divisées en douze mois. La manière de compter par les Lunes, n'est pas même si universelle, qu'ils ne comptent aussi par les années solaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre manière de compter est affectée à certaines choses, & qu'en d'autres occasions elles s'employent indifféremment.

Les années héliques ou solaires, sont destinées à marquer l'âge des hommes. Pour sçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme est né, la phrase Huronne porte, combien de fois a-t-il r'atappé le jour de sa naissance? Et c'est la même dont ils se servent par rapport au Soleil, de qui ils disent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence son cours. Ils expriment aussi les années héliques par le nom d'une des saisons, & sur-tout de l'Hyver; le nom d'une des saisons supposant dans cette occasion pour

106 MOEURS DES SAUVAGES

toutes les quatre ensemble, & pour l'année solaire entière. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je suis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette manière de parler est encore usitée dans la poésie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choses éloignées, qui renferment une période de temps assez longue, où le nombre & la supputation des mois lunaires les embarrasseroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme assez court, de prendre leurs mesures pour leurs voyages de guerre, de chasse, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occasions-là même ils disent fort bien, *Skirakouat*, qui signifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui signifie un mois lunaire; mais le premier est moins ordinaire que le second.

Il est très-vrai-semblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainsi subordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Écriture Sainte* des Egyptiens & des Hébreux. Joseph parlant à Pharaon des sept années d'abondance & des sept autres de stérilité, parle manifestement des années qui dépendent absolument du cours du Soleil, lequel sert à régler le temps des semences & des récoltes, en réglant celui des saisons. Les années Jubilaires des Juifs étoient aussi manifestement des années héliaques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient divisé l'année en douze mois solaires de trente jours chacun,

* Gen. cap. 41. v. 29. 30.

† Herodot. Lib. 2. n. 4.

ajoutant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'écliptique, qu'on appelle les douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout à l'heure.

* Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années héliques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples polices de l'Amérique régloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Mexiquains étoit de 360. jours, distribués en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même manière que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, auxquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Après cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naissance des feuilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Décembre, après que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

108 MOEURS DES SAUVAGES

Les Méxiquains partageoient , outre cela , leur année , selon les saisons , en quatre parties égales , qui avoient chacune différens noms , & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étoient pas réglez comme les nôtres , leurs semaines ne l'étoient pas non plus ; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années , dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans , composoient leur siècle. La forme de ce Calendrier séculaire , étoit représentée par une rouë , ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particulière , & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant , que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siècles , semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou , ainsi que nous l'avons déjà remarqué ; lorsque leur année séculière finissoit , ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples , celui de leurs maisons particulières , & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture , comme s'ils n'en eussent plus eu besoin , & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos , ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion , ils passaient toute cette nuit dans les ténèbres entre la crainte & l'espérance. Mais dès qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil , on entendoit alors de toutes parts retentir mille acclamations de joie. soutenues du bruit de divers instrumens de leur musique ; on allumoit de tous côtez des feux nou-

ve
&
ces
do
té
do
les
Lu
der
vel
ces
des
ran
res
qu'
c'e
jou
qua
di ,
plé
tion
re d
prés
L
re d
seil
ain
roit
nois
res
aut
gran
leur
que
té.
sem
toit

veaux dans les Temples & dans les maisons , & on célébroit une Fête , où par des sacrifices & des processions solennelles , ils rendoient grâces à leur Dieu , de ce que sa bonté leur avoit rendu sa lumière , & leur accordoit encore un nouveau siècle.

Les noms des quatre saisons sont fixez chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes , ou des différens effets qui y répondent. Chez les Nations sédentaires de la Nouvelle France , ils les désignent par les semences , par les différens degrez de la hauteur des bleds , les récoltes , &c. Les Nations errantes ont d'autres circonstances particulières à chaque Lune , qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne sçavent ce que c'est que la distinction des semaines ni des jours en heures réglées ; ils n'ont guères que quatre points fixes , le lever du Soleil , le Midi , le Coucher , & la Minuit ; mais ils suppléent au défaut des horloges par une attention pratique si exacte , qu'à quelque heure que ce soit du jour , ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une manière de compter , laquelle est du style de Conseil , où les nuits supposent pour des années , ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens , les Chinois , & d'autres Peuples anciens , des manières de compter à peu près semblables , qui auront donné lieu à cette supputation d'un grand nombre de siècles qui se trouvent dans leur Chronologie , & qui n'ont d'existence que dans leur ignorance , ou dans leur vanité. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des semaines d'années , énoncées comme si c'étoit des semaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, ¶ que l'année des Ontaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Illinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toujours passer une surnuméraire, qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, nous sommes à présent dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentième mois lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque; sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la première, parce qu'elle est la trente-unième. Ensuite celle d'Avril entrera, & on commencera en même temps la période de ces trente mois lunaires synodiques, qui font environ deux ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Mémoires sont farcis, & qui sont toutes fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années héliques avec les années lunaires. Les peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acoſta * & l'Inca Garcilasso † sont obligés d'avouer, que la science des Mexiquains & des Péruviens étoit très-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent,

¶ La Hontan, *Memoire de l'Amérique*, tom. 3. p. 109. 110.

* Acoſta, *loc. cit.* † Garcilasso, *Comment. Real. Lib. 2. p. 22.*

quoique d'une manière un peu différente , comment les habitans du Pérou régloient les erreurs , qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliaques , en se réglant eux-mêmes , non pas sur le cours de la Lune , mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns , & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer , varient sur le nombre & la position de ces Tours ; mais ils conviennent dans l'essentiel , qui est qu'elles étoient tellement disposées , qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques , lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui ; mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas , qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques , leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations , & suivre de la révolution de plusieurs siècles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées , & une manière de conserver la mémoire des événemens historiques , & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car , outre ce que j'ai dit des Iroquois , des Hurons , & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine , outre l'écriture Hiéroglyphique des Mexiquains , & les peintures dont nous avons parlé , tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marquées par certains nœuds ; mais ces Chroniques sont bien bornées , & bien im-

212 MOEURS DES SAUVAGES
 parfaites chez tous les Barbares. Les Péru-
 ruviens les avoient un peu plus perfection-
 nées, car si nous nous en rapportons au
 Père d'Acoſta, * ils ſupplé-
 roient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos* ; c'eſt ainſi
 qu'ils appelloient certains mémoires ou
 Regiſtres faits de cordelettes, composées
 de divers nœuds & de différentes couleurs.
 C'eſt une choſe incroyable, dit-il, com-
 bien de choſes ils exprimoient de cette ma-
 nière ; car, avec cela, tout ce qu'on peut ex-
 pliquer par l'Ecriture & par les Livres,
 d'Histoire, de Loix, de Cérémonies, de
 comptes de marchandife, ils l'exprimoient
 par différens cordeaux, où les nœuds & les
 couleurs étoient ſi variées, qu'on pouvoit
 connoître juſqu'aux moindres circonſtances
 des choſes qui y étoient ſignifiées. Il y avoit
 des perſonnes publiques, comme parmi
 nous les Notaires Royaux, qui en tenoient
 Regiſtre, & des Maîtres prépoſés pour en
 enſeigner la méthode à la jeuneſſe. Les Mexi-
 quains avoient encore plus perfectionné leurs
 Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient
 des Histoires écrites ſur des écorces reliées
 en Livres à peu près ſemblables à ceux qui
 nous viennent de la Chine, & nous au-
 rions ſans doute une plus grande connoiſ-
 ſance de leur Monarchie, † ſi le peu de goût
 qu'on avoit pour la connoiſſance de l'Anti-
 quité au temps de la conquête des Espa-
 gnols, & ſi le zélé indiscret joint au peu
 de Littérature de leurs premiers Miſſionnai-
 res, n'eut porté ces zélés ignorans à faire
 brûler tous ces Recueils hiſtoriques, comme
 ſ'ils euſſent été remplis de caractères ma-

* Acoſta ; *Hiſt. Moral. Lib. 6, cap. 8.*

† *Idem, cap. 7, lib. 6.*

giques
 d'appr
 légés.

J'ai
 & de
 regard
 mirati
 manié
 l'Anti
 re, de
 Car le
 bre de
 Egypt
 les Ch
 qu'il e
 ils co
 nomb
 cent :
 ainſi d

Mai
 des Pl
 même
 temps.
 Oïſiſtok
 d'O, q
 choſe
 aux Ea
 deſſus
 nion,
 représ
 fois au
 des feu
 qu'elle
 y ſont
 même

riques , & n'eussent eu d'autre but , que d'apprendre la manière de faire des sortilèges.

J'ajouterais ici au sujet de leurs époques , & de leur manière de compter , qu'on doit regarder aussi comme une chose digne d'admiration , que les Sauvages aient la même manière de compter , qui nous est venue de l'Antiquité , & qui étant purement arbitraire , doit être dérivée de la même source. Car le nombre de dix est chez eux le nombre de perfection , comme il l'étoit chez les Egyptiens , comme il l'est aujourd'hui chez les Chinois , & comme on peut dire aussi qu'il est chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités jusqu'au nombre de dix : les dizaines par dix jusqu'à cent : les centaines par dix jusqu'à mille : ainsi du reste.

Etoiles & Constellations.

Maintenant , pour ce qui est des Etoiles & des Planètes , ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a eues dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otsistok* , un feu dans l'eau , d'*Otsista* feu , & d'*O* , qui , dans la composition , signifie une chose dans l'eau ; ce qui semble faire allusion aux Eaux que l'Écriture Sainte dit être au-dessus du Firmament. Ils disent *Otsistokouannion* , ajoutant la finale multiplicative pour représenter le nombre des Etoiles. Quelquefois aussi ils les appellent *Otsistokouannentagon* , des feux attachés , pour marquer que , quoiqu'elles soient dans des Cieux fluides , elles y sont fixes néanmoins , & ont toujours un même rapport entre elles. Ils les ont divisées

214 MOEURS DES SAUVAGES
 en Constellations ; & ce qu'il y a de singu-
 lier, c'est que quelques-unes de ces Constel-
 lations , & quelques-unes des Planètes , ont
 les mêmes noms que nous avons reçus de
 l'Antiquité. Ils nomment Vénus , où l'E-
 toile du matin , *Te Ouentenbaouitha* , elle por-
 te le jour ; ce qui a la même signification que
 que le nom de *Lucifer* , que les Anciens nous
 ont transmis. Ils appellent les Pleïades * *Te
 Iennonniakoua* , les Danseurs & les Danseuses.
 Ce qui paroît avoir quelque fondement dans
 l'Antiquité , selon ce que rapporte Hygin,
 † qui dit qu'elles sont ainsi nommées , parce
 qu'elles semblent mener une danse ronde par
 la disposition de leurs Etoiles. J'ai déjà re-
 marqué qu'ils appelloient la Galaxie , ou
 la voye Lactée , le chemin des Ames ; &
 j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec
 la doctrine des Anciens sur l'état des Ames ,
 sur leur origine céleste , & leur retour dans
 le Ciel. Mais la plus caractéristique , & à
 laquelle je m'arrête , c'est la grande Ourse
 que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou
 l'Oursé. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je
 m'arrête , dis-je , à celle-là , parce que cette
 Constellation est la plus considérable de tou-
 tes & la plus digne d'attention par rapport
 aux premiers Navigateurs , qu'on prétend
 s'être réglez sur elle dans leurs navigations ,
 & qui par une suite naturelle doit avoir été

* Varron attribué à toutes les Etoiles , ce qu'Hygin a
 dit que des Plyades.

*Quum Pictus ner fer vidis latè ignibus
 Cæli choreas astricas ostenderes.*

Manilius , Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flamma restis

† Hygin, Lib. 2, art. TAURAS.

plus
 dont

Je
 tes †
 Ourse
 ces n
 des C
 ou bi
 & de
 cerne
 avoir
 sont
 des r
 gnés
 l'opin
 s'étoi
 avant

Hy
 appli
 na le
 l'appe
 de : d
 aussi à
 Les P
 de leu
 sur la
 beauc
 du Pé
 nuère
 être f

† Ara
 Ourse
 elles sur
 des Con
 fable ,
 prouver
 poient
 disting
 † Hy

plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourrirent Jupiter en Crète, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont très-semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin † dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitèrent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese; & de la Mer Egée, continuèrent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Crète, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnaissance de ce service. Cette fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Grèce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

‡ Hygin, *Lib. 2, Art. Arctos Minor*,

gea à s'en tenir à l'ancien usage ; quoiqu'il en soit , les Phéniciens furent long-temps les seuls qui se gouvernèrent sur la petite Ourse , selon le témoignage † d'Ovide.

*Quis tunc aut Hyadas , aut Pleiadas Atlanteas
Senserat , aut geminos esse sub axe polos ?
Esse duas Arctos ; quarum Cynosura petatur
Sidoniis ; Helicen græja carina notet ?*

Ce Thalés dont parle Hygin , étoit Milésien , & ne peut être apellé Phénicien , qu'à cause du séjour qu'il fit en Phénicie. Il est différent de cet autre Thalés , qui travailla sur les Loix des Crétois , & qu'on peut mettre au nombre des Législateurs.

Ce qui est très-sûr , c'est que les Iroquois & la plupart des Sauvages connoissent la grande Ourse sous le même nom que nous ; & comme les noms des Constellations sont purement arbitraires , & donnés par le caprice , ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à imposer les mêmes noms sans une communication d'idée , laquelle suppose celle des personnes par qui ces connoissances sont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reste qu'ils lui aient donné ce nom , depuis que les Européens ont abordé sur leurs Terres. C'est certainement un nom très-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queue à la figure d'un animal qui n'en a presque point ; & ils disent que les trois Etoiles qui composent la queue de la grande Ourse , sont trois Chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces Etoiles en a une

‡ Ovidius, *Fast.* 3.

fort
là ,
de c
prov
Le
Gaf
ont
rite
Mou
revi
Il a
l'Eto
Sauv
l'Ou
enco
chaf
fût c
pêch
aban
cette
cano
Perc
Le
poin
nom
ouat
qu'el
* Re
† De
deux
d'Our
fondé
pas cer
de l'O
l'Antiq
aujourd
Cavall
Céleste
Gardes
la Rela

fort petite, laquelle est fort près d'elle. Celle-là, disent-ils, est la chaudière du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Le Pere le Clerc * dans sa Relation de la Gaspésie, assure que les Sauvages Gaspétiens ont la connoissance de la grande & de la petite Ourse † : qu'ils appellent la première *Moubinne*, & la seconde *Moubinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos*, *Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils disent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un canot, où trois Sauvages sont embarquez pour poursuivre l'Ourse; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'est guères ordinaire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût question des Ours blancs, lesquels allant pêcher sur les glaces, en sont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord; mais cette chasse n'étant ni sûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *la te ouattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement insensible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaspésie*, ch. 7. p. 152.

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Constellations des Ourfes, celui d'*Arctos*, ou d'*Ourse*, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie; mais il n'est pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queues de l'Ourse, ayent toujours été considérées sur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été universel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles sont nommées en Italie, *i tri Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit sur le Globe Céléste du Pere Coronelli. En France on les nomme aussi les Gardes de l'Ourse, ainsi que l'a fait le Pere le Clerc dans sa Relation de la Gaspésie, en l'endroit que j'ai cité,

218 MOEURS DES SAUVAGES

qu'elle paroît toujours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourfes que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur sert à distinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs, qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Bouffole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique, que sur les Rivières dont le cours leur est connu, & facile à tenir; mais quand la-vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Bouffole toute naturelle dans les arbres* des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infailibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toujours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache; les couches diverses qui forment le corps de l'arbre, sont toujours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un après eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacédémoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Bouffole naturelle.

res
vre
Je
mê
lor
Co
sign
ne
pou
que
de
où
la c

Le
font
rôt f
té, p
plan
la gr
natte
écor
tes G
rôt f
Caba
qu'il
& so
chaud
nage.
de co
dont
gnes,
rvoit

Ils

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assurerais point que les Sauvages aient la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réunir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est ici encore une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivés au lieu de la couchée, est bientôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté, pour se garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feuillages sur la grève, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns posent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espèce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargés du soin de faire bouillir la chaudière, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toujours coutume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premières Campagnes, est de servir les autres, comme Hylas devoit Hercule.

Manière de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une fa-

çon particulière d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de méche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cèdre pulvérisée, & soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflammée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cèdre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un couteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils insèrent l'autre morceau, qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matière de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu près semblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matières sèches, & propres à s'enflâmer.

Cet usage de faire du feu par la térébration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Festus*, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain, qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicitis materiae tandem terebrare, quousque exceptum ignem cribro anteo Virgo in aedem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réunissant les rayons du Soleil, enflâmoit des matières combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Précautions en pays ennemi.

La manière dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à romber sur quelques Cabanes de Chasseurs, qu'ils enlèvent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succès de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* Festus. *Ignis Vestæ.*

† Plutarch, in *Numa.*

222 MOEURS DES SAUVAGES
vers partis qui font en campagne , & pour
n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font , ils en-
voyent leurs Découvreurs pour battre l'Es-
trade , & connoître le terrain. Ceux-ci ont
des signaux auxquels ils ne se trompent gué-
res.

Le premier , c'est l'odeur de la fumée. S'il
y a quelques Sauvages cabanez dans le bois,
& qui y vivent en sécurité, ceux qui les cher-
chent , s'en apperçoivent aussi-tôt, & de très-
loin à l'odeur de leur feu. On peut être assu-
ré qu'ils ont le sentiment aussi-fin, que l'est
celui d'un chien de chasse , accoutumé à se
mettre sur les pistes de sa proye.

Le second signal est celui des vestiges des
personnes , qui ont passé dans un endroit. Il
est certain qu'ils apperçoivent ces vestiges,
là où nous ne sçaurions voir la moindre tra-
ce. Du premier coup d'œil, ils diront sans se
tromper, de quelle nation, de quel sexe, de
quelle taille sont les personnes, dont ils voient
les pistes, & combien à peu près il y a de
temps que ces pistes sont imprimées. Suppo-
sé que ces personnes soient de leur connois-
sance, ils ne tarderont pas à dire, ce sont les
vestiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont mê-
me cette malice, que lorsqu'ils ont décou-
vert par-là le lieu d'un rendez-vous suspect,
ils enlèvent toute l'herbe qui répond à l'un
de ces vestiges : langage muet, mais expres-
sif de ce que la bouche ne peut dire avec
bienféance, & il est rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque chose d'ex-
traordinaire, ce n'est pas à dire qu'ils aient
la vûë meilleure, & plus perçante que nous;
mais je crois que c'est l'effet d'une attention
particulièrè, & d'un long usage à faire ces

sortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la vérité par rapport aux vestiges, à la considération desquels je ne me suis point appliqué, mais par rapport à deux autres choses qui se présentent assez souvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Mission, j'étois tout surpris de voir les Sauvages découvrir de très-loin les Canots qui montoient, ou qui descendoient la Rivière, dès le moment qu'ils se montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faisoient souvent un mouvement, comme s'ils eussent voulu harponner un poisson qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvris les yeux aussi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention sur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque chose. Enfin je m'y accoutumai si bien, que j'étois souvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laissois pas d'être surpris, qu'on pût voir un poisson sous l'eau à plusieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieue loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroisse que comme une ligne sur la surface de l'eau.

Les Anciens avoient cette science des vestiges, & s'en servoient avec avantage de la même manière que nos Sauvages. * Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorsqu'il s'étoit égaré pour courir après Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris ensuite qu'il avoit paru dans

K 4

* *Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1452.*

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyèrent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajouté-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces pais-là, où les Caravanes entières sont quelquefois ensevelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec très-grand soin, & marchent avec une très-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute sèche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feuilles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépâiser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per ; ils dorment tous ensemble comme en pais de sureté , & c'est lorsqu'ils sont profondément endormis , qu'on leur donne l'assaut , qu'on les assomme , ou qu'on les fait esclaves.

Cette Guerre de surprise que se font les Sauvages les uns aux autres , à la façon des Parthes qui fatiguèrent si long-temps les Romains , ne vient point d'un principe de lâcheté ; mais plutôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complète , & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible , eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de si grandes conséquences pour le Chef d'un Partz , que de-là dépend sa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile , mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarerie est telle sur ce point , que s'il ne ramène tout son monde , & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle , il est presque entièrement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique , pour tenir par-là ces Chefs en bride , & les engager à ne pas exposer leur monde avec témérité. Du reste , ils font bien voir dans l'occasion , qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts , & qu'il faut payer de leur personne ; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne , soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain , suivi de quelques autres François , ayant accompagné les Sau-

226 MOEURS DES SAUVAGES
vages Algonquins & Montagnais, qui étoient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recueilli de sa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac qu'on a depuis appelé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dès que les deux Partis se furent apperçus, on jeta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangèrent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadèrent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de flèche de la barricade de leurs ennemis, ferrèrent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachèrent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dès que ceux-ci furent en ordre, ils détachèrent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptèrent avec joye; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enséveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le

Soleil se montreroit sur l'horison, ils iroient leur livrer la bataille. Après cette réponse qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit se passa à chanter des chansons de mort : à vanter ses hauts-faits, & ceux de sa Nation, & à dire, selon la coutume bien des choses méprisantes pour ses Ennemis, dont chaque parti se promettoit une victoire aisée.

Le jour étant venu, les Iroquois sortirent de leur Fort au nombre de près de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacédémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour se distinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, se rangèrent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour se remettre de leur surprise, & après l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlèrent pour décocher leurs flèches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même manière; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & blessé à mort un troisième de leur troupe du premier coup d'arquebuse qu'il tira; un autre François ayant aussi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta; ils ne disputèrent pas la victoire, que sans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnèrent le champ de bataille, & leurs retranchemens; ils se sauvèrent dans les bois, où leurs ennemis les poursuivirent, en tuèrent plusieurs, firent

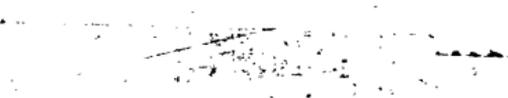
quelques prisonniers , & le reste se sauva comme il pût.

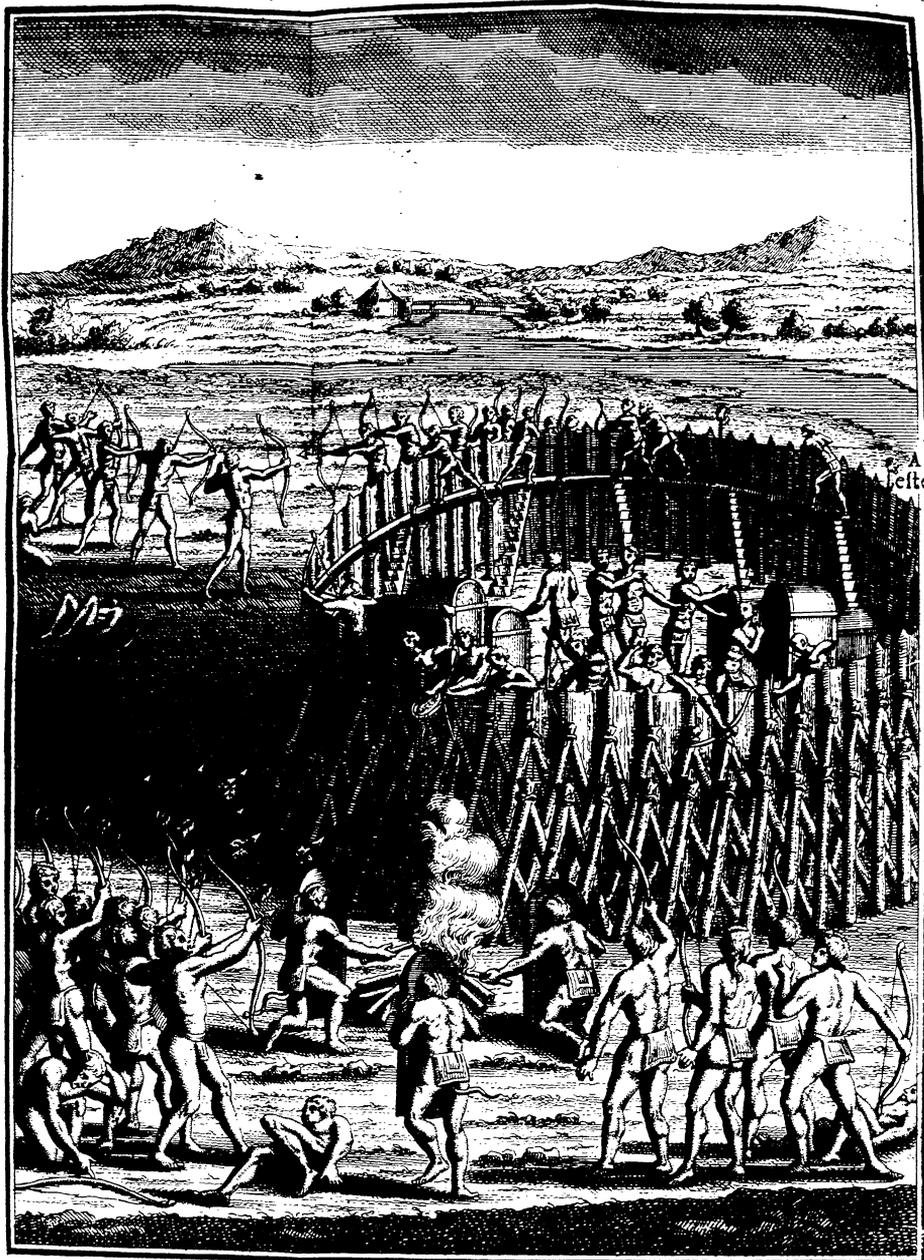
Dans ces fortes d'occasions , leur petit nombre leur permet assez de s'attacher , pour ainsi parler , corps à corps , & de se battre comme en duel , ainsi que faisoient les Héros de l'Hiade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent , & se parlent. Ils se demandent des nouvelles , se haranguent , & ne s'affomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment , pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois , & courant d'arbre en arbre , ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une manière d'exercice pour faire leurs évolutions militaires , qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débâdée , & qu'ils savent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs , dit-il , prennent des bâtons
 » de la longueur d'un pied , autant en nom-
 » bre qu'ils sont , & signalent par d'autres
 » un peu plus grands , leurs Chefs , puis vont
 » dans les bois ; & esplanadent un espace
 » de cinq ou six pieds en carré , où le Chef
 » comme Sergent-Major , met par ordre tous
 » ces bâtons , comme bon lui semble ,
 » puis appelle tous ses compagnons qui vien-
 » nent tous armés , & leur montre le rang
 » & ordre qu'ils devront tenir lorsqu'ils se
 » battront avec leurs Ennemis ; ce que tous
 » ses Sauvages regardent attentivement , re-
 » marquant la figure que leur Chef a faite
 » avec ces bâtons , & après se retirent de-
 » là , & commencent à se mettre en ordre ;

ainf





AGES
sette fe falva



ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se
 mêlent les uns parmi les autres , & re-
 tournent derechef en leur ordre , conti-
 nuant deux ou trois fois ; & font ainsi à tous
 leurs logemens , sans qu'il soit besoin de
 Sergent-Major pour leur faire tenir leurs
 rangs , qu'ils savent fort bien garder sans
 se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils
 tiennent en leur guerre.

Siège des Places.

Le Siège des Places , où ils trouvent de la
 résistance , est encore une preuve qu'ils ont
 des regles d'un art militaire , où la ruse &
 l'industrie vont de pair avec la force & la
 valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans
 font des efforts incroyables pour surprendre
 la vigilance des Assiégés , & pour vaincre
 tous les obstacles qu'on leur oppose , ceux-
 ci n'omettent rien de ce qui peut servir à
 une belle défense. Les feintes , les fausses
 attaques , les forties vigoureuses & impré-
 vûes , les embûches , les surprises , tout est
 mis en usage de part & d'autre tour à tour :
 mais il n'est guères de siège qui dure. Les
 palissades n'étant que de bois , & les Cabanes
 n'étant que d'écorce , les Assiégés ont beau
 garnir leurs remparts de pierres , de pou-
 tres , & d'eau ; ils ont beau être attentifs à
 repousser les Assaillans par une grêle de traits ;
 ceux-ci portent chez eux la désolation par
 des flèches enflammées , dont un petit nom-
 bre suffit , si le vent les favorise , pour ré-
 duire tout le Village en cendres. Ils font
 leurs approches sans crainte avec des man-
 telets faits de planches qu'ils portent devant
 eux , & à la faveur desquelles ils vont jus-

230 MOEURS DES SAUVAGES
qu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec
la hache, ou avec le feu: ou bien ils font
une contre-palissade, laquelle leur servant
de louclier & d'échelles, leur donne le
moyen de franchir les retranchemens en-
nemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est
ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations,
que sept cens Iroquois avoient forcé un
Village de la Nation apellée *du Chat*, où il
y avoit près deux mille hommes pour la
défendre, nonobstant une grêle continuelle
de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de
tous les côtés.

Sac & prise d'une Place.

Il est impossible de bien dépeindre la triste
scène qui se passe dans un Village surpris ou
forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir &
de rouge d'une manière propre à inspirer la
terreur, & insolent de sa victoire, court
par-tout en forcené, chantant son triomphe,
& insultant aux vaincus par d'horribles cris.
Tout ce qui tombe sous sa main, est imholé
à sa cruauté barbare. Il met tout à feu
& à sang dans la première chaleur du car-
nage. Sa fureur ne s'arrête que par la lassitude,
& alors elle devient industrieuse pour
être plus cruelle à l'égard des malheureux,
qui ayant échappé aux premiers coups, ont
le triste sort de tomber vifs entre leurs mains.
Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce
qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité
des victorieux, aimant mieux périr, & s'en-
sévelir dans les cendres de leur patrie, que
de survivre quelques momens à sa ruine,
pour être exposés ensuite aux tourmens de
cruauté la plus raffinée, font des prodiges de

valeur ; & animés également par l'esprit de vengeance , & par le désespoir , se font des armes de tout ce qui leur vient à la main , cherchent la mort dans leur courage , & dans celui de leurs Ennemis , & ne cedent enfin , que lorsqu'accablés par le nombre , ou par l'excès de la fatigue , ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer à faire résistance.

Comme les Vainqueurs ne sauroient conserver le grand nombre de prisonniers qu'ils font dans un Village dont ils se sont rendus les maîtres , leur politique , qui vise à empêcher les Vaincus de pouvoir se relever , & se remettre en état de défense , leur fait discerner ceux qu'ils veulent sacrifier à la fureur militaire , & ceux qu'ils veulent réserver pour les incorporer parmi eux. Ainsi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue , ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Considérables parmi les Guerriers , dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre , & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route , sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris , & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche , lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat , n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais se font des

252 MOEURS DES SAUVAGES
coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrètement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de massûë sur la tête de l'un; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chevelure à tous les deux, après-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où après s'être tenus tapis dans les brossailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuient plutôt, qu'ils ne battent en retraite; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne mènent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse surnuméraire, & qu'ils ne croient pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû s'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Coëvetures entrevées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son assemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espèce de pique ou d'un long bâton, à la vûe des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derrière de la tête. Après l'avoir attachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coutume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a cru les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui après un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célèbres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* Hérodote, Lib 4. n. 64.

s'explique au sujet des Scythes. » Un Scy-
 » the boit du sang du premier prisonnier
 » qu'il fait, & il presente au Roi les têtes de
 » tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car
 » en portant une tête, il a part au butin, au-
 » quel il n'a nul droit sans cette condition.
 » Il coupe cette tête de cette manière. Il la
 » cerne autour des oreilles, & ayant séparé
 » la tête d'avec le reste, il en arrache la peau,
 » qu'il a soin de ramollir avec ses mains, &
 » d'apprêter comme on apprête une peau de
 » bœuf. Il en fait ensuite un ornement, &
 » l'attache au harnois de son cheval en guise
 » de trophée. Plus un particulier a de ces
 » sortes de dépouilles, plus il est considéré &
 » estimé. Il s'en trouve qui cousent plusieurs
 » de ces peaux ensemble, comme si c'étoient
 » des peaux de bêtes, & s'en font des vête-
 » mens. Plusieurs écorchent les mains droi-
 » tes de leurs ennemis ; ils enlèvent habile-
 » ment cette peau avec les ongles qui y re-
 » stent attachez, & ils s'en servent pour or-
 » ner leur Carquois, parce que la peau de
 » l'homme est épaisse, & plus éclatante par
 » sa blancheur, que celle de tous les autres
 » animaux. Il y en a encore un grand nom-
 » bre qui écorchent les hommes entiers ; ils
 » en font sécher la peau sur des chevalets, &
 » s'en servent ensuite de housse qu'ils met-
 » tent sur leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coutumes
 reçues chez ces Peuples. Il explique ensuite
 de quelle manière ils font des rasses du crane
 de leurs ennemis les plus considérables, &
 de leurs amis même les plus familiers qu'ils
 ont vaincus en combat singulier en présence
 du Prince, quand les différends survenus
 entr'eux les ont contrains de les appeller en
 duel.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en écrit à peu près dans les mêmes termes. » Si « quelqu'un, dit il, s'avance pour les combattre, ils chantent les belles actions de leurs « Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent « au contraire de témoigner un souverain mépris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de ce qui peut servir à leur faire perdre courage, & les intimider. Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. Ils font porter par leurs esclaves les dépouilles ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, pendant que par leurs chants ils célèbrent eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces trophées aux vestibules de leurs maisons. Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis les plus considérables, ils les conservent dans des caisses embaumées avec de la gomme de cèdre, & en les montrant aux Étrangers qui passent chez eux, ils se font un mérite de ce que leurs Ancêtres, ou bien eux-mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses sommes d'argent pour ces têtes, dont ils n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Hérodote ainsi que le prétend Elie * Skæed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en usoient de la même manière à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé par § Strabon, lequel assure que la plupart des Peuples du Nord n'étoient point différens en cela des Gaulois.

¶ Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.

¶ Elias Skæed, p. 381. ¶ Strab. Lib. 4.

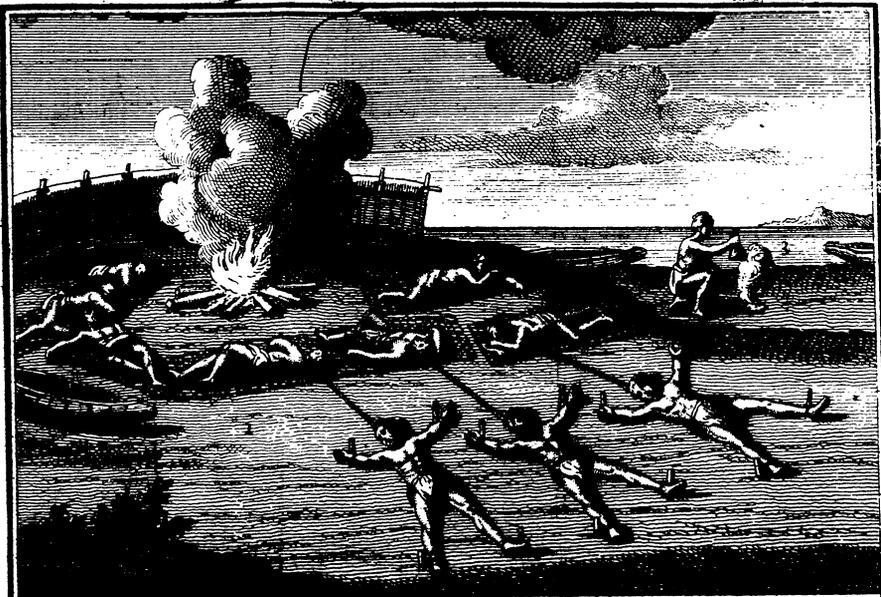
Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrrerai mes flèches de leur sang, » & mon épée se saoulera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrrer ses flèches ? Le sang des morts qui seroient tués sur le champ de bataille, & le sang des captifs dont on dépouille la tête. *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépouillement de cette opération sanglante, qui enlève la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interprètes de la coutume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nue.

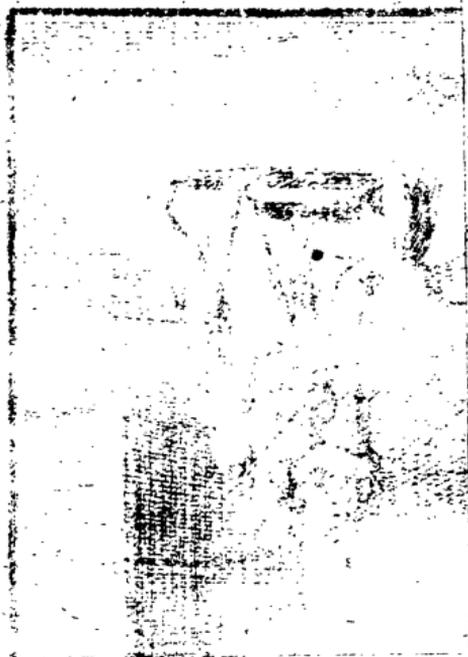
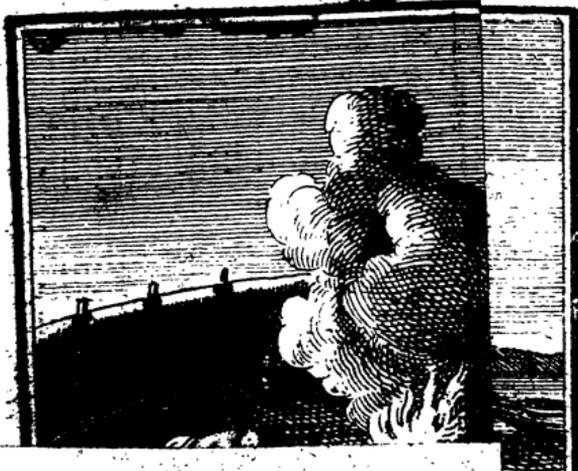
Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la manière dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépouilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on appelle en Canada *sacs à petun.*

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été élevés par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animés par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement

2





leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes, assujettissant leurs liens derrière le dos, de manière qu'ils ont les mains libres, sans que néanmoins ils puissent se détacher, & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument, à moins qu'ils ne se ent exercez à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assuré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devoit cependant tous les autres à la course.

Manière de garder les Prisonniers.

Le tems le plus fâcheux pour eux, est celui de la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquième piquet auquel on attache un collier, qui prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec un autre collier ou sangle, dont celui qui a soin du captif, prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, si son prisonnier faisoit quelque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit entière, est sans doute un supplice. Mais c'est un martyre des plus rigoureux dans la saison des Mousquites & des Maringoins,

238 MŒURS DES SAUVAGES
ou Cousins ; car il n'est pas possible d'ex-
primer jusqu'où va l'importunité de ces ani-
maux , qui volant par millions , & ne fai-
sant que bourdonner , ne cessent d'enfoncer
leurs aiguillons jusqu'au vif & de sucer le
sang , laissant un venin dans chaque piqueu-
re , qui cause en même-tems , & une inflam-
mation , & une forte demangeaison.

Du reste ; ils sont toujours espérer à ces
pauvres malheureux , qu'à leur arrivée on
leur donnera la vie. Lors même qu'ils sont
éloignez des lieux où ils les ont pris , on ne
garde plus tant de mesures pour les veiller ,
& on leur donne une liberté si grande , qu'el-
le devient quelquefois funeste à leurs Vain-
queurs. Car il est souvent arrivé que les es-
claves mal gardez se sont détachez , ont as-
sommé une partie de leurs ennemis ensevelis
dans le sommeil , & se sont rendus maîtres
des autres , les ont faits prisonniers à leur
tour , leur laissant tout lieu de se plaindre
de leur trop grande confiance , & d'une sé-
curité imprudente , qui devenoit la cause
de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village ,
ou d'un Village de leurs Alliés , détachent
quelqu'un de leur troupe pour aller porter
la nouvelle de leur retour , & cependant ils
sont alte en attendant qu'on vienne au-
devant d'eux. Celui qui a cette commission ,
d'aussi loin qu'il apperçoit le Village , ou dès
qu'il peut présumer qu'il sera entendu , com-
mence à faire le *cri de mort* , en criant *kôbe* ;
parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il
répète un nombre de fois , égal à celui

des personnes de leur troupe, qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, sur-tout sur la Rivière, & pendant la nuit. Aussi-tôt on sort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continue sa route, redoublant de temps en temps son cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ses esprits, il dit à voix basse à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant ouï son rapport, répète à haute voix, en style de Conseil, tout ce que celui-ci a raconté. Après ce récit, chacun se retire chez soi. Les intéressés dont les parens sont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de son côté se retire dans la sienne, ou bien s'il est étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hospitalité. On lui donne là à manger; après quoi il raconte en détail tout ce qui s'est passé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation sur son heureux retour.

Ils ont ce respect les uns pour les autres, que quelque complete que soit leur victoire & quelque avantage qu'ils aient remporté, le premier sentiment qu'ils font paroître, c'est celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du succès ne se dit qu'après qu'on a donné aux morts les

240 MOEURS DES SAUVAGES
premiers regrets qui leur sont dûs. Cela
étant fait , on avertit de nouveau tout le
monde par un second cri , on lui donne
part de l'avantage qu'on a remporté , &
on se livre à la joye qu'a mérité la victoi-
re.

Les femmes font la même chose à l'égard
des hommes qui sont allés à la chasse ou à la
guerre. Car au moment de leur retour , elles
vont les attendre sur le rivage ; & au lieu de
leur témoigner d'abord la joye qu'elles doi-
vent sentir de les voir arriver en bonne san-
té , elles commencent par pleurer ceux de
leur parenté , qui sont morts dans le Village
pendant leur absence , & leur annoncent la
perte qu'ils ont faite par leurs nénies , & leurs
chansons thénéiques dont nous parlerons dans
la suite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de
mort du côté des Vainqueurs , comme il ar-
rive souvent dans les petits partis , qui vont
plûtôt à la picorée qu'à la guerre , alors
l'Envoyé , au lieu d'un cri de mort , fait un
cri de triomphe en criant *Kôbe* ; mais pro-
nonçant ce mot d'une manière plus briève &
plus coupée. Il la réitère autant de fois qu'il
a de prisonniers ou de chévelures , & tout le
Village s'abandonnant au plaisir que cause
un tel cri , court avec avidité pour apprendre
la bonne nouvelle.

* Il est surprenant qu'une coûtume aussi
singulière ne nous ait point été détaillée par
les Auteurs anciens. Elle est cependant pas-
sée

* *Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. xi. p. 67.*

ſſe d'Asie en Amérique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui eſt le cri de mort des Mangreliens, eſt auſſi celui des Hurons.

Les anciens & les parens des Guerriers ſachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les eſclaves.

Entrée des Prifonniers.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme ſ'ils n'y prenoient plus aucun intérêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés des priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſoèce de triomphe, qui a pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même tems. Car ſoit qu'on veuille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauffée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpèce de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme ſ'ils repréſentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

242 MOEURS DES SAUVAGES

reçu ou donné , lorsqu'il a levé le Parti , & sur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais si d'un côté on leur fait honneur , de l'autre , pour leur faire sentir leur misère , on les dépouille de tout le reste ; de sorte qu'ils sont presque entièrement nus , & on les fait marcher les bras liés derrière le dos au-dessus du coude, ainsi que je l'ai déjà dit.

Je me suis informé des Canadiens les plus habiles , & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages , pour sçavoir quelle pouvoit être la signification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un symbole , qui représentoit à ces pauvres esclaves le triste sort de leur condition , & qu'ils avoient absolument perdu tout droit sur eux-mêmes , & sur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin , & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton est une marque d'honneur ; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux prisonniers dans une rencontre où il se trouva , l'un des deux supportant avec peine sa nouvelle destinée , & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance , qui témoignoit l'excès de sa douleur , l'autre compagnon de son malheur le lui arracha de force , lui disant avec indignation , que la lâcheté qu'il faisoit paroître , marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il se mit ensuite à marcher fièrement portant les deux bâtons , celui qu'on lui avoit mis en main , & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Prisonniers commence par ceux du Village , qui portent les chevelures des morts attachées au bout de longues

bâguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance ; ensuite viennent les esclaves , qui chantent tout le long du chemin , faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu près du temps de l'arrivée des Prisonniers , leur vont à la rencontre à un quart de lieuë , ou à une demi-lieuë loin , & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dès qu'on les a joints , on les arrête ; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort , tout le reste du Village danse autour d'eux , en suivant la cadence de leur chanson par leurs *bé , hé* redoublés , qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Après les avoir ainsi arrêtés , on les fait courir ; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre , les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent , & on en rit. Mais liés comme ils sont , & accablés par le nombre , leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter , & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent , quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents , ou pour leur faire couper quelque doigt , ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil , ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux , mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés ; ils se dépouillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages , pour laisser à leurs compatriotes ou à leurs alliés la satisfaction de s'en divertir ; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur , selon qu'il est plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cause. C'est-là une espèce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur , quoiqu'ils n'y paroissent pas , & dont le peuple a tout le plaisir. Néanmoins, comme les Guerriers ne se dépouillent pas tellement de ce droit sur leurs prisonniers , qu'ils ne doivent leur revenir , il est de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus sains , & le moins disgraciés qu'il se peut , afin que le présent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres , où ils doivent remplacer les morts , soit reçu plus agréablement. C'est pour cela qu'il a été établi , que ceux qui veulent mutiler , soient obligés de donner un présent proportionné à la mutilation , afin de dédommager celui à qui il appartient.

La passion se mêle souvent dans ces rencontres , & il n'est pas toujours aisé de sauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie , à cause de ces mutilations , qui les rendant inutiles , les font jeter au feu. Pour cette raison on cache avec soin la destination qu'on en veut faire ; mais si le secret en est éventé , & que les personnes à qui ils sont destinez , soient de quelque considération , elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de sauver , & les conduisent elles-mêmes par la main. Le respect qu'on a pour elles , sauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit sans cette précaution. Autrement ils sont si maltraitez , qu'en entrant au Village , le sang leur coule de toutes parts ; & ils sont quelquefois dans un état si pitoyable , que

c'est une merveille qu'ils n'ayent pas succombé sous les coups.

Ce droit d'entrée est dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui se trouvent sous leurs routes, jusqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez; partout c'est la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne sont que de passage.

La grêle des coups cesse au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conseil, où se retrouvent avec les Anciens & toute la jeunesse, les Guerriers qui les ont amenez, lesquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient sur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux; après-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanson de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de jouir de l'état misérable où ils sont. Tout le plaisir consiste à les voir danser, & à les entendre chanter des chansons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont apprises chemin faisant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promène ainsi pendant quelques jours dans les Cabanes, jusqu'à ce que les Guerriers se remettent en route; ou si c'est le Village de leur séjour, jusqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Destination des Esclaves

La destination s'en fait dans un Conseil, après lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'assemble dans la place publi-

que pour y apprendre le sort des esclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les personnes à qui ils sont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On distribuë aussi en même temps les chévelures, lesquelles tiennent lieu d'un esclave, & remplacent aussi une personne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conservent avec soin, les suspendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les solemnitez publiques, sur-tout lorsqu'on chante la Guerre; & enfin elles les suspendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les consumer.

Après cette distribution on conduit les esclaves dans les Cabanes où ils sont donnez, & on les y introduit; ou bien, on les laisse à la porte dans le vestibule; ce qui se pratique sur-tout lorsqu'on n'est pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner sur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces esclaves remplacent, comme si on ne faisoit que de les perdre; & on verse dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des personnes, dont la vûë de ces esclaves rappelle un souvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a eüe de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un esclave, le donnent avec le collier qui a servi d'engagement à leur entreprise, ou qui leur sert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils déposent l'esclave de tout le reste, excepté de la seule pièce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienséance. La Cabane à qui l'esclave est donné, doit répondre à ce present

par un autre si elle lui donne la vie; mais si elle le jette au feu, le present se prend sur le Village, étant juste qu'il paye le plaisir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toujours deux ou trois esclaves, lorsqu'ils sont donnez pour remplacer des personnes de grande considération, quand bien même ceux qu'on remplace, seroient morts sur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'est point surpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, selon leur expression; mais après cela il faut que les personnes intéressées se contentent; car l'obligation de remplacer les morts, subsistant toujours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, jusqu'à ce qu'on ait donné la vie à une personne qui représente celle qu'on veut ressusciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de se plaindre qu'on les ménage peu; puisque pour faire un esclave, ils sont obligez de courir les risques d'être faits esclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même manière dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques prisonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut servir dans la suite pour quelque affaire d'Etat. On ne laisse pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiser les intentions secretes que le Conseil peut avoir prises, ou prendre dans la suite à leur sujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font pressentir l'inclination qu'ils ont sur la décision de leur vie ou de leur mort, & cette inclination est communément suivie par la déférence qu'on

a pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne , en sont tellement maîtresses , que l'inclination de tout le Village ne scauroit les sauver , si elles ont envie de les jeter au feu ; si les faire mourir , si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux , décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée , s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers , ou quelque autre personne que ce puisse être , ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle , dont le deuil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque , si leur âge , leur physionomie & leur caractère ne plaisent pas , & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services , si on les donne à certaines Mégères , lesquelles se font un plaisir de leur inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres , qui ne soient pas en état de reconnoître le présent ; de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jésuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes , qu'ils ont retirez des feux de ces Barbares , en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé , si les personnes à qui ils sont donnez , se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes , ces infortunez vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable ; ils ne sont ni liez , ni enchaînez , on les entretient dans l'espérance de la vie , & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuir. Souvent pour les tranquilliser , & pour les tromper mieux , on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnez.

Fin du Tome troisième.

